
U d'/of OTTAWA
39003003482501



THÉATRE

D'ÉMILE BERGERAT

THÉATRE D'ÉMILE BERGERAT

PREMIER VOLUME

Une Amie — Père et Mari
Ange Bosani — Séparés de corps
Le Nom

DEUXIÈME VOLUME

Herminie — Le Baron de Carabasse
Flore de Frileuse — Enguerrande

TROISIÈME VOLUME

La Nuit Bergamasque — Myrane
Le Premier Baiser — Le Capitaine Fracasse

QUATRIÈME VOLUME

Manon Roland — Plus que Reine

CINQUIÈME VOLUME

Le Martyre théâtral, histoire de mes pièces,
1865 à 1899.



THÉÂTRE

DE

ÉMILE BERGERAT

(PREMIER VOLUME)

AVEC UNE PRÉFACE DE L'AUTEUR

UNE AMIE

PÈRE ET MARI — ANGE BOSANI

SÉPARÉS DE CORPS — LE NOM



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1899

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART

2 exemplaires sur papier du Japon.
3 exemplaires sur papier de Chine.
15 exemplaires sur papier de Hollande.

Numérotés à la presse.

AVANT-PROPOS

Je n'ai rien à dire sur cette publication de mes essais dramatiques si ce n'est qu'elle représente, en cinq tomes, trente-cinq années de lutte, non sans courage peut-être, pour la vie théâtrale. Il n'y a pas à se dissimuler qu'elle gagnerait beaucoup à être posthume. Mais ils n'ont pas pu me tuer, ce n'est pas ma faute. On cite d'autres exemples de cette récalcitrance. C'est ainsi que Damiens, écartelé à quatre percherons et tronqué des jambes et des bras, bombait encore du torse !

Si je m'abuse sur un don scénique, dont les divers ouvrages de ce recueil permettront au public de décider à loisir, je revendique pourtant ici — car c'est l'heure et le lieu, — la gloire d'avoir, par trois mots prompts comme des revers de main, arraché le masque du visage aux imbéciles tyranneaux, éternels, j'en ai peur, de notre art national. Ces trois mots, tombés dans le courant du verbe et

portés par l'usage à l'Académie, dont ils forceront certainement la porte avant leur auteur, sont : tripatouillage, Cabotinville *et* soireux. *Ils résument toute l'historiographie des mœurs théâtrales de mon temps.*

Encore n'ai-je eu ni le mérite, ni la peine d'en inventer le néologisme, car ils étaient et sont toujours les noms de trois des quatre chevaux de mon écartèlement légendaire et typique.

ÉMILE BERGERAT.

Novembre 1899.

UNE AMIE

COMÉDIE EN UN ACTE
EN VERS

Représentée, pour la première fois, à la Comédie-Française à Paris, le 6 septembre 1865. — Reprise en août 1896.

PERSONNAGES :

RICHELIEU . . . . Leroux.
LA MARQUISE . . . . Madeleine Brohan.

A LA REPRISE :

RICHELIEU . . . . Boucher.
LA MARQUISE. . . . . Nancy-Martel.

La scène se passe au XVIIIe *siècle.*

UNE AMIE

Petit salon Pompadour, fenêtres au fond, portes latérales; cheminée à gauche, masquée par une ottomane, guéridon au centre, table chargée de livres à droite, fauteuils, chaises, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau, la marquise est assise sur l'ottomane, et tourne, en boudant, le dos à Richelieu.

RICHELIEU

Madame ! Hortense...

LA MARQUISE, boudant

Non !...

RICHELIEU, sortant une tabatière.

Madame la marquise,
Cette poudre !... Daignez en prendre... elle est exquise.

LA MARQUISE

Vous êtes un méchant, laissez-moi !...

RICHELIEU

Le tabac
Est, me disait Tronchin, propice à l'estomac.
Il chasse les humeurs que nous nommons... jalouses,
Aveugle les maris, au profit des épouses...

LA MARQUISE

Je vous déteste...

RICHELIEU

Mais son plus doux agrément
Est de raccommoder l'amante avec l'amant.

LA MARQUISE

Oh ! non !

RICHELIEU

Il a parmi ses vertus les moins chiches
Celle de préférer les tabatières riches ;
Dans les chambres d'émail, il se tient mieux au frais.

LA MARQUISE, à part.

Dire que pour un mot je lui pardonnerais !

RICHELIEU

Ravechel fait très bien ces boîtes ; la matière...
Voulez-vous acceptez au moins la tabatière ?

LA MARQUISE, se retournant.

Infidèle !

RICHELIEU

Non pas ! je suis au rendez-vous. —
Je vous prie, acceptez... (Il rit.)

LA MARQUISE, secouant la tête.

Roi des fous ! roi des fous !
Quel plaisir trouvez-vous à mentir de la sorte ?
A changer, chaque fois, votre masque à la porte ?
Sont-ce là les serments où vous vous engagez ?
Vous aimez quinze jours, au plus long, cœurs légers !
Ces grands amours s'en vont où va le feu de paille,
Au vent !

RICHELIEU

Où voulez-vous, marquise, qu'il s'en aille ? —
Mais voyez ce serpent foulé par saint Michel...

LA MARQUISE

Dites ? qui vous apprend à tromper ?

RICHELIEU

Ravechel,
Ravechel m'a juré que c'était son chef-d'œuvre.
Voyez ce saint Michel terrassant la couleuvre.

LA MARQUISE

Laissez donc cette boîte, et venez près de moi,
Justifier enfin votre manque de foi.

RICHELIEU, s'asseyant auprès d'elle.

Mais voilà bien longtemps que je me justifie.

LA MARQUISE

Vous justifiez, vous ! Ah ! je vous en défie !
Hier, chez la Guerbois, à l'heure des gâteaux,
Vous avez quatre fois, et sous quatre manteaux,
Glissé poulets ! La preuve en est acquise !

RICHELIEU

Les noms ?

LA MARQUISE

Vous les voulez ?

RICHELIEU

J'aime les noms, marquise.

LA MARQUISE

Madame de la Roche, une rousse aux yeux verts,
Dont les petits paniers sont toujours de travers. —

Vous voyez que je sais ! — Les autres sont pareilles...
Madame de Vignon dont les pendants d'oreilles
Balayent les chemins, — et ses autres défauts !...
Madame de Courtville avec son chignon faux,
Et ses crocs de devant. — Madame d'Abricule,
Avec son griffon jaune et son nez ridicule !
C'est encor du bel air, et presque de la cour ;
Mais vous tombez jusqu'au théâtre !... La Bécour !
Si c'était tout encor !...

RICHELIEU

Peste ! Encore autre chose !

LA MARQUISE

Il l'ose demander ! Ah ! le méchant ! il l'ose !
Et je viens de le voir débiter ses caquets
A Marton, ma servante, une fille à laquais !
C'est être, mon cher duc, trop porté sur sa bouche !

RICHELIEU, se levant.

Un homme de mon rang relève ce qu'il touche !
Mais quel sermon chargé des plus terribles mots ?
Sommes-nous en Carême et le jour des Rameaux ?
Je reçois à Versaille un billet qui m'invite
A venir, sans tarder, voir ma déesse... Vite,
Je quitte tout, la cour et les princes, friand
D'un souper amoureux et d'un amour riant ;
Dédaignant les soupirs de vingt beautés hautaines,
J'accours au rendez-vous, comme un cerf aux fontaines,
Et vous me recevez, ainsi que Massillon
Accueillerait le diable... à coups de goupillon !...
Sur de légers soupçons, que d'abord rien n'atteste...

LA MARQUISE

Oh !

RICHELIEU

Que ma vanité dédaigne...

LA MARQUISE

Elle est modeste,
Ce matin !

RICHELIEU

Point du tout !

LA MARQUISE

Si, très modeste !

RICHELIEU

Non !
On abuse beaucoup, Hortense, de mon nom.

LA MARQUISE

Vous ne récusez pas au moins ce qu'on vous prête.

RICHELIEU

Mais je ne confonds pas l'amour et l'amourette.

LA MARQUISE

Je vois que les cancans vous laissent assez doux !

RICHELIEU

J'aime à voir, quand je passe, aboyer les jaloux !

LA MARQUISE

Oh ! vous ne m'aimez pas !

RICHELIEU

Y songez-vous, Hortense ?
J'attache à cet amour la plus haute importance,
Et si je vous disais !...

LA MARQUISE, près du guéridon.

Prenez la balle au bond,
Dites !... je vous croirai, si le mensonge est bon.

RICHELIEU, reprenant sa boîte.

Cette boîte d'émail me servira de preuve !

LA MARQUISE

Elle est de *Ravechel !...*

RICHELIEU

L'idée en est très neuve
Et la mode en prendra. — Poussez ce diamant,
Et celle dont je suis l'indétachable amant,
Comme on me voit sans peur, me verra sans reproche !

LA MARQUISE

Le ravissant bijou !

(Elle pousse le bouton, la boîte s'ouvre. — Une planchette se dresse qui représente une miniature de la personne à qui on offre la tabatière. Elle pousse un cri, et se lève.)

Madame de la Roche !

RICHELIEU, à part.

Bah ! Je me suis trompé de boîte ! (Haut.) J'ai perdu !

LA MARQUISE, lui montrant la boîte.

Êtes-vous confondu ?

RICHELIEU, prenant son chapeau.

Je suis donc confondu !

LA MARQUISE

Et quelle est votre excuse ?...

RICHELIEU

Oh ! je n'en cherche aucune !
Le tort n'est pas à moi; mais bien à la fortune ;
Elle a fléchi sous moi, c'est rare, Dieu merci !

LA MARQUISE

Et ce mensonge affreux, l'a-t-elle fait aussi ?

RICHELIEU

Si l'on ne mentait pas, en amour, comme en guerre,
On vaincrait rarement, et l'on n'aimerait guère !

LA MARQUISE

Je voudrais voir comment vous franchirez ce pas !

RICHELIEU, *prenant son chapeau.*

Ce que j'alléguerais, vous ne le croiriez pas !

LA MARQUISE

Essayez !

RICHELIEU

La meilleure excuse est de me taire !
L'amour a sur les yeux un bandeau volontaire,
Car il sait que le cœur est un gouffre profond,
Dont il est dangereux de mesurer le fond ;
Aussi, crainte d'y voir, en aveugle il voltige.
Vouloir sonder, c'est être amoureux du vertige,
Voilà pourquoi je dis que... la fortune a tort !

LA MARQUISE, *près de la table.*

Ce paradoxe-là vous tient lieu de remord ?

RICHELIEU

Le pardon est acquis au malheur sans remède... —
Au nom de quinze jours heureux ?..

LA MARQUISE, *regardant le portrait.*

Elle est trop laide!

RICHELIEU

Ah bah !

LA MARQUISE

Regardez !

RICHELIEU

Non, vous vous y connaissez.
Elle doit être affreuse, et c'est m'en dire assez !
Ai-je pu préférer une femme adorable
A cette ?... Je me tiens pour un franc misérable !
Un manant! un croquant ! — Comment, j'ai pu trahir ?...
Marquise, il faut me plaindre, et non pas me haïr.

LA MARQUISE, se levant.

Je fais mieux...

RICHELIEU, à part.

Allons donc !

LA MARQUISE

J'oublie... à tort, peut-être.

RICHELIEU

Et vous me rendez...

LA MARQUISE

Quoi ?...

RICHELIEU

Votre amour ?

LA MARQUISE

Non, mon maître
C'est en demander trop ! — Je vous rends la moitié...

RICHELIEU

De l'amour ?

LA MARQUISE

Je vous rends toute mon amitié.

RICHELIEU

Merci.

LA MARQUISE

Mon amitié est déjà quelque chose !

RICHELIEU

L'amitié d'une femme, est, dit-on, une rose
Sans épines ; je sais que de certains croquants
Délaissent les parfums par crainte des piquants.
Mais moi, je ne suis point de cette humeur agreste,
Les épines me font mieux savourer le reste.
J'adore les parfums, et pour un Richelieu,
L'amitié c'est beaucoup, certes, mais c'est trop peu !

LA MARQUISE

L'amitié vous déplaît dans une femme aimée ?

RICHELIEU

Oui, comme après le feu, me déplaît la fumée.

LA MARQUISE

Je vous en prie, Armand, ne me refusez point
Cette pure amitié dont le désir me point.
Vous riez ? Moi, je souffre ! Il n'est jamais risible
D'aimer, et l'amitié n'est qu'un amour... paisible !
J'ai beaucoup médité. Je crois que le bonheur,
C'est l'amitié.

RICHELIEU

Je vous engage mon honneur
Qu'elle est le paradis ! mais, foi de galant homme,
Je ne prise que peu le paradis sans pomme.

LA MARQUISE, l'entraînant peu à peu sur le sofa.

Vous autres, amoureux aveugles du plaisir,
Vous ne voyez en nous qu'une proie à saisir.

Dans l'abnégation vous gardez l'égoïsme.
Vous aimez pour jouir, non pour aimer! — Le prisme
De l'inconnu vous tente et, pareils à l'enfant,
Vous préférez à tous le jeu qu'on vous défend.
Mais l'amitié n'est pas un caprice, et demande
La femme, sa vertu de douce réprimande,
Et l'assiduité de ces soins maternels
Qui font que ses plaisirs paraissent éternels
Tandis que le bonheur de *l'autre* est éphémère!
Ah! vous ne savez pas que toute femme est mère?
Sa pitié se nourrit même de vos défauts!
Près de ce sentiment tous les amours sont faux.
Connaissant les secrets de la faiblesse humaine,
Nous vous laissons la joie et nous gardons la peine...
La nature a laissé, comme un dernier bienfait,
Sur nos lèvres de femme une goutte de lait.
Mais Minerve nous met aussi son casque en tête!...
Ainsi, c'est entendu, comme une sœur... cadette,
Je prends tous les devoirs, mais aussi tous les droits
Dont jouissait sur vous votre sœur autrefois.

RICHELIEU

Je veux bien; cependant...

LA MARQUISE

Il refuse!... Il refuse!

RICHELIEU

Moi?

LA MARQUISE

Votre *cependant* me présage une excuse.

RICHELIEU

Au contraire, soyez mon amie, à jamais,
Ce sera divin, mais...

LA MARQUISE

Je ne veux pas de mais!

RICHELIEU

Permettez?...

LA MARQUISE

Non! laissez ce permettez funeste.
Ce permettez m'effraye et me gâte le reste.

RICHELIEU

Je...

LA MARQUISE

Non...

RICHELIEU

Je...

LA MARQUISE

Non, non, non...

RICHELIEU

Je vous aime, morbleu.

LA MARQUISE

Il faut m'aimer assez pour ne m'aimer qu'un peu!

RICHELIEU

Laissez-moi dire un mot!

LA MARQUISE

Non, il ne faut rien dire!

RICHELIEU

Un mot...

LA MARQUISE

Non...

RICHELIEU, *s'emportant.*

Ah! tudieu! je me!... — Je me retire!

LA MARQUISE, se dirigeant vers la porte.

C'est ainsi? Je m'enferme en mon appartement!

RICHELIEU

Que signifie?

LA MARQUISE, avec un grand salut.

Adieu, Monsieur!

(Elle sort.)

SCÈNE II

RICHELIEU, seul.

Allons! vraiment,
Elle s'en va? Fronsac, voici qui te fouette!
Je ne m'attendais pas à ce tour! — L'alouette
Propose à l'oiseleur un pacte d'amitié...
Pourquoi pas l'armistice? Eh! cela fait pitié!
Est-il jamais passé dans un esprit malade
Un projet plus bizarre? — Alors! à l'escalade!
Son ami, moi! — Tant pis, je me sens curieux
De voir si je pourrai garder mon sérieux!
Ah! ah! ah! son ami! que pourrai-je lui dire
Pour être cet ami sans éclater de rire!
Voyons!

(Il frappe à la porte.)

Marquise!

SCÈNE III

LA MARQUISE, RICHELIEU

LA MARQUISE, de l'intérieur.

Quoi! vous n'êtes pas parti?...

RICHELIEU

Je consens à tout !

LA MARQUISE

Vrai ?...

RICHELIEU

J'en ai pris mon parti !

LA MARQUISE, entr'ouvrant la porte.

Vous êtes mon ami ?

RICHELIEU

Mais je le suis, vous dis-je !
Je sens que je deviens ami jusqu'au prodige !

LA MARQUISE, sur le seuil.

Bien vrai ?...

RICHELIEU

Faut-il jurer ?...

LA MARQUISE

Non, laissez les serments.
Nous sommes entre amis, et non pas entre amants !

RICHELIEU

L'amitié m'apparaît avec son charme austère,
Et Richelieu pour elle a les yeux de Voltaire !
Nous allons nous aimer comme on ne s'aime plus !...

LA MARQUISE

Qu'entre amis...

RICHELIEU

Soit !... Dans les ouvrages que j'ai lus
(Je parle des anciens), un modèle me tente :
C'est Castor et Pollux !... Ah ! vous serez contente !
Je vois de l'amitié briller le *fiat lux !*
Et je serai Castor et vous serez Pollux !

LA MARQUISE

L'exemple des anciens, même ici nous gouverne?

RICHELIEU

Mais l'amitié n'est pas d'invention moderne!

LA MARQUISE

L'amitié ne vit pas de souvenirs éteints.
Comme l'Académie et les discours latins!

RICHELIEU

De quoi vit-elle donc?... d'eau claire?...

LA MARQUISE

Je suppose,
De conversations, ou de toute autre chose.

RICHELIEU

Eh bien! causons, alors.

LA MARQUISE

Causons!

RICHELIEU

Causons!

LA MARQUISE

Causons!

(Ils s'assoient au guéridon.)

RICHELIEU

De quoi?...

LA MARQUISE

De tout; l'esprit a mille liaisons!...
Il suffit d'un seul mot pour entrer en campagne!
On bâtit, sur un mot, des châteaux en Espagne!
Une mouche qui vole, un rien, un son, un bruit,
Et nous allons jaser d'ici jusqu'à minuit.

RICHELIEU

Minuit?

LA MARQUISE

Et pourquoi pas?...

RICHELIEU

L'heure est indifférente,
Car vous avez vingt ans, et j'en ai presque trente!
Nous allons nous confire en de chastes élans,
Ainsi que les vieillards de quatre-vingt-quinze ans!
Approchons-nous du feu, madame la marquise!

LA MARQUISE

En août! du feu!

RICHELIEU, imitant les vieillards.

Broumm! — l'hiver sévit!... La bise
Est rude! La fenêtre est close!... et les volets?...
Les vieilles gens ont peur du froid; et je voulais...
Ma canne!... ai-je ma canne?... ai-je ma tabatière?...
Avez-vous vu ma tab?...

LA MARQUISE, vivement.

Laissons cette matière;
Il ne faut pas parler de tabatière ici.

RICHELIEU, ton naturel.

De quoi faut-il parler?... Dites-le donc aussi.
Dites ce mot, ce rien, ce son, ce quelque chose
Qui doit donner l'élan!... Causons, il faut qu'on cause!
Dites.

LA MARQUISE

Soit. — Il fait beau!

RICHELIEU

Superbe! — A vous.

LA MARQUISE

Moqueur !

RICHELIEU

Comment ! mais je causais du profond de mon cœur.
C'était intéressant !

LA MARQUISE

Est-ce ainsi que l'on cause ?...

RICHELIEU

Non ; Castor et Pollux devaient dire autre chose !
Et, même au coin du feu, je crois que les vieillards
Échangent, même à deux, des propos plus... gaillards !

LA MARQUISE

Mauvais !

RICHELIEU

Après cela ! faut-il qu'on se rebute ?
Notre amitié bégaye... hélas ! elle débute !

LA MARQUISE

Vous le faites exprès pour me taquiner !

RICHELIEU

Moi ?...
Vous taquiner ?... oh ! non ! Je ne vois pas pourquoi !
Je suis entre vos mains comme une cire molle.
Que faut-il faire, enfin ? Chanter la gaudriole ?
Danser ? lire ?

LA MARQUISE

Lisons !

RICHELIEU

Lisons !

LA MARQUISE

Lisons !

RICHELIEU

Lisons!

(Ils s'assoient près de la table.)

LA MARQUISE

Aimez-vous les vers?...

RICHELIEU

Oui, certes, quand ils sont bons!

LA MARQUISE

Prenez sur la table.

RICHELIEU

Au hasard?

LA MARQUISE

Oui!

(La marquise sur le sofa. — Richelieu sur un fauteuil, derrière un guéridon.)

RICHELIEU, prenant le livre.

La lecture
Entretient l'amitié; c'est une nourriture
Substantielle, et propre à la digestion;
Qui fournit des sujets de conversation!
On pourra s'arrêter pour admirer?...

LA MARQUISE

Sans doute!

RICHELIEU

Je commence!...

(Il s'arrête.)

Ah! pardon!...

LA MARQUISE

Quoi? Vous restez en route?

RICHELIEU

C'est que le premier mot me met dans l'embarras.
Notre position, je crois, ne permet pas,
Que nous parlions...

LA MARQUISE

De quoi?...

RICHELIEU, timidement.

De cela!

LA MARQUISE

Mais encore?

RICHELIEU

De ce dont il s'agit!

LA MARQUISE

De ce dont?...

RICHELIEU

Oui!...

LA MARQUISE

J'ignore
Ce que vous voulez dire?

RICHELIEU

Enfin, ce mot!

LA MARQUISE

Quel mot?

RICHELIEU

Je ne sais si je dois le prononcer tout haut!
Le mot : Amour!

LA MARQUISE

Comment! C'est lui qui vous arrête?

RICHELIEU, la regardant.

Mais, madame, je crois que dans le tête-à-tête,
Il nous est défendu de le dire.

LA MARQUISE

Pardon !
Il vous fait peur?...

RICHELIEU, très significatif.

Moi ! non?... il me fait peine.

LA MARQUISE

Ah ! bon !
Prenez un autre endroit !

RICHELIEU

Je prends un autre livre. —
C'est de la prose!...

LA MARQUISE

Allez !

RICHELIEU, lisant.

« L'homme ne saurait vivre
Sans amour. » — Regardez !

LA MARQUISE

Eh bien ! c'est un hasard.

RICHELIEU

Soit ! mais ce hasard-là, cache une règle d'art.
Signés d'un nom obscur, ou d'un nom qui s'impose,
Grecs, latins ou français, soit en vers, soit en prose,
Écrits par des bourgeois ou par des gens de cour,
Les livres ne sont faits que pour parler d'amour !

(Il se lève.)

Que faut-il faire encor?

LA MARQUISE

Rien !

RICHELIEU

Rien !

LA MARQUISE

J'ai la migraine.

RICHELIEU

S'il fallait tricoter des petits bas de laine,
Nouer des nœuds, broder sur tulle ou sur velours,
J'y suis tout prêt !

LA MARQUISE

Armand, vous plaisantez toujours.
Veuillez donc oublier que je suis une femme,
Et me traiter en homme !

RICHELIEU

Excusez-moi, madame,
Je n'aurais pas osé prendre cela sur moi.
Les désirs d'un ami sont plus forts qu'une loi.
Donc, vous m'autorisez ?...

LA MARQUISE

C'est une amitié d'homme,
Que je demande, si c'est ainsi qu'on la nomme.
Or, entre vous, quelle est votre occupation ?

RICHELIEU

Entre hommes ?

LA MARQUISE

Entre amis.

RICHELIEU

J'entends.

(Un silence.)

LA MARQUISE

La question
Vous embarrasse?

RICHELIEU

Non. — On parle politique...
On prend parti pour l'une ou pour l'autre tactique.
Êtes-vous pour Choiseul?

LA MARQUISE

Il a le nez camard!

RICHELIEU, riant.

Très bien, nous causerons politique plus tard!
Entre amis, on se bat en duel.

LA MARQUISE

Et puis?

RICHELIEU

Dame!
On se tue!

LA MARQUISE

Après?

RICHELIEU

Hein? — Comment après, madame?
On se confesse, on meurt, et puis on ne sait plus
Ce qui se passe. Il est, paraît-il, des élus!

LA MARQUISE

Et celui qui survit?

RICHELIEU

C'est pour lui qu'est la crise.
Il déplore à grands cris son adresse — et se grise!

LA MARQUISE

Fi donc!

RICHELIEU

Mais le bon vin, madame, est aux amis
Ce qu'est la pluie aux fleurs, et l'orage aux fourmis.
La rose desséchée est à peine une rose
Et l'amitié féconde est celle qu'on arrose!

LA MARQUISE

Vous verrez qu'il ira jusqu'à me proposer
D'aller au cabaret!

RICHELIEU

Voulez-vous vous griser?

LA MARQUISE

Ne passe-t-on son temps qu'à boire et qu'à se battre?
N'est-il pas un moyen?...

RICHELIEU, très tendre.

La chanson d'Henri-Quatre
En fournit un troisième...

LA MARQUISE, vivement.

Entre amis, que dit-on?

RICHELIEU

Mais, madame, s'il faut en croire un vieux dicton,
On se vante...

LA MARQUISE

De quoi?...

RICHELIEU

De quoi! chère imprudente!
Entre hommes? entre amis? en buvant? On se vante
D'abord de ses... vraiment, vous ne devinez pas?

LA MARQUISE

Mais non!

RICHELIEU

La médisance est reine des repas
Et nos vanités font d'indiscrètes enquêtes,
On se vante entre amis...

LA MARQUISE, se levant.

Je sais... de ses conquêtes !
Pauvres femmes ! les murs des plus vils cabarets
Connaissent vos amours et vos tristes secrets !

RICHELIEU

Oh ! les secrets d'amour ne sont pas ceux qu'on garde
Entre amis !

LA MARQUISE, s'asseyant au guéridon.

Et l'on dit que la femme est bavarde !
Voyons ! racontez-moi vos amours !

RICHELIEU

Volontiers,
Mais je doute beaucoup que vous y consentiez !

LA MARQUISE

L'amitié véritable exclut la jalousie !
Aimez qui vous plaira, pour moi je m'en soucie
Autant que de cela.

RICHELIEU

Pas plus que de cela ?
Ah ! que j'aime à vous voir ces beaux sentiments-là !
La confidence amène une autre confidence !
C'est l'enfance de l'art, et c'en est l'évidence.
Et même l'usage est de renchérir...

LA MARQUISE

Je peux
Renchérir ! Parlez !

RICHELIEU, s'incline et s'assoit.

Hier, je devins amoureux,
Oh ! la femme divine ! Un ange !...

LA MARQUISE

Passez...

RICHELIEU

Blonde...
Mais d'un blond sérieux, le plus riche du monde,
Avec de grands yeux noirs, un sourire parfait,
Un cou de cygne, un bras admirablement fait,
Des pieds ! mais ils tiendraient dans... dans votre mitaine.

LA MARQUISE

Tous les deux ?

RICHELIEU

Tous les deux, oui.

LA MARQUISE

C'est chose certaine
Qu'elle a de petits pieds, s'ils tiennent dans un gant.

RICHELIEU

Vous la connaissez bien, c'est madame d'Argant !

LA MARQUISE

Ma voisine ? Une horreur ! cette atroce coquette,
Laide même en peinture ! — Ah ! duc, quelle conquête !
Au moins, pour votre honneur, gardez-vous d'en parler.
Quand la bévue est faite, il faut dissimuler...
Je vous promets de n'en rien dire.

RICHELIEU

Sur mon âme
Vous vous entendez fort à tourner l'épigramme !
Savez-vous qu'il fait bon d'être de vos amis !

LA MARQUISE

Quoi ! cette belle Flore !! Où donc aviez-vous mis
Vos yeux ? Ah ! l'aventure est plaisante ! C'est être
Puni dans son péché !... Mon pauvre duc !

RICHELIEU

Peut-être
Sont-ce ses cheveux d'or qui m'auront aveuglé,
Mais de ce laideron je suis ensorcelé,
Et je ne comprends plus comment on s'accommode
De ne pas être blonde... Et d'ailleurs, c'est la mode.

LA MARQUISE

Hormis les cheveux blonds, vous n'en aimez aucuns ?

RICHELIEU

Marquise, entendons-nous, tous mes amis sont bruns !
Voici l'histoire : hier, je faisais ma tournée
Place Royale, — au bas de l'hôtel Guéménée
(Où demeure aujourd'hui ce cher extravagant
De Rohan, le Tircis de madame d'Argant).
Je m'approche, et je vois descendre de voiture
Une femme... On connaît la race à la pointure,
Et, foi de connaisseur, le pied était chinois !
J'offre mon bras, la dame accepte...

LA MARQUISE

En tapinois
Vous vous glissez ?

RICHELIEU

Non pas ; nous montons chez le comte
Et nous causons. — On cause, Hortense. — En fin de compt
Avant de se connaître on était bons amis...
Nous entrons chez Rohan, le couvert était mis.

LA MARQUISE

Vous avez dérangé leur souper fin !

RICHELIEU

Non, certe !
Je voulus m'esquiver, ce fut en pure perte !
Rohan me menaça d'ameuter les maris.
Il embrassa sa belle et courut dans Paris.
Je crois que, près du Louvre, il avait une affaire
Qu'il voulait terminer avant souper... Que faire,
Seul avec une femme adorable, sinon
Profiter du crédit que me donne mon nom ?
Eh bien ! voyez un peu ma loyauté, marquise...

LA MARQUISE

Que fites-vous ?

RICHELIEU

S'il faut parler avec franchise,
Je fis comme Rohan, j'embrassai... ce fut tout,
Oui, quoique l'embrassade eût été de mon goût.
J'en restai là. — J'eus tort !... C'était une conquête
Charmante. — Mais hélas ! je vous aimais ! c'est bête,
N'est-ce pas ? Aujourd'hui, je n'hésiterais plus,
Et je vais, dès ce soir, commencer le blocus.

LA MARQUISE

Mes aventures, moi, sont à peu près pareilles.
Hier, en vous attendant, je bayais aux corneilles,
Lorsqu'au coin de la rue, un jeune homme embusqué
Jeta sur mon balcon un billet doux musqué.
Je l'avais déjà vu plusieurs fois, et sa grâce
A cheval me plaisait. — On devinait la race
A sa mise coquette, à son geste élégant.
Surprise, je m'efface, et je lâche mon gant !
Il saute, le ramasse, et grimpe sur la selle
De son cheval... et zest !... sans corde et sans échelle,
Psitt, en deux temps... et crac ! il... mais heureusement
J'eus le temps de fermer la fenêtre...

RICHELIEU, riant aux éclats.

L'amant
N'était qu'un voleur !

LA MARQUISE

Non !

RICHELIEU

Si !

LA MARQUISE

C'était un jeune homme
Très aimable... entre nous, je l'avoue... il se nomme...
Mais vous le connaissez... c'est Canillac !

RICHELIEU

Eh ! las !
Je le connais fort bien !

LA MARQUISE, se levant.

Il vous plaît, n'est-ce pas ?

RICHELIEU

C'est un joli garçon !

LA MARQUISE

On dit qu'il vous efface,
Et beaucoup de jaloux disent... qu'il vous remplace.

RICHELIEU

Il me remplacera comme doublure.

LA MARQUISE

Eh bien !
Tout doublure qu'il est, il ne le cède en rien
A son maître...

RICHELIEU

Il promet !

LA MARQUISE

Mais il tient bien des choses.

RICHELIEU

Le singe le meilleur n'imite que les poses.
D'ailleurs, si vous l'aimez !...

LA MARQUISE

Le trouvez-vous mauvais ?

RICHELIEU

Non, certe ! il me remplace, et vient quand je m'en vais.
Les lampions sont rois au pays des lanternes !
Mais auprès du soleil, tous les brillants sont ternes !
Ah ! Canillac vous plaît ?... moi, j'en suis très content !

LA MARQUISE

Pour la blonde aux yeux noirs, je vous en offre autant !

RICHELIEU

Son esprit délicat plaît dans les jeux de paume.
Puis il est, après moi, le plus fat du royaume.

LA MARQUISE

L'amour dont elle brûle a des terribles feux,
Car ils sont plus ardents encor que ses cheveux !

RICHELIEU

C'est un fier cavalier d'une valeur étrange,
Et qui monte à l'assaut des balcons... comme un ange !

LA MARQUISE

C'est un tendron naïf qui compte ses amours
Par ses soupers, et soupe à peu près tous les jours !

RICHELIEU

Vous m'y faites penser.

LA MARQUISE

On vous attend peut-être ?

RICHELIEU

Peut-être, ce soir même, au bord de sa fenêtre,
On écoute les pas des passants attardés...
Peut-être même, on souffre... on pleure...

(Il soulève le rideau de la fenêtre.)

Regardez !
Que me conseillez-vous de faire, mon amie ?

LA MARQUISE

Ce serait un péché, que dis-je, une infamie,
Que la laisser ainsi s'éplorer, en péril
D'un rhume de cerveau pour tout le mois d'avril !

RICHELIEU

J'admire votre esprit, en cette circonstance ;
Vos avis sont toujours les plus sages ! — Hortense,
Permettez qu'en ami je vous serre la main.

LA MARQUISE

Alors, vous partez ?

RICHELIEU

Mais je reviendrai demain !

LA MARQUISE

Je n'y serai pas !

RICHELIEU

Bien ! quel jour de la semaine
Faut-il venir ?

LA MARQUISE

Aucun !

RICHELIEU

La semaine prochaine ?

LA MARQUISE

Non plus.

RICHELIEU

Et l'amitié, quel jour l'exerce-t-on ?
Je vais aller porter un bonnet de coton
A madame d'Argant. Songez qu'elle s'enrhume !
Les vrais amis, d'ailleurs, se couchent à la brume,
Et minuit va sonner.

LA MARQUISE

Déjà !

RICHELIEU

Merci !

LA MARQUISE

Minuit :
J'avance !

RICHELIEU

Peu, voyez. — Chaque heure qui s'enfuit,
Avive mes regrets. — Mais le devoir m'invite...

LA MARQUISE

Vous n'allez pas bien loin, et vous irez plus vite.

RICHELIEU

Mais si je reste encor, je ne m'en irai pas,
Et vous savez qu'il faut que je m'en aille... Hélas !
Combien d'amants déjà la nuit couvre et protège !
Voici minuit, dieu sombre avec tout son cortège
De souvenirs heureux, tourbillonnant essaim
De lutins familiers qui chantent dans mon sein !
C'est l'heure des amants, l'ami doit faire place !

LA MARQUISE

A qui donc ?

RICHELIEU

Mais, madame... à Canillac !

LA MARQUISE

De grâce !

Cette plaisanterie est poussée assez loin,
Canillac est un songe, et vous n'y croyez point.

RICHELIEU

Et pourquoi, s'il vous plaît, voulez-vous que j'en tienne
Pour madame d'Argant ? Votre histoire est la mienne.

LA MARQUISE

Voyons, n'aimez-vous pas toutes les femmes ?

RICHELIEU

Si.

L'Évangile le veut, la politesse aussi.
Les Odes de la Motte, et les femmes, sont telles
Qu'il faut en choisir cent pour en trouver deux belles,
Et c'est en choisissant ainsi que j'ai trouvé,
Dans un corps sans défaut, le cœur que j'ai rêvé !

LA MARQUISE

Quelle est cette beauté ?...

RICHELIEU

De près elle vous touche.

Un sourire éternel voltige sur sa bouche,
Et ses longs cheveux bruns, sous la poudre ondulants,
Glissent sur son oreille et tombent nonchalants ;
Sa main petite et ronde est un nid de caresse,
Et l'amour qu'elle inspire est comme une paresse
Qui vous endort en vous berçant !... — Son doux baiser
Altère, et cependant ne veut pas apaiser.
Malgré tout son esprit, elle est la bonté même,
Et je l'aime, en un mot...

LA MARQUISE

Vous l'aimez?...

RICHELIEU

Oui, je l'aime
Comme un enfant, je l'aime avec...

LA MARQUISE

Est-ce bien vrai?

RICHELIEU

Je veux l'aimer aussi longtemps que je vivrai.
Voyez là-bas, la nuit s'étend sur la nature :
Écoutez les soupirs de toute créature...
Tout se cherche, dans l'air, dans les herbes, sous l'eau...
Au roseau, tendrement, s'enlace le roseau ;
L'insecte bleu poursuit l'insecte qui voltige ;
Le vent baise la fleur qui s'endort sur sa tige ;
Le ciel dans les ruisseaux mire ses regards bleus ;
L'étoile, au ver luisant des prés cligne des yeux.
Eh bien, marquise, eh bien, l'universelle flamme
Qui brûle terre et ciel, est toute dans mon âme,
Lorsque son seul regard vient caresser le mien.

LA MARQUISE

Et cette femme, c'est?...

RICHELIEU

Vous la connaissez bien !

LA MARQUISE, faiblement.

Non, je vous jure, non !

RICHELIEU

A quoi bon cette épreuve?
Vous l'ai-je point nommée?

LA MARQUISE

Ah !

RICHELIEU

En voilà la preuve.

(Il lui montre une autre boîte, qu'il substitue à la première.)

LA MARQUISE, furieuse.

C'est une indignité !

RICHELIEU

Mais non ! votre courroux...
Mais non...

LA MARQUISE

Je vous exècre, et la boîte avec vous,
Je voudrais qu'elle fût...

RICHELIEU, riant.

Dans la mer Caspienne !
Écoutez-moi...

LA MARQUISE

Jamais !

RICHELIEU

Bon ! C'était bien la peine !
Au moins regardez-la... Poussez ce diamant
Et celle dont je suis l'irréprochable amant...

LA MARQUISE, prend la boîte et pousse le bouton.

Mon portrait ! C'est bien moi...

RICHELIEU

Chère Hortense ! le vôtre !

LA MARQUISE, regardant de nouveau.

C'est pourtant mon portrait !

(Elle tourne autour de Richelieu.)

RICHELIEU

Que cherchez-vous ?

LA MARQUISE

Et l'autre ?

RICHELIEU

Quel autre ? Qu'avez-vous ?

LA MARQUISE, confuse.

Ah ! méchant ! c'est un tour !...

RICHELIEU

Canillac est, marquise, un garçon fait au tour.

LA MARQUISE, tombe dans ses bras.

Ah ! vous aimer, Armand, est chose méritoire;
Mais vous mentez si bien, qu'il faut toujours vous croire.
Aimons-nous donc encor !... mais l'amour s'en ira !...

RICHELIEU

Raison pour en jouir tant qu'il nous restera !
Après nous, c'est la fin, comme dit la Sagesse.
Abusons du bonheur, tant que Dieu nous le laisse !
Aimons, ou n'aimons pas, mais jamais à demi !
Quand on n'est plus amant, à quoi sert d'être ami ?

LA MARQUISE

L'amitié d'une femme...

RICHELIEU

En amour se dénoue.
Qui baise sur la main, doit baiser sur la joue,
Demander l'amitié, c'est tourner alentour ;
On n'aime plus l'amant, mais on aime l'amour.
Ouf ! le sermon est long comme d'ici Versaille !

LA MARQUISE

Prédicateur à jeun ne prêche rien qui vaille !

RICHELIEU

Et le sermon vaut bien un souper !

LA MARQUISE

Dans dix jours

Vous ne m'aimerez plus !

RICHELIEU

Je t'aimerai toujours.

LA MARQUISE

Toujours ! l'éternité !... folle qui s'y repose !

RICHELIEU

L'éternité n'est rien, dix jours sont quelque chose !

28 avril 1865.

PÈRE ET MARI

DRAME EN TROIS ACTES

Représenté pour la première fois, à Paris,
sur le Théâtre de Cluny, le 21 juin 1870 et repris le
21 octobre 1874.

(Direction de M. Larochelle.)

PERSONNAGES :

HENRI MAUVILAIN	MM.	TALIEN.
JACQUES CERNY		REYNALD. Repris par LENORMANT.
CLOTILDE	Mmes	LARMET.
ÉVA		ANDREE KELLY.
MÈRE ROSE, 50 ans		BOVERY.
LAURENT, domestique de Mauvilain.	M.	VILERS.

La scène à Paris, de nos jours.

PÈRE ET MARI

ACTE PREMIER

Chez Maurilain. — Un riche salon. Au fond, une glace sans tain, laissant apercevoir un parc. De chaque côté, une porte. Au premier plan à gauche, un secrétaire élégant. Au second plan, une cheminée avec un miroir, masquée par une causeuse. Plus loin, une porte donnant sur les appartements de Clotilde. A droite, un canapé dans la disposition ordinaire au théâtre, plus loin un piano, puis une porte. Au centre, un guéridon. Meubles, chaises et poufs...

SCÈNE PREMIÈRE

CLOTILDE, assise à gauche, à une table, du tiroir de laquelle s'échappent des lettres. Elle lit :

« Tu viens de me quitter il y a cinq minutes, et mon « cœur est encore plein de toi !... Je t'ai suivie des « yeux quand tu as passé la porte, et, de toutes mes « forces, j'ai crié : Je t'aime !... Tu ne m'as pas « entendu !... Je me mets à ma table pour t'écrire et je « ne trouve pas autre chose : Je t'aime !... O ma bien- « aimée, les philtres d'amour ne sont pas une fable « mensongère, car c'est un breuvage immortel que j'ai « bu sur tes lèvres en feu !... Dix mai, onze heures, « Jacques... » Voilà ce qu'il m'écrivait, il y a quatre mois ! Et je le croyais !!... Hélas ! malheureuse, tu le croirais encore ! Ne voilà-t-il pas deux heures que tu

t'épuises à remonter ce calvaire douloureux ? — « C'est « un breuvage immortel que j'ai bu sur tes lèvres en « feu ! » Immortel ! qui aime-t-il maintenant ? Un mot aurait suffi pour me le ramener peut-être ! Lui avouer ma chère supercherie ; lui dire que j'étais mariée... Non, il m'aurait méprisée comme les autres. Il n'aurait pas compris. Il m'aurait reproché ce mensonge, car il ne m'aimait déjà plus !... Je l'adorais cependant ! (Se levant.) Oh ! qui me défendra contre cette douleur ? qui séchera mes larmes intarissables ? qui me donnera la force d'aimer autre chose que ce cher fantôme évanoui ?...

SCÈNE II

CLOTILDE, ÉVA

ÉVA, entrant.

Maman !

CLOTILDE

Oh ! toi ! viens ! (Elle l'embrasse à plusieurs reprises.) Tu es belle, ma fille ! Te l'a-t-on dit quelquefois ?

ÉVA

Souvent, mère.

CLOTILDE

Et qui cela ?

ÉVA

Mais mon père d'abord : c'est son refrain accoutumé.

CLOTILDE

Ah ! oui, ton père !

ÉVA

Il n'arrive pas aujourd'hui. Je suis d'une impatience !

CLOTILDE

Mais il n'est pas cinq heures. Sois tranquille, l'exactitude est aussi la politesse des notaires. A cinq heures sonnantes, tu le verras entrer. D'ailleurs nous avons un invité, ce soir. Tu penses bien que ton père ne me le laisserait pas sur les bras.

ÉVA

Qui est-ce, dis ?

CLOTILDE

Ma chère enfant, il n'entre pas dans les habitudes de M. Mauvilain de me mettre au courant de ces sortes d'invitations. C'est probablement un de ses clients, un de ses amis de cercle, que sais-je ? quelque chose comme ce gros magistrat de l'autre semaine qui parlait comme un réquisitoire. Telle est, en général, l'espèce de convive qu'il me ramène !... Il faudra même t'y faire, ma belle. Nous ne voyons pas d'autre monde depuis notre mariage.

ÉVA

Maman, j'ai idée que cette fois petit père nous ménage quelque surprise. Il m'a embrassée ce matin d'un certain air... Aimes-tu cela, les surprises, maman ?

CLOTILDE

Ton père ne m'a jamais beaucoup gâtée de ce côté. La surprise est une prévenance qui n'entre pas dans son caractère un peu... escarpé ! D'ailleurs, je suis si accoutumée à lire dans ses yeux, qu'au premier regard je lui dirais le nom de son joujou.

ÉVA

Maman, mais il me semble que dans ce cas-là, il y a double plaisir à laisser faire.

CLOTILDE

Est-ce une leçon, mademoiselle ?...

ÉVA

Je t'ai encore fâchée, maman, je le vois bien. Voilà déjà deux fois que cela m'arrive. Je ne sais à quoi il tient que je dis souvent les choses les plus insignifiantes, et que tu me réponds comme si je t'avais offensée... je ne suis pas heureuse !

CLOTILDE

Ni moi, mon enfant ; je fais tout ce que je peux pour t'aimer et te prouver que je t'aime, et il me semble que je n'y réussis guère.

ÉVA

Oui, tu m'aimes, mais point comme je le voudrais... Au sortir du couvent, je me faisais une fête de te conter tous mes petits chagrins, tous mes petits secrets... on en a toujours quelques-uns. C'est si ennuyeux d'avoir sans cesse sous les yeux une grande religieuse, en guimpe noire, sévère, qui nous appelle : Mademoiselle, à qui on n'ose pas se confier, et qui vous oblige à lui dire : Ma mère ! encore... Mais enfin on patiente ; on se dit : Encore un an, ou un mois, c'est selon, et je pourrai bavarder à mon aise. Je serai avec elle, ma mère, la vraie, et pour toujours ! Elle ne me mettra pas en pénitence pour avoir parlé chiffons. Aussi, comme je l'aimerai ! comme nous serons heureuses ! Est-ce que je te fâche encore, dis ?

CLOTILDE, émue.

Non, oh ! non ! tu me rafraîchis l'âme, au contraire ! Que ta voix est douce, mon enfant ! parle encore, je t'en prie.

ÉVA

Je suis sûre, maman, que tu ne me connais pas encore. Tu me prends pour une petite pensionnaire ; mais je ne suis pas bête du tout.

CLOTILDE

Chère ange !

ÉVA

D'abord je suis très satisfaite d'être d'une faible santé, puisque cela m'a valu un beau voyage en Italie avec petit père. Et en Italie, vois-tu, on apprend beaucoup de choses.

CLOTILDE

Vraiment ?

ÉVA

Oui. On est toujours un peu niaise, en sortant des grilles. A propos, mère, pourquoi donc ne venais-tu pas me voir au couvent ? Mes bonnes amies disaient : Cette pauvre Éva ! on ne voit jamais sa mère ! J'étais toute triste, et je ne savais que dire. Heureusement petit père arrivait toujours dans ces moments-là, pour me consoler. Il n'a pas manqué un seul parloir, lui ! (Clotilde se lève.) Non, maman, ne te fâche plus. Reste à côté de moi, maman ! je te dis cela parce que je t'aime !

CLOTILDE

Tu m'aimes, toi ? Est-ce bien vrai ?

ÉVA

Oh ! cette question ! Tiens, en Italie, tu crois que je ne pensais pas à toi ? Mais quand nous allions, par une belle journée, visiter les monuments et les musées, je disais à petit père : Ah ! si elle était là, pourtant,

comme elle serait heureuse ! Elle, c'était toi, dans ton vilain Paris. Il souriait, mon bon père ! Est-ce que tu n'as pas reçu mes lettres ?

CLOTILDE

Si ; mais je n'aime pas à écrire, tu sais.

ÉVA

C'est ce que me disait mon père. Moi, j'avais besoin de t'écrire, et j'ai tout de même continué en cachette... je te les ai toutes rapportées ! quel dommage qu'on ne puisse pas envoyer des baisers par le télégraphe ! (Elle embrasse sa mère) Tu en aurais aujourd'hui... tiens, plein ce tiroir, et datés des plus beaux pays encore !

CLOTILDE

Mais le voilà, le bonheur !

ÉVA

Ma conversation ne t'ennuie pas, petite mère, tu veux bien m'écouter encore ?

CLOTILDE, l'embrassant.

Si je le veux ! attends ! (Elle vide les lettres du tiroir dans la cheminée.)

ÉVA

Que fais-tu donc, maman ?

CLOTILDE

Je vide ce tiroir, mon ange, pour y faire place à tes baisers ! Ah ! cela est bon ! je me sens revivre, moi ! Est-ce que je vais être heureuse à mon tour ? Ah ! mon Éva ! ah ! mon trésor ! ah ! ma fille !... (Elle l'embrasse avec fureur.)

ÉVA

Tu pleures, maman, mais tu pleures ! Je t'ai encore fait du chagrin.

CLOTILDE

Je pleure de joie, mon enfant. Oui, toi seule es pure et belle ! Toi seule es digne d'être aimée. C'est toi que j'aimerai ! c'est toi qui seras ma vie et mon unique souci. Je t'ai négligée, je t'en demande pardon. J'étais aveugle, vois-tu ; tu m'as rendu la lumière. Je vois, je t'aime, embrasse-moi, appelle-moi ta mère !

ÉVA

Pauvre maman ! je devine : tu étais malheureuse.

CLOTILDE

Ah ! oui, va ! mais cela est fini, bien fini. (Elle sourit.) Tiens, voilà l'arc-en-ciel !

(Cinq heures sonnent. — Entre Mauvilain.)

SCÈNE III

Les Mêmes, MAUVILAIN

MAUVILAIN

Per Baccho ! l'aimable groupe !

ÉVA, courant à son père et l'embrassant.

Es-tu assez fier de jurer ainsi à l'italienne, vilain père !

MAUVILAIN

Cela fait rire mes petits clercs, les galopins ! — Comment vas-tu ce soir ?

ÉVA

Bien. (Elle toussote.)

MAUVILAIN

Tu tousses, cependant. Le docteur demeure dans la

maison, tu sais ; il ne faut pas craindre de le faire venir. (A Clotilde.) Vous savez que j'y tiens, ma chère, à la moindre alerte !

ÉVA

Te voilà déjà inquiet ! Je tousse parce qu'il y a un peu de fumée ici, voilà tout.

MAUVILAIN

Ah çà, mais oui, quelle abominable odeur de papier brûlé est-ce là ? C'est vous qui avez fait cet autodafé de lettres ? pouah ! il y en a au moins un kilo. (Il ouvre la fenêtre.)

CLOTILDE

Un kilo, oui ; ce sont mes lettres de jeune fille !

ÉVA, courant à la cheminée.

Ah ! maman, il faut garder cela !...

CLOTILDE

Vous allez vous brûler, Éva. (A part.) La sotte !

ÉVA

Pardon, maman, j'ai cru bien faire. D'ailleurs, je n'ai vu qu'une enveloppe : « A Madame d'Altemont » ; ce n'était même pas pour toi.

CLOTILDE

Une amie de pensionnat, oui.

MAUVILAIN

Ah ! vous hantiez la noblesse en ce temps-là ! Quelle chute, hein, un simple notaire ! Nous achèterons une particule si vous voulez, elles sont à la baisse.

CLOTILDE

Vous êtes gai, ce soir, mon ami ; j'en augure favora-

blement pour vos affaires. Vous ne nous ramenez point votre invité ?

MAUVILAIN

A propos, parlons un peu de ce jeune homme.

ÉVA

Un jeune homme ? Oh ! tu vois, maman ; je cours m'habiller.

MAUVILAIN

Fille d'Ève ! tu ne t'habillerais pas pour ton pauvre père ! Allons, hâte-toi, coquette ! — Et faites-vous belle, signora !

ÉVA, revenant.

Pourquoi, père, c'est un connaisseur ?

MAUVILAIN

Mieux, c'est un prétendu.

ÉVA

Un prétendu ? pour moi ?... Ah ?

MAUVILAIN

Eh bien, voilà-t-il pas de quoi rembrunir ces jolis yeux-là ? Est-ce que tu n'as pas confiance au choix de ton père ? Est-ce que tu t'imagines que je donnerais mon Éva chérie à un monsieur qui ne l'aimerait pas, par hasard ? Pas si notaire !

ÉVA

M'aimer ? mais je ne le connais pas.

MAUVILAIN

Tu le connais très bien.

ÉVA

Lui ?... Moi ?...

MAUVILAIN

Toi!... Lui!... Il était une fois un petit bateau qui allait de Nice à Gênes...

ÉVA

Oh! papa!

MAUVILAIN

Va t'habiller.

ÉVA

Alors c'est...?

MAUVILAIN

Va t'habiller.

ÉVA

Oh! que je t'aime! (Elle saute à son cou, et se sauve en courant.)

SCÈNE IV

CLOTILDE, MAUVILAIN

CLOTILDE

Ah çà, quel conte nous faites-vous là!

MAUVILAIN

Un conte? j'ai l'imagination stérile, vous me l'avez souvent reproché. Ce n'est pas un conte.

CLOTILDE

La personne qui dîne ici ce soir est un jeune homme qui aspire à la main d'Éva?

MAUVILAIN

Oui, il vient faire sa cour.

CLOTILDE

Alors, vous allez la marier ?

MAUVILAIN

Si vous le voulez bien.

CLOTILDE

Ah !

MAUVILAIN

Qu'avez-vous donc ?

CLOTILDE

Oh ! rien ! j'admire ma chance impitoyable !

MAUVILAIN

Mais elle sera très heureuse ; le parti est excellent : nom honorable, belle fortune, cœur et esprit élevés, et pas de belle-mère. Tout y est, vous jugerez.

CLOTILDE

Pas de belle-mère, oui ! une plaisanterie que l'on fait dans les études !...

MAUVILAIN

A qui en avez-vous, ma chère ?

CLOTILDE

A personne ! Vous avez seulement une façon à vous de présenter à une mère le prétendant de sa fille !... « Bonjour, vous allez bien ? Je vous apporte un gendre... « pas de belle-mère !... » Cela étonne un peu au premier abord ; mais on devrait s'y faire, avec vous !... Je serai de la noce, au moins ?

MAUVILAIN

Oh ! oh ! que d'amertume ! Vous me surprenez beau-

coup par cette jalousie de date nouvelle ? Je ne suis pas accoutumé au ton dont vous revendiquez des droits qui sont d'ailleurs parfaitement intacts, puisque ce n'est là qu'une présentation. Vous êtes maîtresse de votre consentement, Clotilde, et, si vous voulez, je vais consigner ce jeune homme à la porte !...

CLOTILDE

Avouez que vous seriez bien embarrassé, si je vous laissais faire. Vous passeriez outre, hein ?

MAUVILAIN

Je tiens beaucoup à ce mariage.

CLOTILDE

Il faut que vous ayez douté de mon consentement, pour me le demander quand je ne peux plus le refuser.

MAUVILAIN

Je regrette d'être obligé de vous répondre que je n'en ai jamais douté ! Depuis longtemps, je suis à la fois le père et la mère de notre enfant.

CLOTILDE

Je vous serai donc reconnaissante de m'indiquer quel rôle vous me réservez dans cette comédie, et à quel moment je devrai apposer ma signature.

MAUVILAIN

Ne me gâtez pas ma journée, Clotilde.

CLOTILDE

Allez, j'ai fini. Je n'aurais pas dû, en effet, oublier qu'Éva est plus vôtre que mienne. C'est fini, vous dis-je. J'écoute ; c'est un roman, n'est-ce pas ?

MAUVILAIN

Oui, comme dans la vie ; vous ne croyiez pas si bien dire. Le jeune homme dont il s'agit m'a été présenté sur le bateau de Gênes, pendant notre voyage avec Éva, voyage, comme vous savez, nécessité par des raisons de santé, physiques et morales.

CLOTILDE

Morales ? Est-ce qu'elle s'ennuyait ici, par hasard ?

MAUVILAIN

Un peu ; j'étais toujours à mon étude. Tous les itinéraires d'un voyage en Italie se ressemblent, et celui de ce monsieur se trouva conforme au nôtre. Nous fîmes de concert une partie de la route. Il nous servit même de cicerone dans quelques villes qu'il connaissait déjà. Nous nous séparâmes une première fois à Milan, pour nous retrouver trois semaines après à Vérone. C'est là que je me convainquis définitivement de la violence d'un sentiment que ma fille ne dissimulait qu'à peine... A cet âge il est doux d'être aimé, surtout quand on n'en a pas l'habitude, et le pauvre garçon était lui-même atteint visiblement d'une passion que sa timidité me fit trouver touchante... J'écrivis à Paris pour demander les premiers renseignements : ils étaient excellents. J'avais incontestablement affaire à un honnête et charmant jeune homme ; mon enfant avait bien placé son cœur. A notre rentrée, je reçus à mon étude une lettre que je vous ferai lire, puis une visite qui a précédé celle-ci d'un mois.

CLOTILDE

Un dernier sacrifice aux formes.

MAUVILAIN

Un dernier sacrifice aux formes, vous l'avez dit.

CLOTILDE

De telle sorte que ce mariage d'inclination a toutes les allures d'un mariage de convenance. Vous avez raison, c'est un roman. Il doit y en avoir de ce style dans les pupitres de vos clercs.

MAUVILAIN

Voilà que vous recommencez.

CLOTILDE

Un dernier mot, et je me tais. Vous avez bien réfléchi, n'est-ce pas, que votre simple invitation équivaut à un complet agrément de votre part ?

MAUVILAIN

Ma chère amie, je me rappelle qu'au temps où je vous faisais la cour, les retards apportés par votre famille me semblaient presque tyranniques. Je les épargne autant que je puis à ces deux enfants qui ne vivent plus. D'ailleurs, si je vous ai tenu ces négociations un peu secrètes, c'est que je voulais en faire la surprise à ma fille, et que vu la façon dont les choses se sont présentées, je ne pouvais vous mettre dans la confidence sans m'attirer des questions qui auraient éclairé Éva... Il y a eu de ma part prudence et gâterie de papa. Voilà ce que je vous aurais expliqué tout à l'heure, si vous n'aviez pas ainsi pris la mouche.

CLOTILDE

Allons, la pauvre enfant n'aura guère eu le temps de connaître la vie ! Je l'en félicite. Cela vaut peut-être mieux de se marier ainsi, à dix-huit ans avec le premier homme qu'on aime !...

MAUVILAIN

Les proportions d'âge sont aussi parfaitement gardées : M. Cerny n'a que vingt-cinq ans...

CLOTILDE

Quel nom avez-vous dit ?

MAUVILAIN

Il s'appelle M. Jacques Cerny.

CLOTILDE

Oh ! vrai, vous avez la main heureuse !

MAUVILAIN

Est-ce que vous le connaissez ?

CLOTILDE

Un peu, oui.

MAUVILAIN

Vous voyez donc bien ! il ne faut pas d'abord se gendarmer ! Parions qu'il vous plaît ?

CLOTILDE

Hein ! qu'est-ce que vous dites ?

MAUVILAIN

Je dis : il vous plaît ?

CLOTILDE

S'il n'a pas changé !

MAUVILAIN

Allons, je suis plus heureux encore que je ne pensais l'être. Mais d'où le connaissez-vous donc ?

CLOTILDE

Mon Dieu, M. Cerny est fort connu... nous avons valsé ensemble chez Mme de Salnage.

MAUVILAIN

Je ne l'y ai jamais remarqué, moi.

CLOTILDE

Oh ! vous jouiez au whist. A quelle heure l'attendez-vous ?

MAUVILAIN

Il devrait être ici.

CLOTILDE

J'ai donc à peine le temps de monter chez moi passer une robe.

MAUVILAIN

Vous êtes en mère de famille, cela est de très bon goût. Enfin, allez, ma chère, et sans rancune ?

CLOTILDE

Sans rancune, oui. (Elle heurte un meuble en sortant.)

MAUVILAIN

Est-ce que vous devenez aveugle, mon amie ? Vous avez dû vous faire un mal atroce, sur ce fauteuil ?

CLOTILDE

Je me suis heurtée ?

MAUVILAIN

La question est jolie ! j'ai entendu le coup.

CLOTILDE

Je suis dure au mal, ce ne sera rien.

(Elle sort.)

SCÈNE V

MAUVILAIN, LAURENT

MAUVILAIN

Voilà qui va le mieux du monde. Si le hasard n'existait pas, les amoureux l'auraient inventé.

LAURENT, *entrant.*

Monsieur...

MAUVILAIN

C'est M. Cerny ? Vite, faites entrer.

LAURENT

Justement, monsieur, il cause dans le jardin avec mademoiselle, et j'ai cru devoir avertir monsieur...

MAUVILAIN

Oh ! oh ! cela est très grave, en effet. Et depuis combien de temps dure cet entretien ?

LAURENT

Depuis dix minutes, monsieur.

MAUVILAIN

Dix minutes ! Allons, mon pauvre Laurent, nous serons forcés de les marier.

LAURENT

Que monsieur m'excuse, j'ignorais...

MAUVILAIN

Je vous invite à la noce, mon ami ; vous êtes aussi de la famille. Mais si je ne vais pas les chercher, ils ne viendront plus... De quel côté du jardin ?

LAURENT

Près de la faisanderie, monsieur.

(Mauvilain sort.)

SCÈNE VI

LAURENT, puis ÉVA et JACQUES

LAURENT

Un mari, déjà ? De mon temps, on attendait la vingtaine !

ÉVA

Ils sont ici, venez, venez ! Eh bien, Laurent, où donc est mon père ?

LAURENT

Dans le jardin, mademoiselle, à votre rencontre.

(Il sort.)

ÉVA

Nous jouons à cache-cache ! Faut-il courir ? Faut-il attendre ?

JACQUES

Attendons plutôt, mademoiselle. Aussi bien ce sont là encore autant de minutes gagnées pour moi.

ÉVA

Mais on vous attend, monsieur, et nous ne pouvons pourtant pas causer seuls !...

JACQUES

Pour une première fois, mademoiselle.

ÉVA

Une première fois... à Paris !

JACQUES

Ah ! vous vous souvenez ! je ne l'osais espérer !

ÉVA

Vous me croyez donc bien légère ! Il est des heures qu'on n'oublie pas, dans la vie.

JACQUES

Vrai ? vous y avez pensé quelquefois, à cette belle soirée de Vérone ? vous avez eu foi en ma promesse ? vous m'avez cru ? vous m'avez attendu ?... Vous ne répondez pas ?

ÉVA

Il faisait doux, ce soir-là, le long du fleuve !

JACQUES

Oh ! oui, bien doux ! Vous souvenez-vous comme nous allions, légers, sous les amandiers embaumés ? vous souvenez-vous de cette pierre où nous nous assîmes, pour écouter une voix qui chantait le *Miserere* de Verdi ce sanglot de l'Italie agonisante ? vous souvenez-vous que nous pleurâmes, et que je vous dis alors que je vous aimais ? Et que nos mains s'unirent comme maintenant dans une étreinte silencieuse ; — vous souvenez-vous ?

ÉVA

Il faisait doux, le long du fleuve !

JACQUES

Ah ! Éva ! chère et naïve créature, je vous aime et je vous bénis, car vous êtes ma force et ma joie ! Avec vous commence ma vie, et recommence ma jeunesse. Je n'aimais pas, je n'ai jamais aimé, c'est de vous seule que j'en tiens le secret délicieux. Tel que

vous m'avez fait. Éva, je suis à vous, à vous sans partage ; à vous, dans les derniers replis de mon cœur. Aimez-moi comme je vous aime, et l'on aura vu deux heureux !

ÉVA

Mon Dieu ! voilà que nous recommençons ! (Paraît Mauvilain.) Ah ! papa !

SCÈNE VII

ÉVA, JACQUES, MAUVILAIN

MAUVILAIN

Restez, restez, mes enfants ! C'est votre ramage italien, n'est-ce pas ? je le connais ; j'en étais ! Il n'y manque, hélas ! qu'un peu de soleil ! Bonjour, ou plutôt bonsoir, mon gendre.

JACQUES

Ah ! monsieur, je suis au comble du bonheur !

MAUVILAIN

Moi aussi, mon ami ! Mais avouez tout de même que je suis d'une bonne pâte de père. Vous m'avez pris par mon faible, vous êtes un malin, vous ! Quand on aime ma fille, je deviens tout bête ! Savez-vous pourtant, jeune homme, que j'ai été très jaloux de vous ?

JACQUES

De moi, monsieur, quand donc cela ?

MAUVILAIN

Pendant le voyage, à Vérone !

ÉVA

A Vérone, petit père !

MAUVILAIN

Oui, petite fille ! J'étais là, mes enfants, cela vous attrape, caché derrière les amandiers, dans l'ombre, comme un brigand... de père. Ma foi ! j'ai pleuré de bon cœur en vous écoutant, et c'est ce soir-là, mon cher Roméo, que le père Capulet que voici vous a donné votre Juliette.

JACQUES

J'en bénis votre jalousie, cher monsieur.

MAUVILAIN

Et vous avez raison ! Ah ! c'est beau la jeunesse ! Je me souviens avoir beaucoup aimé ma femme, moi aussi, mais du diable si j'aurais pu le lui dire de ce style-là. Il est évident que les filles doivent trouver cela irréfutable puisque les pères s'y laissent prendre. Mais c'est égal, c'est très beau, et j'ai été jaloux !... Et pourtant, je vous le dis, j'adorais Mme Mauvilain.

JACQUES

Excusez-moi, monsieur, mais est-ce que la mère de Mlle Éva est indisposée ? ne me présenterez-vous pas ?

MAUVILAIN

Dans cinq minutes, mon ami ; elle va descendre pour le diner.

EVA

Oh ! je n'ai pas faim, moi ! et toi, père ?

MAUVILAIN

Moi je ne sais jamais cela qu'à table. A propos, j'avais

prié qu'on nous servît à l'italienne, ce soir ; va donc voir, petite, si on n'a pas oublié mes ordres. Monsieur permet, c'est un peu pour lui...

JACQUES

Vous êtes le meilleur des hommes !

ÉVA

Oh ! la bonne idée, père ! Mais j'aurai faim, moi, alors ! (Elle sort.)

SCÈNE VIII

JACQUES, MAUVILAIN

MAUVILAIN

Mon cher, vous allez rire, avec vos goûts d'artiste ! mais savez-vous ce que j'ai trouvé de plus saillant dans votre Italie moderne ?

JACQUES

Mais, sa musique, je pense. Il ne lui reste guère que cela ; c'est même un peu le signe de sa décadence. On a déjà remarqué que lorsque les grands peuples agonisent, ils se prennent à chanter comme les cygnes.

MAUVILAIN

Vous n'y êtes pas du tout. Ce qui m'a le plus frappé en Italie, c'est la cuisine italienne.

JACQUES

L'impression est au moins originale.

MAUVILAIN

Riez, riez ! vous y viendrez comme les autres.

L'homme débute par le lyrisme et finit par la gastronomie. D'ailleurs, êtes-vous bien sûr qu'une truffe ne vaille pas une étoile ?

JACQUES

Soit, mais une étoile ne vaut pas un sourire.

MAUVILAIN

Ah ! si vous m'envoyez de ces arguments-là ! N'est-ce pas qu'elle est belle, ma petite fille ? Ah ! un sourire d'Éva ! vous m'en prenez ma part, sans reproche ! Qu'est-ce que nous disions donc ?

JACQUES

Vous parliez de l'Italie.

MAUVILAIN

Ah ! oui ! Eh bien, maintenant, devinez ce qui me l'a gâtée, votre Italie. Vous êtes musicien, je vais peut-être vous porter un coup terrible.

JACQUES

Ah ! monsieur, grâce pour mes rossignols.

MAUVILAIN

Vous vous en prendrez à Mme Mauvilain qui décidément se fait bien attendre... Mais j'ai une dent contre le *Trouvère*. Vous souvenez-vous que nous ne pouvions faire un pas sans en être harcelés ? Mon Dieu, c'est très beau, le *Trouvère*, mais le pâté d'anguilles aussi est une excellente chose. J'entrais dans des rages abominables contre cette scie nationale qui fait qu'un maître d'hôtel ne peut pas nous apporter sa note sans fredonner le *Miserere*... Comment ! on crie en France contre les orgues de Barbarie ? Mais, monsieur, les orgues de Barbarie varient de la *Dame blanche* à *Fra Diavolo* ; c'est

énorme. Les Italiens ne varient pas. *Miserere! Miserere!* Vous imaginez-vous qu'on mette Paris au régime du *Dies iræ* par exemple! Mais nous n'aurions plus de révolutions au bout d'un mois; on pleurerait dans les rues... On ne saura jamais à quel point un Parisien, voyageant en Italie, peut arriver à regretter l'air de la Reine Hortense!

JACQUES

Voilà une jolie boutade, monsieur, mais je dois au *Trouvère* une des plus douces émotions de ma vie.

MAUVILAIN

L'homme de la terrasse, à Vérone! C'est vrai qu'il le chantait divinement, cet animal-là. Mais voilà encore un argument d'amoureux. Tenez, je me suis fait conspuer un soir chez Mme de Salnage : vous savez qu'on y fait beaucoup de musique?

JACQUES

Mme de Salnage?

MAUVILAIN

Oui; celle chez qui vous valsiez avec ma femme.

JACQUES

Je serais impardonnable d'avoir oublié ce détail, mais je ne connais personne du nom de Salnage, et je verrai Mme Mauvilain ce soir pour la première fois.

MAUVILAIN

Clotilde aura fait confusion, voilà tout; mais elle croit avoir valsé avec vous chez cette dame... Cela n'a aucune importance, d'ailleurs, et la simple présentation vous rafraîchira la mémoire. Il est sans exemple qu'on

ait oublié son visage, quand on l'a vue une fois seulement. Pour en revenir à nos moutons, j'étais donc un soir... (Entre Laurent.)

SCÈNE IX

MAUVILAIN, JACQUES, LAURENT

MAUVILAIN

C'est le dîner ?

LAURENT

Oui, monsieur; mais madame m'envoie vous dire qu'elle ne pourra pas descendre. Elle souffre beaucoup du coup qu'elle s'est donné, et prie monsieur de faire agréer ses excuses à monsieur.

MAUVILAIN

Ah ! quelle contrariété ! Vraiment, si on était superstitieux ! Est-il possible qu'elle se soit blessée à ce point ! Mon pauvre monsieur, pour une première fois, vous n'êtes pas heureux. Si je ne craignais de vous laisser seul ici, je monterais chez elle pour tâcher de la décider au moins à vous voir... Il est inimaginable qu'un si petit accident ait une telle gravité... Tenez, voulez-vous m'attendre cinq minutes seulement en feuilletant cet album de famille ?... D'ailleurs, Éva va revenir vous tenir compagnie; vous permettez ?

JACQUES

Comment donc, monsieur, mais je vous en prie même. (Mauvilain sort.)

SCÈNE X

CLOTILDE, JACQUES

JACQUES

C'est singulier, je suis heureux autant qu'un homme peut l'être !... une famille charmante !... la réception la plus cordiale, et cependant il y a quelque chose de mystérieux ici que je ne devine point... On dirait que j'ai le tonnerre sur la tête. (Il se retourne et aperçoit Clotilde qui vient d'entrer.) Madame d'Altemont ?... Vous ?... mais !...

CLOTILDE

Je suis la mère d'Éva, Jacques !

JACQUES, épouvanté.

Ah !... ah ! mon Dieu !

CLOTILDE

J'étais mariée : mon nom ne m'appartenait pas, je n'avais pas le droit de le déshonorer, j'en ai pris un autre, voilà.

JACQUES

Mais qu'allons-nous devenir ?

CLOTILDE

Je vous aimais, moi : ce n'est pas ma faute. J'étais mariée, vous n'en étiez pas cause... Oh ! je mourrais de bon cœur !...

JACQUES

Adieu...

CLOTILDE

Vous partez ?

JACQUES

Que faire ?

CLOTILDE

C'est vrai ! Adieu !

JACQUES, sortant comme un fou.

Ah ! c'est horrible.

CLOTILDE

Ah ! (Elle tombe sur la chaise à droite du guéridon.)

SCÈNE XI

CLOTILDE, MAUVILAIN, puis ÉVA et LAURENT

MAUVILAIN, dans la coulisse.

Comment ? au jardin... (Entrant.) Ah çà, que veut dire cette plaisanterie, ma chère ? Je vous croyais à moitié morte !

CLOTILDE

Justement, j'ai craint qu'on ne m'accusât de mauvaise volonté... surtout après votre entretien de tout à l'heure, et malgré ma souffrance je me suis traînée jusqu'ici : je tiens à prouver que je suis courageuse.

MAUVILAIN

C'est très bien, cela, et je vous remercie pour Éva, et pour moi. D'ailleurs, si vous souffrez à ce point, vous pourrez vous retirer sous un prétexte après la présentation. Mais où est-il donc, ce brave garçon ?

CLOTILDE

J'allais vous le demander.

MAUVILAIN

Je l'avais laissé ici; peut-être est-il dans le jardin avec Éva. (Entre Éva.) Seule ? — Où donc est ton fiancé, mon enfant ?

ÉVA

Mais je ne sais pas, père, je le croyais ici avec toi.

MAUVILAIN

Il se sera impatienté d'attendre. (Il sonne; entre Laurent.) Mon ami, M. Cerny est dans le jardin, n'est-ce pas ?

LAURENT

M. Cerny ?... Mais il est parti, monsieur.

ÉVA et MAUVILAIN

Parti ?

MAUVILAIN

Vous voulez dire qu'il se promène au fond du parc ?

LAURENT

Mais non, monsieur, il est parti ; c'est moi qui lui ai ouvert la porte.

MAUVILAIN

Quelque accident ! que vous a-t-il dit ?

LAURENT

Il avait l'air fort agité, mais il ne m'a rien dit.

MAUVILAIN

Peut-être a-t-il laissé un mot ? (Il feuillette l'album.) Rien, c'est étrange ; oh mais ! il va revenir ! (A Clotilde.) N'est-ce pas qu'il va revenir ? (A Éva.) Tranquillise-toi, ma chérie, M. Cerny est trop bien élevé... Allons, mettons-nous à table, c'est ce que nous avons de mieux à faire... Viens ! (Il lui prend le bras.)

ÉVA

Oui, père. (Elle vacille.)

MAUVILAIN

Mais qu'as-tu donc?

ÉVA, s'évanouissant.

Moi... rien... tu vois... je... ah !

MAUVILAIN

Ah ! mon Dieu !... ma fille !... Elle ne m'entend plus, voilà une triste journée.

CLOTILDE, à part.

Comme elle l'aime !

MAUVILAIN, à Laurent.

Vite, vite, montez chez le docteur et ramenez-le... ou plutôt, non, j'y vais moi-même... Vous, faites atteler... Je vous la confie, Clotilde.

CLOTILDE

Est-ce que vous allez sortir ?

MAUVILAIN

Oh ! je ramènerai le docteur d'abord.

CLOTILDE

Mais ensuite ?

MAUVILAIN

Ensuite, j'irai chercher mon gendre. (Il sort.)

CLOTILDE

S'il va chez lui, je suis perdue !

ACTE DEUXIÈME

Chez Jacques. — Appartement de garçon. Une porte au fond. Une double porte à gauche, ouvrant sur la bibliothèque, et disposée de façon qu'on puisse l'ouvrir intérieurement sans donner passage sur la scène. Une fenêtre à droite en pan coupé. Un divan sous la fenêtre. C'est le soir, une lampe est allumée.

SCÈNE PREMIÈRE

ROSE seule, puis JACQUES.

ROSE, elle range.

Quel désordre, Sauveur ! dirait-on pas que tous les vents du ciel sont entrés par cette fenêtre ? Ah ! les amoureux ! va, va, marie-toi, *sans-soin*. La mère Rose se fait vieille à son tour. M'est avis qu'une fois là-bas, je ne reviendrai plus pour te ranger tes nippes. (Entre Jacques, du fond, très pâle et très ému.) Toi ? déjà ? à cette heure ?... Et ce dîner ? (Il tombe dans un fauteuil.) Ah ! bon saint Jean, quelle figure ! Te voilà blême comme un trépassé ! Hé ! mon enfant ?

JACQUES

Fais-moi du thé, mère Rose, veux-tu ?

ROSE, lui prenant les mains.

Tu as les mains brûlantes ; il faut te mettre au lit d'abord, et m'obéir. Demain tu me conteras ta misère. Je vois à peu près de quoi il retourne. Je n'ai jamais cru à ce mariage-là, moi, c'était trop beau ! Enfin, que la volonté du bon Dieu soit faite ! Embrasse ta vieille nourrice, et couche-toi. Comme le disait mon pauvre défunt, il n'est pire chagrin qui résiste au sommeil... Allons.

JACQUES

Je t'en prie, fais-moi du thé ; je passerai la nuit à écrire.

ROSE

C'est donc grave, Jacques ?

JACQUES

Tu me demandes si c'est grave ?... Tu ne vois donc pas que j'ai les yeux gonflés de larmes ?

ROSE

Ah ! mon petit !

JACQUES

Si tu savais comme nous nous aimions ! comme nous aurions été heureux ! Si tu savais !... Ah ! mère Rose ! mère Rose !

ROSE

Tu as raison de m'appeler ta mère, mon enfant. Depuis le jour où ta petite bouche s'est suspendue à mon sein pour la première fois, tu aurais pu dire que tu avais deux mères, car je t'ai aimé autant que mon pauvre enfant... l'autre, hélas ! Tu as grandi ; on t'a mis dans les pensions ! Et puis celle qui t'avait donné le jour est morte dans mes bras... c'était une mignonne

créature, douce et chétive... Mon fils à moi était fort et robuste... Dieu me l'a pris pourtant !... Mais tu me restais, je me suis presque consolée.

JACQUES

Ma bonne nourrice !

ROSE

Depuis, tu es devenu un homme ! Tu as fait le fou comme les autres ! tu as couru le monde ! tu as eu des maitresses, gamin, sans respect pour mes cheveux blancs !... Elles t'ont fait pleurer... c'est leur métier, et puis tu m'es revenu... c'était toujours à moi que tu revenais. Tu avais raison... ne crains rien, mon Jacques ; appuie-toi sur ce sein qui t'a allaité ; verse ton chagrin dans le cœur de la vieille paysanne. Dis-moi ce qui te rend malheureux, hé, mon petit ?

JACQUES, il se dégage de ses bras, la fait un peu reculer, et lui tenant les mains :

Tu te souviens de Clotilde ?

ROSE

Si je m'en souviens ! je la vois encore là où tu es, te dévorer des yeux pendant des heures. Elle t'aimait trop, celle-là ! Croirais-tu que j'en étais jalouse... Mais c'était une vraie femme ! Le jour où vous vous êtes séparés, son désespoir m'a effrayée ! J'ai souvent pensé que si elle avait été mariée, aussi bien qu'elle était veuve, elle aurait tout quitté pour toi.

JACQUES

Elle était mariée ; c'est la mère d'Éva.

ROSE

La mère de ta fiancée ! ah ! Sauveur !

JACQUES

Tout est fini, vois-tu ; je n'ai plus qu'à mourir.

ROSE

Mariée ! bonté céleste !... Mais le père ? ah ! je suis là, je peux dire que tu n'es pas coupable, que tu la croyais libre... je n'ai jamais menti, moi, il me croira peut-être !

JACQUES

Il ne sait rien, lui, heureusement !

CLOTILDE, du dehors.

Ouvrez, ouvrez vite.

ROSE

Ah ! vous, madame ?

JACQUES

Clotilde !...

SCÈNE II

LES MÊMES, CLOTILDE

CLOTILDE

Mon mari est derrière moi.

JACQUES, ouvrant la bibliothèque.

Cachez-vous.

CLOTILDE, amèrement.

Vous y tenez, vous ?

JACQUES, l'attirant à la porte.

Je vous en conjure. Venez !

CLOTILDE, *résistant.*

Non, je suis brisée. J'aime mieux en finir !

JACQUES, *il la pousse vers la porte, et la referme.*

Mais c'est de la folie !

SCÈNE III

ROSE, JACQUES, MAUVILAIN

MAUVILAIN, *entrant.*

M. Cerny, s'il vous plaît, madame ?

ROSE

Que lui voulez-vous, monsieur ?

MAUVILAIN

Permettez : ceci me regarde. Est-il chez lui ?

ROSE

Non, monsieur, il est malade.

MAUVILAIN

Raison de plus pour que je le voie. Je suis le père de sa future.

ROSE

Mais, monsieur...

MAUVILAIN, *impatienté.*

Ah ! madame !... (*A Jacques.*) Eh bien, qu'est-ce que cela veut dire ?

JACQUES

Laisse-nous, mère Rose, je t'en prie.

ROSE

Oui, mon enfant... Faut-il servir le thé ici ?

JACQUES

Non, je t'appellerai, va...

(Rose sort.)

SCÈNE IV

JACQUES, MAUVILAIN

MAUVILAIN

Vous êtes donc indisposé réellement ?

JACQUES

Je souffre cruellement, oui.

MAUVILAIN

Mais il y a du thé à la maison !... Ah ! c'est égal, vous m'avez fait une peur !... j'ai cru... enfin j'ai cru toutes sortes de choses... Voyons, vite, mettez votre pardessus et venez, nous trouverons une excuse en route. Eh bien ?

JACQUES

Je ne le puis, monsieur.

MAUVILAIN

Quoi, revenir chez moi ?... Eh bien ! mais... et Éva ?

JACQUES

J'allais écrire à Mlle Mauvilain.

MAUVILAIN

Lui écrire ?

JACQUES

Une explication.

MAUVILAIN

La meilleure explication à lui donner, mon cher monsieur, c'est de revenir.

JACQUES

Je ne peux pas.

MAUVILAIN

Mais qu'y a-t-il ? qu'est-ce qui vous arrive ? Est-ce qu'on vous a fait mauvais accueil ? Avez-vous reçu subitement une fâcheuse nouvelle ? On n'est pas malade à ce point de quitter les gens sans deux mots d'excuse !... Et puis enfin, quoi ! vous n'êtes pas malade, voyons. Il me semble, moi, que si j'étais amoureux comme vous l'êtes, un beau jour tel que celui-ci me guérirait des maladies passées, présentes et futures ! Allons, vous allez venir, hein ?

JACQUES

Non, monsieur.

MAUVILAIN

Mais que dois-je croire ? Il faut que vous ayez un motif... que je ne devine point. Enfin, voyons, dites...

JACQUES

Vous allez me juger bien sévèrement, monsieur; mais s'il m'est impossible déjà de revenir chez vous, il m'est encore plus impossible de vous dire pourquoi.

MAUVILAIN

Ta ! ta ! ta ! nous ne sommes pas des enfants, et nous ne jouons pas à la devinette. Parlez.

JACQUES

Tout me le défend.

MAUVILAIN

Qui, tout?

JACQUES

L'honneur d'abord.

MAUVILAIN

L'honneur vous défend de m'expliquer pourquoi, après avoir été reçu chez moi comme l'enfant de la maison ; après avoir renouvelé à ma fille tous vos serments d'amour ; après avoir pendant une demi-heure causé avec moi de bonne amitié, vous profitez d'un moment, où je vous laisse seul, pour vous esquiver, sans dire adieu, sans prévenir, sans même attendre ma femme pour la saluer? Si l'honneur vous défend de m'expliquer cela, je vous demanderai où vous prenez cet honneur-là?

JACQUES

Je ne dirai plus rien, monsieur.

MAUVILAIN

Est-ce que vous êtes fou?

JACQUES

Ah! je vais le devenir assurément.

MAUVILAIN

Vous avez une maîtresse qui s'oppose à votre mariage?

JACQUES

Eh bien oui, c'est cela; elle s'y oppose.

MAUVILAIN

Où demeure-t-elle?

JACQUES

Mais, monsieur!...

MAUVILAIN

Puisque vous ne l'aimez plus.

JACQUES

Si, je l'aime encore.

MAUVILAIN

Et ma fille ?

JACQUES

Ah ! mon Dieu, je ne sais même pas mentir.

MAUVILAIN

Ce n'est pas cela. Alors, qu'est-ce ? Miséricorde ! parlez donc.

JACQUES

Non, jamais ; non.

MAUVILAIN

Vous êtes bien monsieur Jacques Cerny, le même que j'ai embrassé tout à l'heure, en lui disant : Je vous donne ma fille unique ?

JACQUES

Ah ! monsieur !...

MAUVILAIN

Eh bien, si vous êtes ce même jeune homme, je ne bougerai pas d'ici avant d'avoir obtenu votre explication... Mais puisque vous l'écriviez à ma fille, cette explication, vous me la devez doublement à moi son père. Votre lettre devait tomber entre mes mains, monsieur.

JACQUES

Vous n'y auriez pas lu la vérité, monsieur.

MAUVILAIN

Cela est possible ! j'ai bien cru l'entendre le jour où vous lui avez dit que vous l'aimiez. Pourquoi donc dites-vous que vous ne savez pas mentir ?

JACQUES

Je donnerais ma vie pour elle ; mais il eût mieux valu que j'eusse menti, en effet.

MAUVILAIN

Donc, vous l'aimez ?

JACQUES

Hélas ! de toute mon âme !

MAUVILAIN

Eh bien, je vous arracherai les mots. Savez-vous ce que c'est qu'une fièvre cérébrale ?

JACQUES

Ah ! Éva !

MAUVILAIN

Oui, Éva ! Voilà l'effet qu'il est en train de produire, votre départ ! A l'heure qu'il est, elle est étendue dans son lit, elle délire ; elle vous appelle... Moi je ne suis plus que le second dans son cœur. Voilà comme elle vous aime, elle, à en mourir. Nous allons voir de quelle sorte est votre amour à vous.

JACQUES

Ah ! tuez-moi, monsieur, mais ne me torturez pas ainsi.

MAUVILAIN

Eh bien, malheureux, dites quelque chose.

JACQUES

Je n'ai rien à dire, vous le voyez bien, rien.

MAUVILAIN

Mais si, dites quelque chose. Est-ce mon honorabilité que vous soupçonnez ? Ma vie, voulez-vous la connaître ? en deux mots : c'est ma fille. Est-ce ma femme ? vous retirez-vous devant une calomnie ?

JACQUES

Oh ! pas cela, par pitié !

MAUVILAIN

Pourquoi donc ? Monsieur, je connais le monde, et chacun a sa croix ici-bas. Mais ma femme est une honnête mère, croyez-le bien ; si elle ne l'était pas, elle n'habiterait pas sous le même toit que mon enfant. Tenez, je suis sûr maintenant que votre rupture vient de là (Mouvement de Jacques), car c'est une rupture évidemment. D'ailleurs, moi aussi je vous dois une explication, et je ne vous la ferai point attendre. Si depuis notre retour d'Italie je ne vous ai pas présenté plus tôt à Mme Mauvilain, vous avez eu tort d'en conclure... ce que vous en concluez. La vérité est que je craignais pour vous le caractère hautain de ma femme. C'est un caractère entier et qui ne sait rien faire à demi. Si vous lui aviez déplu, elle vous l'aurait montré dès l'abord ; vous auriez pu vous rebuter, vous retirer peut-être, et ma fille en serait morte... vous voyez... D'ailleurs, je vous l'avoue : les apparences peuvent donner lieu aux interprétations mauvaises ; il est malheureusement évident que Clotilde ne m'aime pas... J'espère, monsieur, que vous allez me tenir compte de ceci, et que vous échangerez votre secret contre le mien.

JACQUES

Je vous jure, monsieur, que je n'ai jamais eu les idées que vous me supposez.

MAUVILAIN

C'est tout? vous ne direz rien, alors? Ma pauvre Éva! — Depuis quarante ans que j'assiste aux honteuses comédies de la vie, je n'ai encore rien vu d'aussi lâche que votre conduite, jeune homme. Ah! Dieu! mais j'ai eu vingt ans, moi aussi! J'ai été si malheureux que la fièvre et la faim laissaient à mon cerveau monter tous les vertiges du crime... Je m'y reporte en frémissant à ces heures-là ; je m'y reporte pour vous comprendre, et je ne vous comprends pas! Si vous êtes un voleur, dites-le; un meurtrier, dites-le! mais ne laissez pas une pauvre petite fille mourir entre les bras d'un père désespéré, d'un homme qui n'est coupable que de vous avoir aimé à travers le cœur de son enfant... Et si vous devez aller au bagne, allez-y, mais parlez, parlez, parlez!...

JACQUES

Oh! le bagne! le bagne! qu'est-ce auprès de cette torture? Mais je m'arracherai plutôt la langue.

MAUVILAIN

Tenez, vous aurez raison, car vous buvez la honte jusqu'à la lie! Et dire que pour de telles infamies ils n'ont rien trouvé de mieux que leur stupide duel! Dire que je vais être forcé, moi, pauvre brave homme, éperdu de douleur, de m'aligner avec ce gredin, et de mettre tout Paris dans le secret de l'insulte qu'il me fait.

JACQUES

Un duel avec vous! oh! jamais, jamais.

MAUVILAIN

Éva n'a pas de frère, monsieur, et je n'ai pas de fils.

JACQUES

Vous me tuerez si vous voulez, mais je ne me battrai pas avec vous.

MAUVILAIN

Pourquoi donc cela ? parce que j'ai quarante-cinq ans, que je suis notaire et père de famille ? Parce que vous me jugez incapable de tenir un sabre ou un pistolet, et que vous sentez la honte de vous mesurer avec un tel adversaire ? Tant pis pour vous, monsieur, vous digérerez encore cette honte-là. Je n'ai pas le choix des moyens avec vous, et la loi ne m'en donne aucun pour vous extorquer votre secret. Nous nous battrons comme dans les casernes, et vous ne me tuerez peut-être pas, allez !

JACQUES

J'ai dit : jamais !

MAUVILAIN

Ah ! mais, je vais vous y forcer, voilà tout.

JACQUES

Ne faites pas cela, mon Dieu ! au nom de votre fille, monsieur, ne me frappez pas.

MAUVILAIN

Au nom de ma fille, parlez, ou je vous frappe. — Non ? (Il le soufflette.) Vous vous battrez, maintenant.

(Au soufflet, Clotilde et Rose sont sorties par la porte de la bibliothèque ; mais Rose a rejeté Clotilde dans l'intérieur, elle se trouve seule en scène.)

SCÈNE V

LES MÊMES, ROSE

ROSE

Se battre? Dites donc, vous n'allez pas tuer mon garçon ?

MAUVILAIN

Je l'ignore, madame, mais c'est probable. Laissez-moi passer, je vous prie.

ROSE

Probable? Aussi vrai que je crois en Dieu, je vous fais jeter dans les cachots comme un assassin. C'est qu'il dit que c'est probable !

MAUVILAIN, à Jacques.

Dois-je employer la force, monsieur, pour sortir de chez vous ?

JACQUES

Je t'en prie, mère Rose, laisse passer monsieur.

ROSE

Probable? Moi je dis que cela ne sera pas; il n'y aura pas de duel entre vous deux, voyez-vous je ne veux pas.

MAUVILAIN

Dieu m'est témoin que j'ai le cœur brisé d'avoir été poussé à cette extrémité... mais je ne suis pas le coupable, moi !

ROSE

Tout cela ne me regarde pas, monsieur, et ce sont là

vos affaires. Si Jacques refuse de parler, il a pour cela ses raisons... je le connais, elles doivent être bonnes. Mais bonnes ou mauvaises, on ne me le tuera pas, voilà.

MAUVILAIN

Mais je suis père aussi, madame, et il me tue ma fille !

ROSE

Eh! que voulez-vous que je vous dise ? je ne suis pas sa mère!

MAUVILAIN

J'attends vos témoins, monsieur.

JACQUES

Oui, monsieur.

ROSE

Ah ! c'est ainsi ! Eh bien, je vais vous la donner, moi, votre explication. (Elle se précipite vers la porte de la bibliothèque.)

JACQUES, l'arrêtant.

Je te le défends, entends-tu, je te le défends.

ROSE

C'est à prendre ou à laisser, mon garçon. Si tu acceptes le duel, je parle.

JACQUES

Mais j'ai reçu un soufflet, mère Rose! Tu me déshonores. Ma mère ne m'aurait pas demandé de me déshonorer.

ROSE

Je t'aime mieux déshonoré que tué, moi, chacun est mère à sa manière.

JACQUES

Écoute, à genoux, je t'en supplie! Au nom de ton fils, tiens! Tu sais bien, toi, que je ne puis rien dire que je serais un lâche de parler. Tu me places entre deux infamies.

ROSE

L'infamie, c'est le duel. Tu n'as pas fait de mal, n'est-ce pas? Si quelqu'un doit mourir, ce n'est pas toi. Mais j'ai trop perdu d'un fils, on ne me prendra pas l'autre. J'ai dit.

JACQUES

Je ne me battrai pas, monsieur.

MAUVILAIN, sombre.

Je m'y attendais.

JACQUES

Ah!

MAUVILAIN

Encore un mot, monsieur. Vous ne sortirez pas de chez vous avant une heure. Je ne vous en demande pas votre parole d'honneur, je vous le défends. A tout à l'heure.

(Il sort très agité.)

SCÈNE VI

JACQUES, ROSE

ROSE

Allons, du courage, mon enfant! rien n'est perdu, tu vois.

JACQUES

Rien n'est perdu, non! Que nous reste-t-il donc, Rose? Moi, je suis déshonoré!... Elle?... son mari sait tout maintenant, car tu lui as tout appris, malheureuse! Ah! ne pouvais-tu nous laisser seuls comme je t'en avais priée! Tu as fait là de belle besogne, tu peux être fière!

ROSE

Si j'ai mal agi, Jacques, c'est la faute de mon cœur! Mais tu me parles durement!

JACQUES

Que vais-je lui dire à cette femme que tu viens de perdre? N'était-ce pas assez de son imprudence? Faut-il que tu y ajoutes la tienne? Tu prétends que tu m'aimes, et quand je te supplie, à genoux, au nom de ton fils, tu me menaces de te venger sur elle... Elle qui ne t'a rien fait!... Si c'est là ton amour, il est cruel, ma bonne, et je me serais bien passé de cet amour-là.

ROSE

Tu me fais du chagrin, Jacques.

JACQUES

Comment la sauver, maintenant? Me le diras-tu, toi?

ROSE

Je ne suis pas assez savante, mon enfant; mais voici madame qui te conseillera mieux sans doute. Mes larmes suffiraient à m'en empêcher.

(Entre Clotilde.)

JACQUES

Mère Rose!

ROSE

Non, tu m'as blessée!...

(Elle sort.)

SCÈNE VII

JACQUES, CLOTILDE

CLOTILDE

Il sait tout. Il va revenir.

JACQUES

Ah! madame, vous vous êtes perdue, en venant ici!

CLOTILDE

N'est-ce pas?

JACQUES

A moins que vous ne puissiez arriver avant lui; mais c'est impossible.

CLOTILDE

Ce ne serait point impossible, si je voulais.

JACQUES

Ah! partez.

CLOTILDE

Mais, je ne veux pas. Éva ne mourra pas; le médecin l'a déclaré; mais la maladie est grave.

JACQUES

Hélas!

CLOTILDE

C'est moi qui mourrai.

JACQUES

Vous, pourquoi ?

CLOTILDE

Et vous ! car vous allez vous tuer, évidemment !... vous allez vous tuer, n'est-ce pas ? Vous voyez bien, je n'ai plus rien à faire en ce monde.

JACQUES

Mais votre mari ?

CLOTILDE

C'est vous qui m'en parlez ! Et puis, je le débarrasse !

JACQUES

Et votre fille, madame ?

CLOTILDE

Est-ce qu'elle m'aime ?... D'ailleurs, elle aura son père ! Enfin, vous voyez bien que je veux mourir, puisque je suis ici.

JACQUES

Pauvre Éva !

CLOTILDE

C'est elle que vous plaignez ! ah ! oui ! je comprends ! C'est une chose étrange que le cœur des hommes ! Vous rencontrez une femme qui vous plait, vous lui faites la cour, vous lui jurez un amour éternel ! Elle vous croit, naturellement. Une autre passe, vous recommencez, comme vous distribueriez les fleurs d'un bouquet... Et vous vous étonnez ensuite qu'on veuille mourir ? De quel droit nous aimez-vous, si vous ne devez plus nous aimer ? Que t'ai-je fait, moi ? n'étais-je pas tranquille, sinon heureuse ? Pourquoi m'as-tu dévoyé ma vie ? Qui t'a permis de ne plus m'aimer quand je t'aime encore ?

JACQUES

Vous ! Ah ! voilà le dernier coup !

CLOTILDE

Il ne le craignait même pas !

JACQUES

Ce n'est pas vrai ! vous n'y songez pas ! Mais c'est affreux, cela !

CLOTILDE

Pour qui ? — T'en plaindras-tu sans avouer que tu as menti, quand tu m'as juré ton amour éternel ? De quel métal crois-tu donc que soit pétri le cœur des femmes ? Tu souffrais ! tu pleurais ! tu dépérissais ! tu me poursuivais de tes regards enflammés ! tu m'étourdissais de tes désirs embrasés ! j'entendais ton cœur battre dans ta poitrine ! je te voyais frémir de la tête aux pieds, lorsque ma robe frôlait ta main !... Mais tu aurais été le dernier des misérables que je t'aurais aimé rien que pour ta souffrance !... Et il y a des gens qui nous appellent malhonnêtes femmes ! Que sont donc celles qui résistent à cela ? De quel nom les flétrir ces êtres inhumains qui ne sentent pas leur âme s'échapper sous le regard ardent de l'homme qui aime ?... Va, tu peux aujourd'hui le renier, cet amour-là ; mais j'ai connu le ciel le jour où j'en suis tombée pour toi.

JACQUES

Ah ! mais, où trouvez-vous la force de me parler ainsi ?

CLOTILDE

Où je la trouve ? C'est tout simple : je t'aime. Je ne finirai jamais de t'aimer : je n'ai jamais aimé que toi. On demande souvent : Où sont les femmes qui n'aiment

qu'une fois et jusqu'à la mort? Eh bien, en voilà une. Tu as été pour moi plus que mon père, plus que ma mère, plus que mon enfant; tu as été l'homme de mon choix. Les femmes seules savent ce qu'il y a pour nous dans ce mot-là. Je suis allée à toi sans pouvoir m'en défendre, sans vouloir m'en rendre compte, et véritablement comme la source à la mer. Ah! tu croyais peut-être que quatre mois de séparation auraient brisé cette destinée-là! Moi aussi, je l'ai cru! chaque jour je recommençais l'épreuve. Je reprenais tes lettres une à une, je les relisais, la main sur le cœur, et les battements augmentaient toujours. J'en serais morte, si tu n'étais pas revenu! Mais tu es revenu! Tu ne pouvais pas ne pas revenir! car je t'attendais, car Dieu est juste, puisque je t'aime!

JACQUES

Mais qu'ai-je donc, moi? Je vous écoute!... Ah! laissez-moi, laissez-moi! Il est pourtant des choses que je ne peux pas vous dire, et j'ai peur de moi-même.

CLOTILDE

Tu peux dire que tu ne m'aimes plus, Jacques, mais tu ne diras pas que je ne mérite plus d'être aimée!

JACQUES

Ayez pitié de moi, Clotilde. Dans l'état où je suis, le plus honnête homme peut devenir infâme... Voyez, je tremble de la tête aux pieds!

CLOTILDE

Eh bien, écoute. Mon mari sait tout : en ne me voyant pas auprès d'Éva, il a tout compris. Nous sommes perdus, toi et moi ; mais nous pouvons nous sauver encore!

JACQUES

Ah! comment!

CLOTILDE

Rien n'est changé ici, et ces quatre mois d'oubli n'ont été qu'un mauvais rêve! Nous voilà tous les deux, comme autrefois, assis en face l'un de l'autre, isolés du reste du monde. Ce n'est plus pour nous que sonnent les heures! ce n'est plus pour nous que passe la vie... Donne-moi tes mains, laisse-moi te regarder... je t'aime... ne me réponds pas si tu veux... mais laisse-moi te le dire... Mourir à deux, ce n'est pas mourir... Est-ce qu'on meurt ici dans cette chambre qui est la tienne, la nôtre, au milieu de tous ces témoins de nos serments... Oui, mes amis, me voilà revenue, et pour toujours... nous ne sortirons plus d'ici... Ah! mon bien-aimé, mon bien-aimé, l'amour, la mort!...

JACQUES

Ah! comme vous vous jouez de mon vertige!

CLOTILDE

Lâche! tu l'aimes encore, voilà pourquoi tu ne veux pas mourir.

JACQUES

Vous m'appelez lâche, vous aussi!

CLOTILDE

Non, non, tu as raison, pas la mort, la vie! Il faut vivre; il faut nous aimer. Viens, fuyons, Jacques... Toi, tu n'es pas coupable! Tu ne savais pas que je fusse sa femme... C'est moi qui t'ai trompé! Il n'est pas juste que tu souffres de mon crime! Tu es noble toi, et bon. Et il t'a souffleté! C'est assez de châtiment! Il t'a

soufflelé, mon Jacques... Le monde ne peut pas en demander davantage ! oh ! cette injure, je veux la laver de mes larmes, l'effacer de mon sang. Viens. Le monde est assez grand pour cacher deux âmes comme les nôtres. Nous irons dans cette Italie que tu aimes...

JACQUES

Oh ! non, pas l'Italie.

CLOTILDE

Où tu voudras, peu importe. Pourvu que nous soyons ensemble ! Avec toi tout me sera beau, car je t'aime, et je n'y veux pas autre chose que toi ! (Elle l'enlace.)

JACQUES

Après tout, ce n'est pas ma faute, elle a raison. Le courage humain a des bornes ! Et puis, que faire ? Impuissant à sauver la fille, flétri par le père, où me montrerai-je avec ce soufflet dont je ne puis laver l'injure ? Mes amis me tendront-ils la main ? Qui me croira innocent ? Est-ce que le monde prend la peine de s'informer des choses ? Qui lui dira la vérité, d'ailleurs ? Les martyrs sont des dupes, dit-il ! Allons, j'ai vingt-cinq ans, et ma vie est perdue. Déshonneur pour déshonneur, je sauve encore quelqu'un qui m'aime... cela n'est pas sans grandeur !... Dieu me jugera enfin !... Partons, mais tout de suite, oh ! tout de suite !...

CLOTILDE

Ah ! tu m'aimeras encore !

JACQUES

On devient méchant, à force de souffrir ! (Il sonne.)

CLOTILDE

Pourquoi donc sonnes-tu ?

JACQUES

Mais je ne sais... ma vieille nourrice... pour l'embrasser !...

(Entre Rose.)

SCÈNE VIII

Les Mêmes, ROSE

JACQUES

Je pars, mère Rose. Pardonnez-moi, j'ai été injuste tout à l'heure !

ROSE

Ne parlons plus de cela ! où donc vas-tu ?

JACQUES

Mais... je sors, voilà tout.

ROSE

Tu ne peux pas, mon enfant ; tu as promis à ce monsieur de l'attendre.

JACQUES

Mais... je reviendrai... peut-être... je reconduis madame.

ROSE

Chez elle ?... Qu'as-tu donc ?... oh ! prends garde... il ne faut pas mal faire, Jacques.

CLOTILDE

Ah ! laissez-le, madame, vous l'impatientez.

ROSE

Tu fuis avec elle ?

JACQUES

Eh bien oui !

ROSE

Et moi ?

JACQUES

Je t'écrirai... tu viendras nous rejoindre.

ROSE

Jamais !

CLOTILDE

Eh bien, vous ne viendrez pas, voilà tout.

ROSE

Tu la laisses dire ?... Va-t'en alors ! moi je resterai au lit de ta fiancée ; il y a une belle place à prendre.

CLOTILDE

Taisez-vous !

JACQUES

Ah ! c'est infâme ! je ne partirai pas. Pardon, mère Rose.

CLOTILDE

C'est bien ; je sais ce qu'il me reste à faire ! (Roulement de voiture.)

JACQUES

M. Mauvilain, c'est lui. Ah ! rentrez là.

CLOTILDE

Je ne franchirai cette porte que pour fuir avec toi, Jacques. Choisis, toi... ou lui !

JACQUES

Mais vous nous perdez.

CLOTILDE

Il monte.

JACQUES

Mais je ne vous aime pas, madame, j'aime Éva ! (Clotilde pousse un cri en reculant, Mauvilain parait, il est d'une pâleur mortelle.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, MAUVILLAIN

MAUVILLAIN

Ah ! Clotilde ! ! ! venez... venez.

CLOTILDE, regardant son mari, avec un cri.

Ah ! ma fille est morte !

(Ils s'enfuient.)

ACTE TROISIÈME

Chez Mauvilain. — Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

MAUVILAIN, puis LAURENT

MAUVILAIN, seul à table, écrivant ; il sonne. Entre Laurent.

Mon ami, voulez-vous avoir l'obligeance de porter vous-même cette lettre à son adresse ? vous demanderez M. Cerny, et la lui remettrez en mains propres. Vous pourrez revenir sans attendre la réponse ; il n'y en a pas.

LAURENT

Monsieur, y aurait-il indiscrétion à vous demander comment va mademoiselle, aujourd'hui ?

MAUVILAIN

Beaucoup mieux, mon ami, merci. Elle est sauvée, et se lève aujourd'hui pour la première fois : à votre retour, vous la verrez dans ce salon, elle va y descendre.

LAURENT

Ah ! monsieur, quelle vie, ici ! depuis un mois ! Nous passons nos journées à pleurer, à l'office ! Mais vous,

mon pauvre monsieur, vous avez les cheveux tout blancs !

MAUVILAIN

J'ai beaucoup souffert, oui. Mme Mauvilain est en haut ?

LAURENT

Oui, monsieur, dans la chambre de mademoiselle. Elle ne l'a pas quittée une minute depuis sa maladie !... Elle aussi fait peine à voir, la chère dame ! Mais quel dévouement, monsieur ! c'est admirable ! Il n'y a qu'une mère pour de pareils soins !

MAUVILAIN

Mme Mauvilain n'a fait que son devoir, mon ami.

LAURENT

Oh ! c'est égal, monsieur, c'est à elle que nous devrons la vie de mademoiselle, et elle pourra dire qu'elle la lui a donnée deux fois.

MAUVILAIN

Allez, je vous prie, la lettre presse.

LAURENT

Je cours, monsieur, le temps seulement de leur dire à l'office que mademoiselle est sauvée !

(Laurent sort.)

SCÈNE II

MAUVILAIN, puis CLOTILDE et ÉVA

MAUVILAIN

Il sera ici dans deux heures !

ÉVA

Pauvre maman ! que de mal je te donne ! Bonjour, petit père. Me voilà debout, comme une grande fille ! Eh bien, tu ne m'embrasses pas pour ma récompense ?

MAUVILAIN

Chère martyre ! Mais c'est assez marcher, mon ange. Assieds-toi sur ce canapé, et surtout sois sage. A la moindre imprudence, je t'emporte dans ton lit, tu sais ?

ÉVA

Oh ! non, je t'en prie, petit père, j'en suis si lasse ! Il fait bon ici, on respire ! Tu ne veux pas me faire un plaisir : ouvre un peu, dis ! il fait un si beau soleil, mes fleurs doivent embaumer.

CLOTILDE

Il n'y a pas d'inconvénient, Henri, vous pouvez nous le permettre.

MAUVILAIN

Soit ! (Il revient s'agenouiller devant Éva.) Comment te sens-tu ?

ÉVA

Bien.

MAUVILAIN

Tu n'as plus de fièvre ?

ÉVA

Non.

MAUVILAIN

M'aimes-tu ?

ÉVA

Non.

MAUVILAIN

Ah ! ris encore ! Il y a si longtemps, mon Dieu. Veux-tu que je te fasse une lecture pour te distraire ?

ÉVA

A quoi bon ? N'êtes-vous pas là tous les deux ? Mais toi aussi, maman, qui ne dis rien là-bas ! viens donc que je t'aime ! Oh ! que je suis bien ainsi, mes chers parents ! Dis donc, père, te souviens-tu qu'un soir à Gênes, nous avions ouvert ainsi la fenêtre pour respirer l'air de la mer ?

MAUVILAIN

A Gênes, non !

ÉVA

Mais si, tu sais bien, je chantais : « Vaga Luna », de Bellini, qu'on venait de m'apprendre ; vous fumiez... tu fumais ton cigare, en causant sur la terrasse... Que je suis sotte ! non, ce n'est pas cela. Je ne me souviens pas, petit père ! J'ai peut-être aussi perdu la mémoire.

CLOTILDE

Ma chère Éva, ne parlez plus, vous allez vous fatiguer.

ÉVA

Tu me dis « vous » comme autrefois, quand je te fâchais toujours.

MAUVILAIN, bas à Clotilde.

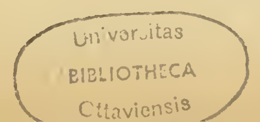
Tutoyez-la, vous êtes encore sa mère. (Clotilde embrasse Éva.)

ÉVA

Allons, je vais marcher un peu pour essayer mes forces... Non ! toute seule, petit père, jusqu'au piano, tiens ! (Elle s'assied au piano.) Tu vois, je suis forte ! et maintenant, puisqu'on m'ôte la parole, je vais faire de la musique.

MAUVILAIN

C'était une ruse, méchante !



ÉVA

Oui, bon père ! Asseyez-vous tous les deux, et restons tous comme au bon temps les uns près des autres, vous causant, et moi... (Elle plaque un accord.) Oh ! qu'il est faux ! Bah ! tant pis, il y a si longtemps, lui aussi a perdu l'habitude de parler. (Elle prélude au « Vaga Luna ». — Mauvilain s'assied à droite et prend un journal sur le piano. — Clotilde à gauche ; elle prend une tapisserie sur le guéridon.)

ÉVA, s'arrêtant.

Eh bien ! causez donc.

CLOTILDE

Nous préférons t'écouter ma chérie ! (Éva chante le « Vaga Luna », et, à la fin du morceau, elle fond en larmes.

MAUVILAIN, qui la suit de l'œil.

Non, ne pleure pas, Éva, mon cher amour. Moi aussi je t'aime. Ne pleure pas, je t'en conjure.

ÉVA

Je ne peux pas, petit père, je souffre.

MAUVILAIN

Ah ! c'est ma faute ! je suis stupide aussi, de te laisser chanter... Écoute, veux-tu me rendre bien heureux : je vais appeler la femme de chambre, et tu iras te reposer jusqu'au dîner, veux-tu ?

ÉVA

Oui, père !

MAUVILAIN

Tu dormiras un peu, tu me le promets ?

ÉVA

Je te promets. Tiens, c'est fini, tu vois. (Elle sort.)

SCÈNE III

MAUVILAIN, CLOTILDE, puis LAURENT

MAUVILAIN, qui redescend et trouve Clotilde en larmes.

Ah ! vous pleurez maintenant ! vous êtes heureuse, vous !

CLOTILDE

Oui, nous avons les larmes, nous ! Chère et angélique créature, que je l'aurais aimée !

MAUVILAIN

Vous voyez que ce n'était pas difficile, n'est-ce pas ?

LAURENT, entrant.

Monsieur, M. Cerny sera ici dans une heure.

CLOTILDE

Ici, lui !

MAUVILAIN

Merci, mon ami, allez ! (Laurent sort.)

SCÈNE IV

CLOTILDE, MAUVILAIN

CLOTILDE

Vous faites venir M. Cerny ? oh ! non, pas cela, c'est atroce ! Si ce n'est pour moi, que ce soit pour elle, grâce pour elle, Henri !

MAUVILAIN

De quoi vous inquiétez-vous ? je vous trouve téméraire de préjuger ma conduite !

CLOTILDE

Mais sa présence seule lui ménage une émotion terrible ! peut-on répondre de quelque chose ?

MAUVILAIN

Non, on ne peut répondre de rien, vous me l'avez trop prouvé ! on ne peut répondre ni de soi-même, ni des autres, ni des dévouements, ni des affections, ni de la confiance, ni de l'amour, ni de l'amitié, ni de la vie ! de rien vous dis-je, de rien ! Tout est trahison ! Ce monde est une succursale de l'enfer, et quand on commence à maudire, il faut s'y prendre dès le jour de sa propre naissance ! (Clotilde recule terrifiée.) Oh ! ne craignez rien ! Je ne vous dirai rien, à vous ! Vous avez une excuse, vous autres. Il y a même des gens tout à fait impartiaux qui vous donnent raison contre nous ! Elle l'a trompé ! elle ne l'aimait pas, parbleu ! elle en aimait un autre, c'est tout simple : la passion ! Donc, je courbe la tête et je me tais. Je suis déshonoré dans mes plus saintes affections, j'ai le cœur dévasté sans remède, le vertige est dans ma tête ; le désespoir est dans ma poitrine : cela n'est rien, la passion ! Ma fille tombe foudroyée, et pendant un mois vacille sur le bord du tombeau : tant pis, la passion ! Mon foyer brisé, mon nom sali, ma vie rendue plus vaine que celle d'un cheval aveugle qui tourne la meule ; quarante ans de lutte, d'épuisements, d'angoisses, d'espérances déçues, de rêves évanouis, de joies atteintes aussi, tout cela écroulé dans un coin comme un tas de décombres ! Quoi encore ? mais, belle affaire : la passion ! vous êtes bien

excusée, vous dis-je ! Et puis, ce n'est pas bien intéressant, un notaire ! un monsieur qui gagne de l'argent gros comme lui, et qui s'appelle Mauvilain encore ! voyez-vous cela : l'âme d'un Mauvilain ! D'Altemont, à la bonne heure ! de quoi se plaint-il, d'ailleurs ? Ses cheveux ont blanchi ? eh bien, tant mieux, ça lui donne un air respectable ! En voilà une chance pour un notaire ! comment donc ! mais c'est risible au contraire. Moi, je regrette Molière, il nous aurait désopilé, oh ! tout à fait désopilé ! Allez, allez, mon Dieu oui, moi aussi, je suis cocu, riez donc ! ! !

CLOTILDE, toujours assise.

Je n'ai qu'un mot à vous répondre, Henri : vous attribuez à mon changement de nom un motif infâme, que je repousse. Le vôtre était pur et respecté, voilà pourquoi j'en ai pris un autre. Là du moins, je ne vous trompais pas.

MAUVILAIN

Mais enfin, pourquoi m'avoir trompé ? qu'ai-je fait pour mériter cela ? Depuis un mois je m'épuise à découvrir quelque justice à mon malheur, et je ne trouve rien ! Quel mot, quel regard, quelle pensée m'a perdu dans son cœur de bourreau ? Suis-je un mari ridicule ? ai-je tournure de rustre ou d'imbécile ? on dit qu'il n'en faut pas davantage ! Est-ce que je fais rougir la vanité d'une femme ? avais-je l'air trop sûr de mon bonheur ? n'en avais-je pas assez l'air ? quoi donc ? Cœur de femme, dis donc ton secret ! vous ne m'aimiez pas, soit ! mais jurez donc que vous ne m'avez jamais aimé ! — Je la vois encore, la même pourtant, toute frissonnante d'émotion dans sa robe de fiancée. Je l'entends répondre ce mot qui l'unissait à moi, ce « oui » son premier aveu, son éternel serment ! Tremblait-elle en

le prononçant? Pourquoi l'a-t-elle prononcé, alors? Vous vous mariez donc pour une robe, vous autres! Et le lendemain, quand la prenant dans mes bras, comme une enfant, le cœur enivré de jeunesse et d'amour, je posai ma lèvre tremblante sur sa lèvre... Tu mentais donc, misérable, car tu m'as rendu mon baiser! c'est vous, cependant! vous que voilà, avec vos vingt ans, car pour moi vous les avez toujours! La maternité les rajeunit, le crime devrait les vieillir! Ah! pourquoi, pourquoi les lèvres et les yeux ont-ils aussi leurs souvenirs?

CLOTILDE

Pourquoi aussi ne nous apprend-on pas à être mères? Est-ce que j'avais compris mon enfant? vous demandiez tout à l'heure si je vous ai aimé, oui certes! Le jour de la naissance d'Éva, si vous ne l'aviez pas enlevée, j'étais sauvée, car je ne suis pas autrement faite que les autres. Mais elle partie, le monde a repris ses droits; car le monde est plus fort que vous, quand vous n'avez pas vos enfants. Oui, ma fille m'aurait sauvée, car elle m'aurait suffi, et si je pleure, moi, c'est moins mon crime que ce vrai bonheur perdu. J'ai tenté un jour de revenir sur mes pas, j'ai essayé de l'aimer, et je ne savais pas m'y prendre. Vos nourrices et vos religieuses m'avaient volé ma maternité. Cependant, j'étais apte à remplir mes devoirs, vous le voyez bien, depuis un mois j'ai reconquis la vie de mon enfant, minute par minute, pied à pied contre la mort... Elle est vaincue, la mort, et je me trouve heureuse! oui, heureuse, et vous pouvez faire de moi tout ce que vous voudrez.

MAUVILAIN

Dieu m'est témoin que moi aussi je voudrais oublier!

Votre remords suffirait presque à ma colère ! mais il y en a en ce moment sur le chemin de cette maison un homme dont la vie m'appartient et que je ne peux pas tuer, parce qu'il possède, lui, la vie de mon enfant.

CLOTILDE

Et qu'avez-vous décidé ? Je suis prête, moi, je vous assure.

MAUVILAIN

Oh ! vous !

CLOTILDE

Vous avez tort, monsieur, de me traiter ainsi ; je me tuerais tout comme une autre !

MAUVILAIN

Vous avez l'âme fière, Clotilde, et je m'en souviendrai. Mais c'est de votre fille qu'il s'agit.

CLOTILDE

J'espère bien que vous n'allez pas la remettre en présence de M. Cerny. Dans l'état de faiblesse où elle est, ce serait la tuer comme avec le couteau.

MAUVILAIN

Encore une fois, vous m'en demandez trop, chacun a sa souffrance ici !

CLOTILDE

Cela est possible ; mais je ne veux pas moi, qu'elle le revoie ! Ah ! je suis nouvelle mère, savez-vous, et vous n'allez pas me tuer mon enfant, je pense.

MAUVILAIN

Ce ne serait toujours pas son père qui l'aurait tuée, madame.

SCÈNE V

LES MÊMES, LAURENT

LAURENT, annonçant.

Monsieur Cerny.

MAUVILAIN

Faites entrer ! (Laurent sort.)

CLOTILDE

Oh ! non, pas cela, par pitié.

MAUVILAIN

Il le faut, vous dis-je.

(Entre Jacques.)

SCÈNE VI

MAUVILAIN, CLOTILDE, JACQUES

CLOTILDE, se précipitant.

Ils vont me la tuer ! Vous ? qui êtes-vous ? allez-vous-en ! ah ! allez-vous-en ! ah ! que j'ai peur !

MAUVILAIN

Restez, restez, monsieur !... Il y a un mois vous m'avez fait l'honneur de me demander la main de ma fille unique. Je ne retire jamais une parole donnée

CLOTILDE

Est-ce que vous allez la marier ?

MAUVILAIN

Sans doute.

CLOTILDE

Ah ! mais, je deviens folle.

MAUVILAIN

Reste le consentement de Mme Mauvilain.

CLOTILDE

Mon consentement à moi... ah !

MAUVILAIN

Qui ne saurait vous être refusé, parce que je suis un honnête homme et que ma femme ne peut pas me démentir. Maintenant écoutez-moi, tous les deux : Je suis un bourgeois, moi, les sacrifices cornéliens n'ont le privilège ni de m'émouvoir, ni de me tenter. La loi de l'honneur est sans doute le ciment même de toute société, et ceux-là sont heureux et grands qui n'y ont jamais failli. Mais cette loi est de main humaine, et il y en a une autre qui la prime dans mon cœur, c'est la loi de nature. Je suis peut-être un homme mesquin, mais les plus beaux codes de la terre ne valent pas pour moi la vie de mon enfant, voilà pourquoi je vous la donne.

CLOTILDE

Quel homme êtes-vous donc ?

MAUVILAIN

Un père. Il y a dans ce monde une frêle créature qui ne fait encore que balbutier la vie, et qui demain sera une femme, elle aussi ! un être mystérieux et doux dans l'âme duquel je suis plus à l'aise que Dieu dans son firmament ! Dieu connaît toutes ses étoiles, moi je

connais toutes les pensées de ma fille ; je les vois poindre, je les vois naître, éclater et s'éteindre, je les dirige, je les admire, je leur souris ! c'est mon ciel à moi, un ciel que m'a ouvert la paternité ! (Mouvement de Clotilde.) Ah ! vous ne pouvez me comprendre, nous avons aussi notre argot, nous autres ! Eh bien, cet être-là ne peut pas ne pas être heureux tant qu'il restera une goutte de sang dans mes veines. On parle de la fatalité, j'y crois, moi, depuis que je suis père, car j'ai eu la mienne : le bonheur de mon enfant. Savez-vous, vous qui dites l'aimer, que je n'avais pas besoin de voir ma fille pour affirmer qu'elle respirait ; que je n'avais pas besoin de l'entendre respirer pour compter les pulsations de son cœur ; que son sommeil même ne l'endormait pas pour moi ! Quelquefois, tenez, quand j'étais seul dans mon cabinet, au milieu de mes paperasses, je me mettais la tête entre les mains, et j'écoutais... Quoi ? mon enfant qui jouait là-bas dans l'allée d'un parc lumineux ! Je l'entendais causer avec sa mère, avec ses oiseaux, avec ses fleurs, et je lui répondais, et je la voyais sourire ! Et le monde propose à mon cœur un échange affreux, un troc effroyable ; et vous le trouvez injuste, infâme, inexorable ! vous gémissez de ma torture ! Eh bien, regardez : l'ouragan est passé, la sérénité commence. J'ai mis quarante ans à me bâtir un honneur inexpugnable, un nom respecté ! Périsse la forteresse, mais que ma fille vive, aime, sourie, et me bénisse !

CLOTILDE

Ah ! je ne vous connaissais pas.

MAUVILAIN

J'ai vu un soir un pauvre ouvrier se priver de son morceau de pain, pour donner à sa fillette une méchante

poupée dont elle avait envie... Il faut croire que j'étais prédestiné, car c'est le père que j'ai trouvé heureux. Et n'allez pas au moins crier à l'héroïsme : cela est aussi simple qu'à un honnête homme de ne point mentir ; un père n'est pas un homme, c'est un dévouement. Et si les choses étaient bien faites en ce monde, on devrait mourir en mariant ses enfants. Quand vous serez père de famille, souvenez-vous de ces paroles qui sont les dernières que vous entendrez de ma bouche : L'Iscariote a vendu le fils d'un Dieu ; mais s'il l'avait vendu pour sauver son enfant, ce Dieu lui-même eût été tenu de lui pardonner son crime !

SCÈNE VII

LES MÊMES, ÉVA

ÉVA, à la vue de Jacques.

Monsieur Jacques ! Ah ! petit père ! Eh bien, vous ne me demandez même pas de mes nouvelles ?

JACQUES

Ah ! elle, au moins, ne sait rien !

ÉVA

Qu'est-ce-que vous avez donc ? vous êtes pâle comme la mort. Est-ce que vous souffrez ?

JACQUES

Un peu... oui... l'émotion... votre présence... votre voix, mademoiselle.

ÉVA

Mademoiselle ? Allons, monsieur, venez ici que je vous gronde.

MAUVILAIN, à Clotilde.

Maintenant, si vous êtes forte, montrez-le. Vous voyez, moi je souris.

ÉVA

Pourquoi nous avez-vous quittés aussi brusquement l'autre fois ? C'est mal, Jacques, j'ai cru que vous ne m'aimiez plus. C'est là ce qui m'a rendue malade. Je puis bien te le dire maintenant, père, tu ne t'en doutais pas.

MAUVILAIN

Non, je ne m'en doutais pas.

ÉVA

Il ne faudrait pas recommencer, savez-vous. Je ne veux pas mourir. Enfin, je vous pardonne, puisque vous voilà ! Je suis si heureuse. Le pauvre docteur, s'il me voyait ! Il en laisserait tomber ses lunettes. Il m'avait condamnée. Mais dites-moi donc quelque chose ?

JACQUES

Éva !

ÉVA

Enfin, c'est un mot. Mais qu'est-ce que je pourrais donc vous donner, mon ami ? Ah ! cette bague ! vous la regardez, elle vous plaît... Allons, donnez-moi votre main, ôtez donc vos gants, et puis ne tremblez pas si fort. Je ne pourrais jamais vous la passer. Là ! — Elle me vient de ma maman, mais en vous la donnant je la garde. Vous tremblez encore davantage.

JACQUES

C'est vous qui tremblez, Éva.

ÉVA

C'est vrai, mon ami. M'aimez-vous toujours, Jacques ?

(Clotilde se lève.)

MAUVILAIN

Restez, tout n'est pas fini. Mon enfant, comme tu es encore souffrante, je ne veux pas que ton mariage entraîne la moindre cérémonie. Je n'ai pas arrêté la publication des bans ; donc, vous vous marierez demain matin, à une chapelle, devant les témoins de M. Cerny et les tiens.

ÉVA

Eh bien, et toi ?

MAUVILAIN

J'y serai aussi, ma chérie.

ÉVA

Et toi, mère ?

MAUVILAIN

Mon enfant, c'est une chose douloureuse pour les parents, que ces sortes de fêtes. Les pères en souffrent quelquefois, les mères toujours.

ÉVA

Oh ! bien, tu as raison, il vaut mieux nous marier tristement alors.

MAUVILAIN

Ce n'est pas tout : ton mari t'emmènera le jour même...

ÉVA

Où donc ?

MAUVILAIN

En Italie.

ÉVA

Oh ! quel bonheur !

MAUVILAIN

Oui, quel bonheur ! Je t'ai acheté une maison à Vérone ! Tu y resteras quelque temps pour consolider ta santé. Et maintenant, tu peux sortir avec ton fiancé. (Éva lui saute au cou.) Non, ne m'embrasse plus, je t'en conjure, ne m'embrasse plus !

ÉVA, l'étouffant de baisers.

Oh ! par exemple !

CLOTILDE

Et moi ? moi ? (Éva lui saute au cou.) Ah ! elle m'aime aussi.

MAUVILAIN, bas à Jacques.

Un dernier mot, monsieur. Si elle n'est pas heureuse, vous serez un lâche, car elle n'a plus que vous au monde.

JACQUES, s'inclinant, à voix basse.

Pardon, monsieur !

MAUVILAIN

Prenez-la vite, si vous m'en croyez ; oh ! hâtez-vous !

ÉVA

Venez, venez. (Ils sortent.)

SCÈNE VIII

MAUVILAIN, CLOTILDE

(Un long silence.)

MAUVILAIN, il regarde tout autour de lui, et s'écrie avec angoisse :
Et maintenant, la solitude !

CLOTILDE
Et combien de temps resterai-je sans la voir ?

MAUVILAIN
Vous ne la reverrez jamais !

CLOTILDE, avec un cri terrible.
Ah ! (Elle tombe de son long.)

MAUVILAIN, la contemplant étendue, avec rage.
Et moi non plus, ô misérable !

ANGE BOSANI

PIÈCE EN TROIS ACTES

EN COLLABORATION AVEC M. ARMAND SILVESTRE

Représentée au théâtre du Vaudeville,
le 25 juillet 1873.

PERSONNAGES :

ANGE BOSANI	MM.	Train.
FRÉDÉRIC NALIS		Abel.
DES ENGRUMELLES		Georges.
BANDRILLE		Goudry.
SCIPION		Michel.
M. CRÉPET		Lacroio.
MARION		Doria.
LE COMTE		Fauvre.
JULES		Richard.
GASTON		Moisson.
ALBERT		Joliet
OLIVIER		
MARIA BOSANI	Mmes	Antonine.
VALENTINE		Girard.
SYLVIE	Mlles	Juliette.
KETTY		Pearson.
TITINE		
Mme CREPET		

ANGE BOSANI

ACTE PREMIER

A Monaco, la terrasse de Monte-Carlo, entre neuf heures et dix heures du soir. — Au lever du rideau, on entend les dernières mesures d'une symphonie exécutée par l'orchestre du Casino.

SCÈNE PREMIÈRE

GROUPES DIVERS, UN JOUEUR, UNE COCOTTE, sortant du Casino.

SCIPION

Vingt-trois fois ! cela ne s'était jamais vu.

SILVIE

Tu as tout perdu, alors ?

SCIPION

Dame ! naturellement ! Comment supposer que la noire passera vingt-trois fois ? Les croupiers en étaient blêmes. Il n'y a que Bosani qui ait gagné.

SILVIE

Toujours ! A-t-il une chance cet homme ! (Ils passent, les barcarolles chantent du fond des rochers sur la mer. — Chanson du Gondolier dans *Othello*. — 3e groupe, un Bourgeois et sa femme.)

MONSIEUR CREPET

Es-tu sûre d'avoir bien compté ? Avant d'entrer, voyons s'il ne te manque rien.

MADAME CREPET, comptant.

Un, deux, trois, quatre, cinq... Et toi ?

MONSIEUR CREPET

Deux, quatre et un font cinq. Et maintenant de la prudence ; il y a tant de voleurs ici !...

MADAME CREPET

La bande de ce Bosani, mon ami, dont on parlait ce soir ?

MONSIEUR CRÉPET, riant.

Non, Bosani n'est pas un voleur. Ainsi c'est bien entendu, toi du côté de la rouge et moi du côté de la noire, et le premier qui gagne fait signe à l'autre, et surtout ne commence que lorsque tu seras assise, bien assise.

(Entre un boulevardier, un peu gris. Il se campe devant eux.)

MARION

Morale et pudicité, vertus antiques, est-ce ainsi qu'on vous brave ? Eh ! quoi ? M. et Mme Denis de Tours ! Mais on ne joue pas de pruneaux là dedans.

MONSIEUR CRÉPET

Laissez-nous passer, insolent !

MARION

J'ai terrifié ces quincailliers. (Il s'étend sur un banc.) Je crois que le grand air me grise. L'or me ruisselle des poches comme l'eau des trente-six gueules d'une fontaine... C'est indécent ! Il paraît que j'ai fait sauter la

banque avec cent sous, ni plus ni moins, messeigneurs ! Comment ne suis-je pas escorté d'un peuple (Les bourgeois sortent ; entre un personnage, monsieur très élégant.) tumultueux de courtisanes ? (Criant.) Ohé ! qui veut souper ? Personne. Ma foi, cette Bosani est une belle créature.

LE COMTE, à Marion.

Pardon, monsieur, voudriez-vous avoir la complaisance de me prêter un franc ?

MARION

Un franc ?

LE COMTE

Oui, monsieur, un franc. Je suis à sec, et cette somme me manque pour parfaire mon voyage. D'ailleurs, monsieur, voici ma carte.

MARION, après avoir lu.

Permettez-moi, monsieur le comte, de mettre au moins dix louis à votre service.

LE COMTE

Je n'ai besoin que d'un franc.

MARION

Je vous en prie.

LE COMTE, sèchement.

Ah ! assez, monsieur, je ne demande pas l'aumône.

(Il sort.)

MARION, courant après.

Ah ! mais ! ah ! mais !... Pardon... pardon... C'est un mauvais farceur. (Il sort.)

SCÈNE II

MARIA, DES ENGRUMELLES. Ils sortent du Casino.

DES ENGRUMELLES, un mantelet à la main, derrière Maria.

C'est au nom de votre santé, madame, au cher nom de votre précieuse santé. Jetez au moins ce mantelet de dentelles sur vos divines épaules, et que l'on dise cette fois : Arachné a filé sur la neige.

MARIA

Ah ! la belle soirée... Que le ciel est pur, que la mer est calme, que les étoiles sont brillantes, et que vous êtes insupportable, monsieur ! Pour sûr vous faites venir vos adjectifs de chez Boissier, et vos comparaisons de chez Marquis.

DES ENGRUMELLES

Eh bien, soit, raillez, mais du moins prêtez l'oreille aux avis de ma vieille expérience. Ce climat est trompeur, l'azur en est perfide comme celui de vos yeux de sirène. Bien fol est qui s'y fie. Le lendemain, on s'éveille avec un rhume ; je vous en prie, jetez ce mantelet de dentelles...

MARIA, riant.

Le beau galimatias.

DES ENGRUMELLES

Ah ! madame, ce n'est plus de la beauté cela, c'est de la divinité. M. Bosani est un heureux gredin !

MARIA

Ah çà, est-ce que vous m'aimez aussi, vous, par hasard ?

DES ENGRUMELLES

Mes assiduités, madame, vous ont-elles permis de l'ignorer ?

MARIA

Tant pis, mon cher, voilà tout !

DES ENGRUMELLES

Ah ! quel mot, cruelle !

MARIA

Vous ne m'entendez pas, monsieur, je dis tant pis pour moi.

DES ENGRUMELLES

Vous laisser sur cette terrasse, c'est impossible !

MARIA

Pourquoi donc, monsieur ?

DES ENGRUMELLES

Tous ces gens qui vont et viennent ! une femme seule et belle comme vous l'êtes... Ah ! je serais inexcusable !

MARIA

Que peuvent-ils me dire de plus que ce que vous me dites ?... Ils m'aiment eux aussi ; tout le monde m'aime, et vous comme le reste du monde. Je leur répondrai ce que je vous réponds : Allez-vous-en et laissez-moi tranquille.

DES ENGRUMELLES

Eh bien, non, madame, il est des choses qu'on ne

demande pas à un gentilhomme, celle-là est du nombre.

MARIA

Quand un gentilhomme est marié depuis un an avec une femme charmante, sa place est auprès d'elle, monsieur ; et tenez, j'aperçois là-bas une baronne des Engrumelles qui n'a point de cavalier pour lui donner le bras.

(Des Engrumelles balbutie et sort à reculons avec un grand salut.)

SCÈNE III

MARIA, seule.

Encore une exécution !... Mais ils m'ennuient tous, à la fin !... Oh ! que je suis lasse, et quelle vie !... De quoi te plains-tu, malheureuse ? Ce que tu as voulu, ne l'as-tu pas ? En somme, qu'est-ce qui me manque ? Ne suis-je pas riche et courtisée comme ces femmes que j'enviais jadis ? J'ai le cœur mortellement triste. Il me semble que ce gouffre m'appelle et que c'est ici que je dois mourir. (Elle rêve, la tête dans les mains.)

SCÈNE IV

MARIA, FRÉDÉRIC

FRÉDÉRIC

Pardon, madame... un mot ?

MARIA, avec un cri.

Ah ! vous m'avez fait peur... (Le reconnaissant.) Vous encore, monsieur ? Est-ce une gageure ?

FRÉDÉRIC

Pourquoi me fuyez-vous ? Car vous me fuyez, c'est évident, madame.

MARIA

Et pourquoi ne vous fuirais-je pas, je vous prie ? Est-ce que je vous connais ? Depuis un mois, je vous rencontre partout, tous les jours, sur mon passage, obstinément, indiscrètement... mais oui, indiscrètement, monsieur, je suis mariée.

FRÉDÉRIC

Mais cela ne vous défend pas de causer avec moi, ou du moins de m'écouter.

MARIA

Eh bien, soit. Mais ce sera, je vous en avertis, pour la première et la dernière fois. Dites.

FRÉDÉRIC

Pourquoi ?

MARIA, sévère.

Parce que je le veux ainsi.

FRÉDÉRIC

Je ne vous ai pourtant jamais fait aucun mal, et vous me traitez en ennemi !... Dans le monde, vous souriez aux banalités du premier venu !... Et c'est à moi que vous réservez la triste faveur de ce refus incompréhensible ? Ah ! soyez-moi du moins indifférente !

MARIA

Encore une fois, laissez-moi, je ne vous connais pas.

FRÉDÉRIC, passionné.

Oh ! restez et jugez-moi. Je vous aime comme un fou,

et je tremble comme un enfant !... Je ne suis pas banal, allez ! et c'est mon âme entière qui passe par mes lèvres et appelle la vôtre.

MARIA

Mais enfin, monsieur, qui êtes-vous ? Pourquoi vous permettez-vous... non, pourquoi vous risquez-vous à m'aimer ? Sans doute, je vous ai parfaitement remarqué depuis un mois, et je vous avoue justement que je n'ai pas compris... Vous êtes jeune, vous pouvez prétendre à quelque autre amour plus heureux, plus pur, plus libre ! Votre talent...

FRÉDÉRIC

Mon talent ? Vous savez donc qui je suis ?

MARIA

Eh bien, oui. On m'a dit que vous étiez peintre, et peintre de grand avenir ; que vous aviez eu le prix de Rome... On m'a dit cela et je n'en sais pas davantage. Mais enfin puisque le hasard m'a mis au courant de ces choses, laissez-moi vous donner un conseil d'amie, oui, d'amie. Ne m'aimez pas. D'abord, je n'en vaux pas la peine, et puis cet amour serait pour vous une source inépuisable de malheurs. Vous y perdriez tout ce qui fait de vous ce que vous êtes.

FRÉDÉRIC

Ce qui fait de moi ce que je suis m'importe peu, je vous assure. Mais ce qui fait de moi ce que je veux être, c'est mon amour. Depuis un mois, j'ai tant souffert par vous, que, par cela seul, je vous aimerais encore. Que de rêves j'ai construits sur vos rigueurs ! que d'espérances j'ai tirées de vos dédains ! Je me disais bien que c'était tenter l'impossible, mais c'est si tentant, l'im-

possible ! Est-ce que je vous aurais aimée si vous aviez dû m'aimer tout de suite ? Aussi, quoi que vous fassiez de moi, quoi que vous décidiez de cet amour qui s'offre à vous dans toute son ardeur et sa foi, je vous remercie et je vous bénis, car vous avez ouvert en moi une fontaine ineffable d'angoisses et une plaie intarissable dont il est doux de mourir.

MARIA

Frédéric !

FRÉDÉRIC

Mais vous savez donc aussi mon nom ?

MARIA, à part.

Je me perds, moi ! (Haut.) Monsieur...

FRÉDÉRIC

Non, non, vous avez dit : Frédéric ! Ne me reprenez rien !

MARIA

Soit. Frédéric. Mais répondez-moi. Savez-vous qui je suis !

FRÉDÉRIC

Mon amour est mon trésor, et je n'aurais point admis qu'un soupçon m'en effleurât le secret. Nul ne sait qui j'aime et personne n'a eu à prononcer votre nom devant moi. D'ailleurs, à quoi bon ? Est-ce que je ne vous reconnais pas toujours ?

MARIA, à part.

Périsse mon amour, je respecterai cette âme... Non, non, non, je ne t'aimerai pas, toi que j'aime.

FRÉDÉRIC

Qu'avez-vous ? Vous avez repris votre visage sévère. Vous ai-je offensée ?

MARIA

Monsieur, je dois vous avouer qu'en matière d'amour je suis très sceptique. Je ne crois pas.

FRÉDÉRIC

Quelle preuve ?

MARIA, *jetant son éventail à la mer.*

Tenez, si vous me rapportez mon éventail... je suis à vous.

FRÉDÉRIC

Oh ! merci, madame !

MARIA

Est-ce que vous allez descendre là ?

FRÉDÉRIC

Certes ! Je crois bien ! Ah ! que vous êtes bonne ! (*Il enjambe la balustrade.*)

MARIA

Mais je ne veux pas ! Je vous le défends ! Frédéric. Ah ! qu'ai-je fait ? Mais il va se tuer sur ces rochers. Je n'ose plus regarder... Je suis lâche ! (*Elle se retourne et aperçoit Bosani.*)

SCÈNE V

MARIA, BOSANI, survenant. Il sort du Casino.

BOSANI

Que regardez-vous donc avec une si grande émotion au fond de ce gouffre ?

MARIA, reprenant son sang-froid.

Au fond de ce gouffre ? Mais ce pêcheur, apparemment.

BOSANI

Ce pêcheur vous intéresse ?

MARIA

Aucunement. Je me demandais seulement comment il avait pu descendre.

BOSANI

Vous ne vous imaginez pas, je pense, que ce soit par cet escarpement de rochers ; il se serait tué vingt fois. Quelque barque l'a amené par la mer. Et maintenant que votre curiosité est satisfaite, prenez mon bras et rentrons.

MARIA

La nuit est si belle ; une telle fraîcheur monte de la mer que, si vous le voulez bien, je resterai.

BOSANI

Volontiers. La soirée est sn effet magnifique. Je vais m'asseoir auprès de vous.

MARIA, *vivement.*

Rentrons !

BOSANI

Parlons franc, Maria, vous vouliez être seule ?

MARIA

Le Casino m'ennuie, et je ne voulais pas vous priver d'y retourner.

BOSANI

J'y tiens si peu que nous quitterons Monaco demain. Il serait bon cependant que vous fissiez encore un tour, mais à mon bras.

MARIA

De quel ton vous me dites cela !... Vous êtes solennel, ce soir, mon ami.

BOSANI

Non, mais je suis las des méchantes remarques qui ne se taisent même plus devant moi.

MARIA

J'avais toujours cru que vous faisiez meilleur marché des sots propos.

BOSANI

J'avais tort. Vous savez que tout le monde s'est aperçu des assiduités de ce jeune homme qui nous suit depuis deux mois comme notre ombre ; j'ai entendu dire tout à l'heure qu'il était ici près de vous.

MARIA

Et c'est pour cela que vous êtes venu ?

BOSANI

Certainement.

MARIA

Vous prenez bien du soin pour les autres.

BOSANI

Ce n'est pas pour les autres, mais pour moi.

MARIA

Pour vous ?... Mon Dieu, mon cher, seriez-vous jaloux ?

BOSANI

Eh bien ?

MARIA

C'est que je trouve cela...

BOSANI

Dites...

MARIA

Un peu... comment vous dire ?... ridicule.

BOSANI

Vous changerez peut-être d'avis. (Il l'emmène.)

SCÈNE VI

BOULEVARDIERS, COCOTTES, entrant.
Puis BANDRILLE, puis BOSANI.

KETTY, à Jules.

Tu te fiches de moi, toi d'abord.

JULES

Moi ? demande à ces messieurs.

KETTY

C'est-il vrai, ça, que de frotter un sou sur le ventre d'un homme bête, ça porte bonheur ?

ENSEMBLE

Parbleu !... C'est connu !...

KETTY, finement.

D'abord comment sait-on qu'il est bête ?

JULES

C'est bien simple. Tu t'approches, n'est-ce pas ? tu causes avec lui, mais sans te forcer, comme d'habitude et tu lui poses une question, n'importe laquelle !... S'il te répond, frotte !

KETTY

Ah ! je comprends ! C'est qu'il n'a pas compris !

JULES

Au contraire, c'est qu'il a compris !

KETTY, naïvement.

Mais, s'il a compris... il n'est pas bête.

JULES

Au contraire, il l'est puisqu'il te comprend.

KETTY

Je ne comprends pas.

JULES

Tu vois bien ! (Éclats de rire.)

TITINE, à Ketty.

Es-tu niaise donc, ce soir ! C'est l'histoire du chas-

seur et du lapin... Tu lui poses une question : si il te répond c'est un homme bête ; si elle te répond... ce n'est pas un homme.

ENSEMBLE, riant.

Évidemment... et tu ne frottes pas, voilà !

SCIPION

Ah ! quand ses accès de logique la reprennent !

GASTON

Ah ! voici Bandrille.

BANDRILLE, entre deux femmes.

Messieurs et mesdames, permettez-moi de vous présenter deux créoles charmantes, dont je viens de faire la timide connaissance au bureau des parapluies. L'une est rouge et l'autre noire. Ce symbole m'a touché et je les amène à notre petit décaméron. (Elles saluent.)

TITINE, reconnaissant l'une d'elles.

Madame... Tiens, c'est Génie !...

KETTY, à l'autre.

Oh ! Coralie !... (Elles causent entre elles.)

BANDRILLE

Ah ! Dieu soit loué, elles les ont gardés ensemble.

(Entrent Albert et Bosani.)

ALBERT, à Bosani.

Pardon, monsieur, un peu de feu, je vous prie. (Il s'allume.) Merci, monsieur. (Descendant en scène.) Ah ! c'est moi.

JULES

Prête-moi donc ton cigare. (Il le jette.) En voilà un autre.

BOSANI, à part.

Cela devient intolérable. (Il sort)

ALBERT, à Jules.

Qu'est-ce que tu fais donc ?

JULES

C'est Bosani.

ALBERT

Bah ! Et moi qui le salue encore !

BANDRILLE

Pourquoi ne le saluerais-tu pas ? Est-ce que tu lui dois de l'argent ?

ALBERT

Ce ne serait pas une raison.

BANDRILLE

Pas possible. Alors tu ne salues pas tes créanciers ? Mais il faut saluer ses créanciers ! Saluer un créancier c'est saluer sa propre dette ! C'est la reconnaître ! lui rendre hommage, la consacrer.

GASTON

Dieu merci, mon cher, aucun de nous n'est le débiteur de M. Bosani. Il y a des gens dont on ne voudrait pas pour usuriers.

BANDRILLE

Mais on en veut bien pour beaux-pères ! — Qu'est-ce qu'on lui reproche à ce pauvre diable, à cet incompris ?

GASTON

Tout et rien, c'est un de ces personnages contre les-

quels il est impossible de formuler aucune accusation directe, mais que la conscience publique rejette.

BANDRILLE

La conscience publique a contracté là une maladie d'estomac bien étonnante. Je lui aï vu avaler des montagnes, à la conscience publique, avec leurs cavernes et les quarante voleurs aussi !

OLIVIER

Il y a un fait certain, c'est que ce monsieur n'exerce aucun métier reconnu ; qu'on ne lui sait pas de fortune et qu'il vit sur le pied de cent mille francs par an. Il a huit domestiques dont un cuisinier de premier ordre, une galerie de maîtres modernes que j'ai vue, et que je vous souhaite. Il n'a de crédit nulle part et on ne lui sait pas de dettes. Expliquez cela !

BANDRILLE

Et vous refusez de saluer un tel homme ! Parce qu'il aurait dédaigné d'expliquer à son siècle les moyens qu'il emploie pour le dompter, vous vous permettez de contester ses moyens ? Vous aboyez derrière ce char triomphal, obscurs blasphémateurs ! Mais que deviendrions-nous s'il fallait justifier de son génie et de sa destinée ? Voilà un homme qui, d'un coup de baguette, vous fait surgir des millions, de jolis millions roses, qui vous crée des palais féeriques et vous y donne des fêtes que Watteau n'a pas rêvées et vous n'êtes pas satisfaits ! Vous voulez savoir de quel droit on vous charme ! vous demandez à quel arbre a été cueillie la baguette ! vous voulez voir le creuset du magicien et pénétrer dans les cercles d'Hermès !... Alors parce que vous n'aurez pas vu, de vos yeux, votre épicier casser son sucre lui-

même, vous lui contesterez ses droits à la richesse! Est-ce que vous avez la prétention de tenir les livres du genre humain ?... Ah ! jeunes gens ! vous oubliez que le mystère est la pudeur de la fortune !

ENSEMBLE, riant.

Bravo ! Ah ! Ah !

JULES, à Scipion.

Il est en verve ce soir, nous allons nous amuser !

SCIPION, à Jules.

Poussons-le un peu. (Haut.) Le joli paradoxe !

BANDRILLE

Les paradoxes ne sont que des vérités surnuméraires qui attendent la place des lieux-communs, ces vieux chefs de bureau du ministère de la Routine ! Vous voilà là, un tas d'adolescents d'esprit qui faites les délices du monde savant ; vos calembours reculent la limite de la langue, et vos mots épanouissent et salent les lèvres entr'ouvertes des hommes ! Mais ce qui fait de vous une génération... comment dirai-je ? transitoire, c'est que vous n'avez pas l'esprit de vos mœurs !

SCIPION

Cela, peut-être, fait honneur aux mœurs de notre esprit. Il est évident que M. Bosani, par exemple, a des mœurs plus spirituelles que les nôtres : le nabab en est la preuve.

BANDRILLE

Raconte-la, ton histoire de nabab ; tu en meurs d'envie.

SCIPION

Vous avez vu au casino, ce soir, cette jolie brune.

dont la robe faisait émeute ; comment la trouvez-vous ?

BANDRILLE

Toutes les femmes sont belles, va !

SCIPION

Il paraît que ce fut aussi l'avis de certain nabab, très parisien d'esprit, mais resté oriental, implacablement, dans ses façons d'agir avec les femmes... Peut-être Bosani (car c'est sa femme) était-il allé déjà en Orient, toujours est-il qu'il y est retourné, mais concessionnaire cette fois de fort beaux terrains dont le rapport le console, dit-on.

ALBERT

De quoi ? (On rit.) C'est drôle ! On disait ce soir à la table d'hôte que ce Bosani était un très malhonnête homme. Qu'il avait fait des affaires véreuses. On a parlé d'expulsion d'un cercle, on a même raconté une histoire de tableau à laquelle je n'ai rien compris... et bien d'autres choses encore que d'ailleurs personne n'a prouvées. Il paraîtrait que c'est un chevalier d'industrie.

SCIPION

Oui, mon bébé !

BANDRILLE

Vous avez dit ? (Se levant.) Eh bien, c'est très beau, voilà tout ! Je mets en fait qu'il n'y a pas en France dix caractères de cette trempe ! Cela se tient comme du marbre ! Je déborde d'admiration.

JULES

Miséricorde !

BANDRILLE

Enfin voilà un homme ! J'aime à me le représenter

comme un magnifique chercheur de l'anneau d'or, jetant à tout hasard ses filets dans l'immensité de la bêtise humaine ! Mais non, voilà vous ne comprenez pas ! Vous êtes des oisons et c'est un aigle ! Il plane et vous rampez ! ô tristesse ! je renonce à votre éducation.

SCIPION

Et le nabab ? Comment expliquez-vous le nabab ?

BANDRILLE

Vous vous arrêtez aux détails ! Vous allez rester là une heure à piétiner sur des vétilles !... Ne faut-il pas que l'aigle pose aussi et que le génie touche terre ? D'ailleurs nababs vous-mêmes. Vous me la baillez bonne.

GASTON

Vous ne dépasserez pas ce paradoxe-là, il est abrutissant.

JULES

Moi, je le trouve amer ! O Scipion, nous sommes des nababs. (Il vide ses poches.)

BANDRILLE

Mais je vous le prouverai, mes enfants !

SCIPION

Ne faites pas cela, mon ami. Elles vous écoutent.

BANDRILLE

Je prétends que vous passez votre vie à rêver d'être des nababs et de former des Bosani... Ah !

TOUS

Ah ! par exemple !

BANDRILLE

Tenez, il y a ici deux établissements où le café est excellent, et une petite taverne où il est fait avec du jus de bâtons de chaises. Elle est horrible, cette taverne ! triste, enfumée, mal située, une étable ! Les deux autres ont vue sur la mer, ils sont étincelants de glaces de marbres et de dorures. Les consommations y sont exquises, servies dans la porcelaine fine, et elles ne coûtent pas un centime de plus qu'à la petite étable ? Vous allez tous à l'étable cependant ! Pourquoi, jeunes élèves ? Parce que la dame de comptoir est jolie.

OLIVIER

Allons donc, c'est un ménage exemplaire !

BANDRILLE

Le cafetier adore la cafetière et la cafetière raffole du cafetier. Mais elle est au comptoir ! Elle fait même toilette pour y venir, la tourterelle ! Elle lisse ses plumes. Elle sourit aux consommateurs et roucoule aux habitués. Qui dira ce que le roucoulement d'une jolie dame de comptoir fait renouveler de consommations. Vous renouvelez, misérables ! Pourquoi ?

JULES

C'est une bastille de vertu.

BANDRILLE

Soit, mais enfin, vous renouvelez, vous renouvelez toujours ; vous vous dites au fond de l'âme que toutes les bastilles se prennent en ce monde et vous buvez des tas de demi-tasses. Je vous le dis en vérité, vous êtes des nababs ; c'est vous qui créez les Bosani, et quand vous les avez faits, vous les tombez, lâcheurs !

JULES

Tiens, c'est drôle cela.

OLIVIER

Il y a du vrai dans ce sophisme.

BANDRILLE

Et le mari, mes enfants ? Que pensez-vous du mari ? Il n'est ni sourd ni aveugle, le bon cafetier. Il voit très bien de quel sucre vous édulcorez son petit poison. Il se rend très bien compte, le soir venu, que les trois quarts de sa recette sont dus aux roucoulements innocents de la cafetière ! Vous le saluez cependant ! vous lui serrez même la main. Scipion le tutoie et l'appelle mon petit père !... C'est ce qu'il fallait démontrer. Ouf ! j'ai le Sahara dans la gorge.

JULES

Non, mais j'ai envie d'aller me jeter dans les bras de Bosani.

(Entre Bosani.)

BANDRILLE

Un dernier mot, Bosani est un grand esprit... (Exclamations.) Enfin, il est intelligent ! (Exclamations.) Voyons, il n'est pas bête. S'il avait réellement un nabab sur la conscience, est-ce que vous croyez qu'il serait gêné pour clore le bec des médisants ? C'est si facile de se faire saluer à Paris.

GASTON

Voilà le bouquet !

BANDRILLE

Ah ! quelle génération de myopes ! Voyons, que la

femme prenne un amant il le tue... par exemple, à la moderne, en duel, comme font les maris... grincheux, mais estimés ?... Vous le salueriez tous le lendemain et moi aussi !

JULES

Dites donc, si le cœur vous en dit ?... Il est là, vous savez.

(Tous se lèvent.)

BANDRILLE

Oh ! moi, mes amis... je suis chauve. J'ai le chapeau vissé ! D'ailleurs, qu'il commence.

TOUS, riant.

Ah ! ah ! Au grand café !...

BANDRILLE

Oh ! non, mes enfants, à la petite taverne.

BOSANI, seul.

L'avis est bon, décidément.

SCÈNE VII

VALENTINE, MARION gris.

VALENTINE

Je vous en prie, monsieur, laissez-moi. Je vous jure que je ne suis pas Mme Bosani.

MARION

Je le vois bien, madame, je me suis trompé, mais... je le regrette... à quoi sert de faire sauter la banque ?

VALENTINE

Il est fort agréable d'être la femme de M. des Engrumelles ! Ne pas seulement trouver un bras quand on est insultée.

SCÈNE VIII

VALENTINE, FRÉDÉRIC

FRÉDÉRIC, il sort du précipice et s'appuie tout meurtri sur la balustrade.

Je l'ai... madame... le voici... (Il lève l'éventail.) madame...

VALENTINE

Frédéric !

FRÉDÉRIC

Valentine ! Tu es seule ici ?

VALENTINE

Oui, mais... et Rome ? Je te croyais à Rome.

FRÉDÉRIC

Je te conterai tout. Alors il y a longtemps que tu es sur cette terrasse ?

VALENTINE

Vingt minutes au plus. Pourquoi ?

FRÉDÉRIC

Tu n'y as vu personne ?

VALENTINE

Non, si ce n'est un insolent qui s'est mépris.

FRÉDÉRIC

Ah ! je suis rompu. Aide-moi donc à sortir de là. Mes pauvres jambes ne me soutiennent plus.

VALENTINE, effrayée.

Oh ! qu'est-ce que cela ? tes mains sont en sang ; tes vêtements sont déchirés. Qu'as-tu donc fait ? (Elle lui éponge le front.)

FRÉDÉRIC, accablé.

Alors, tu n'as vu personne ?

VALENTINE, à part.

Oh ! mon Dieu ! pourvu que ce ne soit pas encore cette femme maudite ! (Haut.) Mais me diras-tu ?...

FRÉDÉRIC

Je viens de là dedans, ma chère. J'ai bien envie d'y redescendre, mais la tête en avant cette fois.

VALENTINE, très émue.

Tu es descendu dans ce gouffre, toi, Frédéric ! oh ! c'est mal.

FRÉDÉRIC, amèrement.

J'étais allé y ramasser sur un arbuste ce joli petit éventail qui y était tombé. Seulement, vois-tu : l'infante a trouvé le temps long, et elle s'est en allée sans m'attendre. Vingt minutes cependant pour regrimper de là, regarde donc... Ce n'est pas trop.

VALENTINE, à part.

Hélas ! c'est elle. (Haut.) Voyons, Frédéric, mon ami, mon frère, ne te laisse pas abattre ainsi. Tu es un artiste ; va à Rome !

FRÉDÉRIC

Puisque tu le veux. Mais c'est pour t'obéir au moins.

VALENTINE

Oh ! je te remercie ! Tu es toujours bon, mon frère ! (Elle aperçoit Maria qui rentre toujours suivie par des Engrumelles.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, DES ENGRUMELLES, MARIA

FRÉDÉRIC, vivement, apercevant Maria.

Elle est là !

VALENTINE

Au nom du ciel, par tout ce que tu as de sacré, au nom de mon affection !... (L'entraînant par le bras.) Viens, viens de ce côté.

FRÉDÉRIC

Non, laisse-moi.

SCÈNE X

FRÉDÉRIC, MARIA

FRÉDÉRIC, s'élançant vers elle et lui tendant l'éventail.

Madame !... voici votre éventail !

MARIA

Ah ! imprudent que vous êtes !

FRÉDÉRIC

J'ai cru que je mourrais en ne vous retrouvant plus tout à l'heure. Que c'est cruel à vous de ne pas m'avoir attendu ! Je ne vous aurais demandé que de me sourire. Vous l'aviez bien fait déjà un instant avant. Oui, j'ai cru que je mourrais et je ne savais même pas votre nom pour vous appeler.

MARIA

Mais dans ces rochers, vous pouviez vous tuer !

FRÉDÉRIC

Comme vous dites cela !... Est-ce que ma mort vous eût fait quelque chose ?

MARIA

Tenez, il vaut mieux que nous quittions ce sujet... Il est fort bon que je vous aie revu pour vous dire, pour vous ordonner de m'oublier.

FRÉDÉRIC

Vous ai-je donc poursuivie de ma douleur et tourmentée de mes plaintes ? De quel droit me défendez-vous une souffrance dont je ne vous imposais pas la vue ? Mon Dieu ! je sais bien que les femmes croient ne nous rien devoir en échange du mal qu'elles nous font ; mais je ne vous croyais pas pareille aux autres femmes.

MARIA

Frédéric !...

FRÉDÉRIC

Il me semble que c'est vous qui m'avez appris mon

nom en le prononçant pour la première fois, comme votre sourire m'a appris l'amour, comme vos yeux m'ont appris la lumière ! Tout me vient de vous, et je n'ai vécu que de votre souvenir. Vous ne m'en voulez pas de vous dire cela ?

MARIA

Non, hélas !

FRÉDÉRIC

Mon être s'était perdu dans le vôtre, et votre départ m'avait déchiré ; j'étais comme exilé de moi-même. Je sentais mon âme lointaine et flottante autour de vous. C'est elle qui vous ramène, n'est-ce pas, et vous ne briserez plus la chaîne sacrée qui m'attache ?

MARIA

Quel rêve !... Taisez-vous ! Taisez-vous ! Cela est impossible, vous ne savez pas qui je suis.

FRÉDÉRIC

Vous êtes tout ce qui pénètre et fait vibrer, tout ce qui charme et permet de vivre ; tout ce qu'avait pressenti ma foi d'adolescent et deviné mon rêve d'artiste. C'est vous qui mesurez la joie à mon âme et le souffle à ma poitrine. Vous êtes la beauté, vous êtes la vie et rien ne m'importe plus... que vous !

MARIA

Adieu, Frédéric, adieu.

FRÉDÉRIC

Non pas, non plus à présent ! non plus jamais ! car vous m'avez écouté ; car vous savez maintenant quel est mon amour, et je n'aurais plus le courage de vous cacher mon désespoir.

MARIA

Je vous dis qu'il faut que je vous quitte.

FRÉDÉRIC

Eh bien, je vous suivrai partout. Je ne suis plus résigné maintenant ; je ne suis plus timide... Je vous ai revue et je veux vous voir toujours.

MARIA

Par pitié pour moi, par pitié pour vous-même, ne me demandez rien, ne me parlez plus ; laissez-moi vous fuir.

FRÉDÉRIC

Je vous jure que je ne vous quitte plus d'un pas que vous ne m'ayez promis que je vous reverrai.

MARIA

Et si je ne puis tenir ma promesse ?

(En ce moment des groupes se rapprochent, dans lesquels Bosani. Maria fait un signe désespéré à Frédéric.)

FRÉDÉRIC

Oh ! tu viendras, n'est-ce pas ?

MARIA

Eh bien, oui !... Je t'aime.

(Frédéric sort.)

MARIA, seule.

Ah ! c'est bon d'être aimée !

ACTE DEUXIÈME

L'atelier de Frédéric.

SCÈNE PREMIÈRE

VALENTINE, UN DOMESTIQUE

VALENTINE, posant un livre. — Elle sonne. — Entre le domestique.

Mais, mon ami, ne m'aviez-vous pas dit que Frédéric allait rentrer ?

LE DOMESTIQUE

C'est incompréhensible, madame, il devrait être ici depuis un grand quart d'heure ; monsieur a séance tous les jours à cette heure-ci.

VALENTINE

Séance ? Oh ! mais je me sauve alors ! Vous ne me dites pas cela ! Avez-vous de quoi écrire un mot ?

LE DOMESTIQUE

Je ne crois pas, madame ; ça n'écrit pas beaucoup, les peintres. Voici une feuille, cependant, et un crayon.

VALENTINE, s'asseyant.

Donnez. (On sonne.) Est-ce lui ?

LE DOMESTIQUE

Non, madame, c'est le modèle. (Il sort. — Entre Maria.)

MARIA, saluant.

Madame.

VALENTINE, la reconnaissant.

Cette femme ! (Elle continue à écrire.)

MARIA

Je vous dérange, madame.

VALENTINE

Il ne s'agit que d'un dîner de famille. C'est aujourd'hui ma fête, et ce serait la première fois que mon frère... mais vous ne pouvez me comprendre.

MARIA

Je comprends tout ce qui est clair, madame, et le cœur parle toujours clairement.

VALENTINE

Que voulez-vous dire ?

MARIA

Rien que de bien simple. M. Nalis a des devoirs de famille et vous venez les lui rappeler. Croyez, madame, que ce n'est pas moi qui le détournerai de les accomplir. D'ailleurs, comment pourrais-je en être jalouse ? Votre fête à vous est aujourd'hui ; la mienne, à moi, est tous les jours.

VALENTINE

La famille de Frédéric ne songe pas à engager la lutte contre une personne aussi habile que vous pa-

raissez l'être. Elle se contente de l'aimer à sa manière, délicatement, durablement et patiemment ; cet amour-là a ses dates sacrées et c'est une de ces dates qu'elle lui rappelle, voilà tout.

MARIA

Aussi, vous répétai-je que le mien n'a pas de dates et que je ne suis point jalouse.

VALENTINE

S'il en est ainsi, je vous prierai donc de nous le laisser ce soir.

MARIA

Mieux, madame, je le déciderai, s'il hésite.

VALENTINE

Mais il n'hésitera pas, madame.

MARIA

Quelle assurance !

VALENTINE

Les affections de famille ont ceci de particulier, qu'elles ont pour elles la certitude.

MARIA

Les autres ont le serment, madame.

VALENTINE

Excusez-moi, madame, j'appartiens à un monde qui, en amour, ne connaît qu'un serment, le premier.

MARIA

Ce monde-là vous a faite bien fière, et il est permis de dire qu'il vous a mal appris la vie s'il ne vous a pas mieux enseigné la pitié.

VALENTINE

Mais vous êtes heureuse !

MARIA

Oui ; mais s'il m'aime, ce n'est pas ma faute. Chacun sa part ; vous ne m'enlèverez pas la mienne.

VALENTINE

Aussi ne le tenté-je point. Je désire seulement que Frédéric vienne ce soir se retremper parmi les siens.

MARIA

Se retremper !!... Ah ! le mot est inique ! — Je ne croyais pas jouer ce rôle dans sa vie. Mais quel mal lui fais-je donc en l'aimant ? Je jure ici que je n'ai qu'un rêve : le voir travailler et devenir ce qu'il est appelé à être un jour, illustre et fortuné... Oh ! mon Dieu, mais suis-je donc un tel fléau ?...

VALENTINE, à part.

Cette femme l'aime... il est perdu !

MARIA

Oh ! se retremper !!... Je n'aurais pas trouvé ce mot-là, moi ! Oh ! non, je ne l'aurais pas trouvé.

VALENTINE

Madame, il m'était permis de parler comme je l'ai fait. Un artiste tel que Frédéric est l'honneur même d'une famille, et nous tenons à notre honneur. Il m'est déjà assez pénible d'être contrainte à cet entretien ; ne me forcez point de vous en dire davantage ; car cette fois je ne pourrais que vous exprimer l'opinion même du monde, et vous avez à la redouter pour vous et pour Frédéric, ce qui est plus dur encore, si vous l'aimez !

SCÈNE II

Les Mêmes, FRÉDÉRIC

FRÉDÉRIC, entrant.

Valentine, toi ici? Mais il fallait m'avertir par un petit mot, je t'aurais attendue.

VALENTINE

C'eût été plus sage, en effet ; mais je ne savais pas !...

FRÉDÉRIC, regardant Maria, à part.

Elle aujourd'hui? (A Valentine.) Qu'est-ce qu'il y a?

VALENTINE

Il y a, oublieux, que c'est aujourd'hui ma fête, et que, selon ton habitude, tu n'en sais rien. Il faut que ce soit moi qui vienne te le rappeler. Si ce n'est pas honteux !

FRÉDÉRIC

Ma pauvre Valentine !

VALENTINE

Tu viendras ce soir. Je t'avertis que je laisse ton couvert mis.

FRÉDÉRIC

J'irai, je te le promets.

VALENTINE

Vrai? Eh bien, embrasse-moi pour sceller le ser-

ment. (Bas à Frédéric, en l'embrassant.) Je t'en supplie, Frédéric, prends garde à cette femme... A ce soir !

FRÉDÉRIC

A ce soir. (Il la reconduit et ferme la porte.)

SCÈNE III

MARIA, FRÉDÉRIC

FRÉDÉRIC

Toi aujourd'hui ? Mais tu ne devais pas venir.

MARIA

J'avais deux heures... Ai-je mal fait ? Et puis il m'a pris un irrésistible besoin de te voir... de respirer l'air de cet atelier où nous sommes si heureux depuis un mois. Je ne vis plus qu'ici, sais-tu ? Je suis venue vivre.

FRÉDÉRIC

Vivons, ma chérie ; et pour commencer, donne-moi tes mains que je les baise. M'aimes-tu ?

MARIA

Trop, peut-être ! Et toi ?

FRÉDÉRIC

Moi, pas assez encore.

MARIA

Ah ! si nous commençons ainsi ! — As-tu travaillé ? Où en est le portrait ?

FRÉDÉRIC

Il en est à hier ; tu vois qu'il retarde.

MARIA, *devant le portrait.*

Est-ce que vraiment je suis aussi belle que cela ?

FRÉDÉRIC

Dame ! Est-il ressemblant ? Décide.

MARIA

Oh ! le traître, qui me tend des pièges !

FRÉDÉRIC

Tu me le donnes ?

MARIA

N'as-tu pas plus que lui ? — Oh ! mais je n'avais pas vu cela. Quelle est cette petite branche flétrie qui pend à ton chevalet ?

FRÉDÉRIC

Cela vient de Monaco, madame ; c'est du romarin. Elle s'était accrochée à mon vêtement quand je descendis, là-bas, tu sais, pour l'éventail ! Le soir, je l'y retrouvai. Les fleurs mignonnes s'ouvrirent pendant la nuit sur ma poitrine..... Je croyais qu'elles dureraient toujours. Le lendemain elles sont tombées, et le feuillage a séché ! Pourquoi n'y a-t-il pas des fleurs éternelles ?

MARIA

Parce qu'il n'y a peut-être pas d'éternelles amours ! Je te la vole !

FRÉDÉRIC

Ma chère âme !

MARIA

Ah ! çà, dis-moi, mon Frédéric, pourquoi m'aimes-tu ?

FRÉDÉRIC

Parce que je t'ai vue. Nous autres, vois-tu, quand le beau nous prend, c'est pour la vie. Je ne l'avais encore rencontré que dans les choses inanimées... Mais toi ! toi, tu étais le beau vivant, le beau animé, qui respire et qui aime, celui que la mort seule peut vaincre et nous arracher. Est-ce qu'on sait d'ailleurs pourquoi on aime ? Tu es apparue, et je n'étais plus à moi ; tu es venue, je me suis agenouillé. A ton premier regard, tout était consommé ! O être délicieux et divin ! C'est à moi de te dire : pourquoi m'aimes-tu ? Comment peux-tu aimer quelqu'un qui ne soit pas toi-même ?

MARIA

Ah ! ne parle plus... tu m'épouvantes ! Mon Frédéric bien-aimé ! Avoir si longtemps ignoré cette ivresse sublime de la vie ! Avoir si longtemps fui le réveil sacré de l'être ! Avoir perdu tant de jours à s'y dérober. Quel remords ! Mais la femme qui résiste à cela est maudite et bien maudite, car c'est la seule joie de ce monde !... Mais laisse-moi... Je deviens folle, ici... laisse-moi partir !

FRÉDÉRIC

Partir ! mais il n'y a pas une heure !...

MARIA

Certains jours tiennent dans une heure, mon ami, et puis, c'est la fête de ta sœur, tu sais. Il faut y aller. Je serais au désespoir que l'on pût m'accuser de te détourner des tiens.

FRÉDÉRIC

Est-ce que Valentine te l'a reproché ?

MARIA

Non. A demain, mon ami. Mais ne m'embrasse pas... Je n'aurais pas la force de m'en aller... et il le faut ! Il le faut ! à demain. (Elle sort en lui envoyant des baisers, puis reparaît avec un cri terrible.) Ah !...

FRÉDÉRIC

Qu'as-tu donc ?

MARIA

Lui... lui... mon mari !

FRÉDÉRIC, fermant la porte.

Ne crains rien, je n'ouvrirai pas.

MARIA

Il forcera la porte... je le connais !

FRÉDÉRIC

Je te défendrai.

MARIA

Oh ! c'est cela qu'il ne faut pas.

FRÉDÉRIC

Quoi alors ?

MARIA, après réflexion.

Eh bien, ouvre.

FRÉDÉRIC, désignant sa chambre.

Soit, mais va-t'en ! Ma chambre... et ne sors pas !

MARIA

C'est cela. (Frédéric tire la tapisserie sur la porte. Maria s'arrête.) Non, je reste, il le tuerait.

(Frédéric jette un coup d'œil sur l'atelier, aperçoit le châle de Maria, le cache, et va ouvrir.)

SCÈNE IV

BOSANI, FRÉDÉRIC, MARIA, cachée.
(Frédéric ouvre, entre Bosani.)

BOSANI

M. Frédéric Nalis ?

FRÉDÉRIC

Que lui voulez-vous, monsieur ?

BOSANI, à part.

C'est bien lui (Haut.) Vous êtes M. Nalis ?

FRÉDÉRIC

Oui, monsieur.

BOSANI

Charmé ! (Il entre et pose son chapeau.)

FRÉDÉRIC

Puis-je savoir ce qui vous amène, et à qui j'ai l'honneur de parler ?

BOSANI

Un amateur, monsieur, attiré par votre talent.

FRÉDÉRIC

Fort bien, mais le nom ?

BOSANI, significatif.

Est-ce que je vous dérange ? Vous aviez modèle, peut-être ?

FRÉDÉRIC

Non, monsieur. (A part.) Il sait qu'elle est ici.

BOSANI, inspectant l'atelier.

Je vois déjà des esquisses fort intéressantes. Voudriez-vous me permettre de faire le tour de votre atelier ?

FRÉDÉRIC

Je n'ai rien à vous permettre. (Il roule le portrait.)

BOSANI

Ne dérangez rien, je vous en prie. (A part.) C'est le portrait.

FRÉDÉRIC

Je ne dérange pas, je range. Je vais sortir.

BOSANI

Désolé du contretemps ! (Il continue sa promenade.) Vous êtes pour les Hollandais, c'est clair : Rembrandt, Frantz Halz et Simon de Voos sont vos maitres. Vous devez réussir admirablement le portrait ?

FRÉDÉRIC, debout au portrait.

Je ne sais pas.

BOSANI

Je vous entends : cela dépend un peu du modèle.

FRÉDÉRIC

Pardon, mais est-ce que vous venez me demander le vôtre ?

BOSANI

Oh ! ce serait ridicule, monsieur, convenez-en. (Il tire un porte-cigares.) Fume-t-on, chez vous ?

FRÉDÉRIC

Non.

BOSANI

Oh ! vous avez des dames ? (Il s'approche du portrait.) Vous étiez en train de travailler. Vous avez sur le chevalet une toile importante, si j'en juge par les dimensions. Est-ce une indiscrétion ?...

FRÉDÉRIC

Oui, monsieur.

BOSANI

Excusez-moi. (Il s'assied devant le chevalet.) Mais vous aviez à sortir, je crois. Que je ne vous gêne point pour vous préparer... Nous descendrons ensemble, je n'ai rien à faire.

FRÉDÉRIC

J'ai changé d'avis : je ne sors plus.

BOSANI

Allons, je vois décidément que je vous ennuie. Je me retire. Enchanté, monsieur, et merci de votre charmant accueil. (Il se dirige du côté où est cachée Maria.) Mais la sortie ?... Je me perds dans ces tapisseries. (Il va pour soulever la tapisserie ; Frédéric se jette devant lui, Bosani soulève la toile du portrait.)

FRÉDÉRIC

Monsieur !

BOSANI

Voyons, ne vous fâchez pas, c'est très bien, cela, et c'est frappant.

FRÉDÉRIC

Vous vous trompez, monsieur, ce n'est pas un portrait.

BOSANI

Ce serait dommage, car vous avez merveilleusement

saisi tous les détails caractéristiques d'un beau visage, et très connu. C'est superbe, monsieur, et c'est cela que je vous prie de me conserver.

FRÉDÉRIC

J'ai le regret, monsieur, de ne pouvoir le faire, mais ce portrait n'est pas à vendre.

BOSANI

Ah ! et vous en faites beaucoup comme cela ?

FRÉDÉRIC, agacé.

Autant qu'il me plaît, monsieur, et cela ne regarde que moi.

BOSANI

Et... qu'en faites-vous ?

FRÉDÉRIC

Je les garde ou je les détruis à mon gré.

BOSANI

Cela ne doit pas faire le compte de tous les modèles.

FRÉDÉRIC

Ceci, monsieur, est affaire entre eux et moi. Tout ce que je peux vous répondre, c'est que ce tableau est à moi.

BOSANI

A vous, monsieur ? — Mais à qui donc appartient, s'il vous plaît, le portrait d'une femme mariée ? Au mari, ou au peintre ?

FRÉDERIC

Je vous répète, monsieur, que ce tableau n'est pas en cause...

BOSANI

Je le sais bien, mais je parle d'un peintre moins galant que vous qui ne l'aurait pas offert au modèle... Car c'est pour cela, n'est-ce pas, que vous ne pouvez me le céder ?

FRÉDÉRIC, *se montant.*

Permettez, monsieur, si vous voulez le savoir : je le garde parce que je l'ai fait par amour et avec amour, parce que j'y ai mis toute mon âme, tout mon être et toute ma jeunesse, et que ce n'est pas à vous que j'irai vendre ces choses-là.

BOSANI

Il suffit, monsieur, mais je me vois contraint de vous annoncer que je ferai prendre demain chez vous le portrait de Mme Bosani, ma femme.

FRÉDÉRIC, *il se précipite sur le portrait, et le lacère à coups de couteau.*

Eh bien, faites-le donc prendre.

BOSANI

Soit, mais il y a les séances, monsieur.

FRÉDÉRIC

Combien ?

BOSANI

Un coup d'épée.

FRÉDÉRIC

Vous dites ?

BOSANI

Un coup d'épée, monsieur.

FRÉDÉRIC

Eh bien ! à vos ordres ! Je ne demande pas mieux, je vous jure.

SCÈNE V

Les Mêmes, MARIA

MARIA, survenant.

Et moi je ne veux pas.

BOSANI, affectant la galanterie.

Vous étiez là, madame, je le regrette. Croyez bien que si je l'avais su, je vous aurais évité cette scène pénible.

MARIA

Ah ! trêve de comédie ! Vous me connaissez ! Vous savez que je suis de force ! Allez-vous-en, mon cher, c'est ce que vous avez de mieux à faire, et pas un mot, c'est moi qui vous le conseille.

BOSANI

Oh ! oh ! voilà qui est parlé de haut. Au moins, vous, vous avez la fierté du crime.

MARIA

Ne parlons pas de crime, si vous m'en croyez. Vous ne pouvez pas vous battre avec ce jeune homme !... Vous le savez bien d'ailleurs, ni ce jeune homme avec vous !

BOSANI

Et pourquoi donc, je vous prie ?

MARIA

Parce qu'on ne se bat qu'avec les gens qu'on peut saluer.

BOSANI

Il me semble que monsieur est seul juge.

FRÉDÉRIC, à Maria.

Je vous en prie, madame, c'est mon devoir et mon désir. Il me prendrait pour un lâche.

MARIA, haussant les épaules.

Lui !

BOSANI

Je n'ai qu'un mot à ajouter, monsieur, j'espère qu'il vous décidera : j'ai huit ans de salle d'armes.

FRÉDÉRIC, à Maria.

Oh ! tu vois, c'est un défi ! (A Bosani.) Je vous le répète, monsieur, je suis à votre disposition.

MARIA, à Bosani.

Ecoute-moi, Ange Bosani, et regarde-moi dans les yeux. Je t'ai deviné, misérable, je lis jusqu'au fond dans ta pensée d'assassin ; ne me tente pas, je puis tout dire : je suis sûre de son amour, moi.

BOSANI, à part.

Ah ! elle l'aime bien, mais qu'elle est belle ainsi dans la colère !

MARIA

Prends garde !

BOSANI

Parlez, madame, s'il vous reste quelque chose à dire.

MARIA

Je sais ce que tu veux, cette fois !... C'est ce que les honnêtes gens ne vendent point : la considération. Tu veux laver ton honneur dans le sang de cet enfant, tu veux te réhabiliter par un meurtre bruyant... Vous avez eu là une idée infâme, mon cher ! Tu pâlis, tu vois que je t'ai deviné.

BOSANI, très sérieux.

Eh bien, vous vous trompez, Maria, je vous dis que je veux me battre à présent, mais très sûrement, entendez-vous !... et que je tuerai, si je peux, votre amant !

MARIA

Et les autres !... voici la rue et les passants !... tire !

FRÉDÉRIC

C'était donc vrai !

MARIA

Ah ! tant pis, j'en ai assez. Il te menace. Je te défends !

BOSANI, sombre.

Eh bien, parlez donc, vous !

MARIA, à Bosani.

Je l'aime, entends-tu, et il m'aime !

BOSANI

Je le vois bien.

MARIA

Me défies-tu de tout lui dire ?

BOSANI

Mais oui.

MARIA, à Frédéric.

Tu vois cet homme ! Eh bien ! il me prostit...

FRÉDÉRIC, lui fermant la bouche.

Tais-toi... je le savais.

MARIA

Méprise-moi, tue-moi, mais je ne veux pas que tu meures, toi !

BOSANI

Votre dernier mot, monsieur ?

FRÉDÉRIC

Je l'aime !

BOSANI, furieux.

Ne répétez pas cela.

MARIA

Il m'aime ! et je l'aime ! Ah ! mais, va-t'en donc !

BOSANI, prend son chapeau, va à la porte et s'arrête.

Eh bien ! non ! je ne veux pas, je ne peux pas ! (Il tire un revolver.)

MARIA, apercevant le geste, se précipite au-devant, en criant :

Lâche ! lâche ! lâche !...

BOSANI, tirant sur Frédéric.

C'est mon droit de mari !

(Frédéric tombe.)

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

Même décor qu'au premier acte. — La terrasse de Monte-Carlo, le soir.

SCÈNE PREMIÈRE

BANDRILLE, BOULEVARDIERS ET COCOTTES

BANDRILLE, à cheval sur une chaise, au milieu d'eux.

Alors, c'est décidé ! Tas d'ingrats ! Vous retournez à Paris, vous plantez là l'ami Bandrille !... Encore, ô mes petits, si votre éducation était terminée ! mais vous voletez à peine !... Vous faites *cuï cuï* dans vos plumes, vous n'avez ni voix, ni ailes !... C'est du joli !...

SCIPION

Mais, mon cher, ce n'est plus tenable ici : une vraie température de four à plâtre ! Le gril de saint Laurent sur le bûcher de Guatimozin, nous germons ! Le ventre nous fleurit et le dos nous bourgeonne... nous devenons caroubiers, cactus, aloès, comme dans Ovide... Il faut être raisonnable !

JULES

D'ailleurs, tout le monde file ; il n'y a plus ici que des professeurs de martingales. Les croupiers s'endorment

visiblement dans les salons solitaires, autour des tapis verts incandescents : ils raclent machinalement, et pour la forme, des rayons de soleil fondu : les cartes s'enflamment entre leurs doigts et la bille se fige dans la roulette en fusion... Que voulez-vous qu'on fasse ?

BANDRILLE

Est-ce qu'il fait réellement chaud ? je n'ai pas encore vu de melons ! (On rit.) Non, mais vous êtes des êtres extraordinaires : vous avez chaud avant tout le monde. Moi, je fais encore du feu, et j'espère bien ne cesser que lorsque le thermomètre marquera : sauterelles.

TITINE

Eh bien, alors !... venez avec nous à Paris, nous vous en ferons du feu, aussi bien qu'ici.

BANDRILLE

Mon enfant, ce que tu dis là part d'un naturel aimable, et je t'en remercie. Mais je n'irai voir Paris que lorsque je saurai ce qu'il est devenu. En attendant, je resterai ici tranquillement à regarder passer les petits bateaux qui vont sur l'eau. Je lierai connaissance avec des officiers de paix, des pompiers, des allumeurs pacifiques de réverbères, gens simples et raisonnables, qui se nourrissent de tomates vertes, de vertus domestiques et de barcarolles. Quand je m'ennuierai, j'apprendrai à solfier : do, ré, mi, fa, sol, la si, ut ! et au bout de quelques années, je pourrai peut-être composer des romances comme les autres, ce qui, entre nous, a été le rêve unique de ma vie ! Ah ! Loïsa Puget ! do, si, la, sol, fa, mi, ré, ut !

(Entre Albert.)

ALBERT

Grande nouvelle, messieurs. Bosani est ici.

BANDRILLE, gaiement.

Quel Bosani ? Le génie ?

JULES

Comme s'il y en avait d'autres ! A propos, mais il a suivi votre conseil, Bandrille.

BANDRILLE

Si j'ai jamais donné un conseil à ce personnage...

JULES

Enfin, voilà, il a voulu se faire saluer, et s'est payé son petit scandale régénérateur : il a tiré sur l'amant de sa femme.

BANDRILLE

Tiré, quoi, une traite ?

OLIVIER

Mais non, un coup de pistolet, tout simplement.

BANDRILLE

Bigre ! Et c'est moi qui lui avais conseillé cet... américanisme ! Je vous trouve joviaux ! Je n'ai jamais conseillé à personne de se faire guillotiner... On ne m'écouterait pas... Alors, il a tué le nabab ?

SCIPION

Le nabab, cette fois, n'était qu'un peintre, notre ami Frédéric Nalis, un beau garçon, plein de talent, qui s'est toqué naïvement de la Bosani.

TITINE

Pauvre jeune homme !

SCIPION

Rassure-toi, Titine : il se porte comme le Pont-Neuf. Bosani l'a manqué, et à l'heure qu'il est les deux amants voyagent !... deux ramiers avec un grain de plomb dans l'aile, juste ce qu'il en faut pour être un héros de roman.

BANDRILLE

Et Bosani ?

JULES

Il a fait arrêter l'instruction... Écoutez ça... Il a renoncé au bénéfice de son esclandre, et il s'amuse à les suivre par toute l'Europe, ville à ville, rue à rue, pas à pas, comme leur ombre, mais sans leur faire aucun mal, sans les troubler dans leurs amours... Est-ce assez gentleman ?

KETTY

Il n'est pas si mauvais diable !

BANDRILLE

Lui ? Pauvre être !

OLIVIER

Vous le plaignez ! Ah ! elle est forte !

BANDRILLE

Pourquoi donc pas ? C'est un homme qui souffre.

SCIPION

Allons, c'est notre dernière soirée ; nous écouterons encore celui-là : il fait bon rire.

BANDRILLE

Vous ne serez toute votre vie que des béjaunes !

Voilà un homme de génie à qui on dérobe sa création, et vous ne voulez pas que je le plaigne ?... Ah ! çà, mais... qui plaignez-vous donc, vous autres ? Votre peintre est tout uniment un petit filou. De quel droit dévalise-t-il Bosani ? Oui, je vous entends, du droit de l'amour. Vous me faites rire avec vos droits de l'amour ! Alors, Joseph avait le droit de minotauriser Putiphar ? Alors vous avez le droit de voler dans un coffre-fort parce qu'il est entre-bâillé ? Non, mais vous avez tous le sens moral... poitrinaire ! parole d'honneur ! Les droits de l'amour ? Mais, et Bosani ? Qui vous a dit qu'il n'aimait pas sa femme, lui aussi ?

SCIPION

Parbleu ! L'ours à Tristapatte adorait les jésuites... il en mangeait deux tous les jours à son déjeuner.

BANDRILLE

A qui feras-tu croire qu'elle allait à pied quand il allait en carrosse ? Qu'elle était vêtue d'indienne ou d'organdi quand il se prélassait dans les pourpres de Tyr ? Quel est celui des deux à qui profitait la honte commune ? Ces gens-là vivaient dans la boue, soit ; on s'aime aussi dans la boue, mon petit, prends ton microscope et regarde.

JULES

Diavolo ! mais c'est de l'éloquence !

BANDRILLE

Je vous vois passer à côté des plus belles études psychologiques, comme des aveugles devant une pièce de cent sous, et cela me désespère ! Vous dites tranquillement que Bosani vient d'arriver, qu'on l'a vu à la gare, qu'il suit sa femme depuis trois mois par toute l'Eu-

rope, et ce fait énorme ne vous suggère que des plaisanteries rococo... Si vous réfléchissiez deux minutes ; vous en seriez épouvantés... (Bosani entre très changé et très abattu.) Ce petit homme qui vient là tout pâle, apporte avec lui un des plus beaux drames passionnels que l'on puisse rêver : c'est papa qui vous le dit.

OLIVIER.

Au fait, qu'est-ce qu'il vient faire ici dans cette saison ?

BANDRILLE

Et ça écrit des romans ! Et ça veut dégoter Balzac ! C'est piteux ! Vous allez partout criant : Oh ! ce Bandrille ! le maître du paradoxe ! Est-il amusant ! Allez, maintenant, filez, mes amours, rattrapez-le votre Paris qu'arrose la Seine... Moi, je le tiens, il est là, dans le cerveau de ce monsieur, qui, la tête entre les mains, regarde, sans voir, au fond de ce précipice étoilé.

TOUS

Allons, Bandrille, ne vous fâchez pas... Nous resterons huit jours de plus, ami Bandrille !

BANDRILLE

On a toujours l'air d'extravaguer quand on vous parle plus sérieusement qu'un bonze ! Je vous répète que l'état mental de cet homme doit être affreux et que sa présence ici m'épouvante.

OLIVIER

Peut-être n'est-il venu ici que pour jouer et se distraire !

BANDRILLE

Il jouerait, bêta ! On joue tout le temps quand on joue.

ALBERT

Il a sans doute de la famille à Monaco.

BANDRILLE

Raison de plus pour qu'il n'y vienne point. Allons! il faut que je vous aide. Si, par exemple, c'était ici que le peintre a fait la rencontre de la Bosani pour la première fois.

JULES

On dit en effet que leur amour date de là.

BANDRILLE

Eh bien, allez donc, tardigrades, limaces... Le problème n'est pourtant pas bien difficile.

SCIPION

A moins qu'il ne revienne pour voir l'endroit!

BANDRILLE

Et vous riez de lui! Mais vous n'êtes pas dignes de lui attacher les bretelles! Alors, vous ne devinez pas! Quelle génération, mon Dieu!

KETTY

C'est pourtant bien simple : il court après sa femme parce qu'il l'aime.

BANDRILLE

Toi! viens que je t'embrasse. Je t'épouserais, si nous avions le temps, rien que pour ce mot-là. Vous n'avez pas de honte! Distancés par Ketty! Eh bien! oui, il l'aime, entendez-vous! Ce n'est pas le peintre que la balle a atteint, c'est lui, lui Bosani, ce malheureux! Elle a ricoché sur le cœur du pauvre diable et a fait

lever un petit ressort nommé la jalousie ! Il est jaloux, le misérable, de cet homme, le seul que la Bosani ait aimé et respecté. Parce que c'est ça, l'amour, jeunes concombres, parce que ça s'attrape de cette façon-là aussi, par la jalousie. Il avait trop compté sur son armure. Il voulait bien qu'elle le trompât, mais il ne prévoyait pas qu'elle aimerait. Voilà pourquoi je le plains, moi, ce lépreux, car c'est terrible ce qui doit se passer dans cette tête! Aimer tout d'un coup une femme qu'on a soi-même nababisée, cela fait frémir d'y songer. Être comme ce personnage d'Hoffmann, ce Cardeilhac qui s'éprend d'un fol amour pour les bijoux sortis de ses mains et veut les reconquérir un à un... Si vous aimez les cinquième acte où le vice est puni et la vertu récompensée, en voilà un que je vous recommande !

JULES

Mais que pensez-vous qu'il arrive s'il atteint sa femme ?

BANDRILLE

Je n'en sais rien. Si le peintre la lâche et si Bosani la reprend, je plains sincèrement et le peintre et les autres. Je doute qu'aucun en réchappe. Il fera comme Cardeilhac, il reprendra son écrin, perle à perle, à la pointe de la dague, s'il le faut... Broummm ! Allons-nous-en, hein ! J'ai besoin de heurter quelques flacons entre eux. (Ils sortent.)

SCÈNE II

SCIPION, JULES, restés en arrière, FRÉDÉRIC

SCIPION, à Jules.

Regarde donc... c'est Nalis ! Bandrille avait raison !

JULES

Pas possible !... Mais c'est que c'est vrai ! (Il va à Frédéric.) Toi ici ?

FRÉDÉRIC

Ah ! mes bons amis, mes vieux camarades ! Quelle heureuse rencontre ! Ah ! çà, mais vous serez donc toujours joueurs ?

JULES

Et toi, tu ne seras donc plus peintre ? — Quelle vie mènes-tu, mon cher ? Doué comme tu l'es, t'en aller courir le monde, suivi par un espèce de requin qui attend que tu sois las pour te manger !... En voilà un gâchis !

SCIPION

Si tu savais comme les guinguettes sont jolies ! comme la bière se perfectionne ! comme les modistes sont bonnes filles ! Allons, viens avec nous ! Nous t'emmenons, en canot, jusqu'à Paris... C'est ça, un voyage !

FRÉDÉRIC, tristement.

Non !

JULES

C'est lugubre !

FRÉDÉRIC

A chacun sa vie ! Comprenez-moi : vous êtes d'honnêtes garçons : pourquoi me conseillez-vous de me conduire en malhonnête homme ?

SCIPION

Tu sais, je ne fais pas de phrases, moi : le requin est ici, gare !

FRÉDÉRIC

Vous l'avez vu ?

SCIPION, montrant Bosani qui entre.

Tiens, regarde.

JULES

Voyons, viens, hein ?

FRÉDÉRIC

Non, adieu !

SCIPION et JULES, en sortant.

Fichu !

SCÈNE III

FRÉDÉRIC, BOSANI.

BOSANI

Un mot.

FRÉDÉRIC

Sans revolver ? Vous m'étonnez !

BOSANI

Je n'ai pas besoin de vous tuer. Je vous l'ai déjà dit à Naples. J'attends.

FRÉDÉRIC

Oui, je sais, la fin de notre amour ! La mort est plus sûre.

BOSANI

Pour elle, peut-être ! Pour vous, non !

FRÉDÉRIC, *ironiquement.*

Les voyages vous profitent !

BOSANI

Vous en êtes à l'ennui !

FRÉDÉRIC

Vous mentez.

BOSANI, *à part.*

J'ai touché juste. Mon heure est venue. (*Il sort.*)

SCÈNE IV

FRÉDÉRIC, puis MARIA

FRÉDÉRIC

Le regard de cet homme m'a fait peur. Il faut à tout prix dépister sa poursuite; il faut y soustraire Maria. (*Maria entre.*)

MARIA

Eh bien ?... J'ai cru qu'il t'était arrivé quelque chose. Tu m'avais dit dans dix minutes, il y a une heure.

FRÉDÉRIC

J'ai rencontré des camarades d'école. Mais ma chère Maria, quittons Monaco... veux-tu ?... Nous nous enfoncerons dans les montagnes, au hasard, en vrais touristes... C'est si beau !

MARIA

Nous arrivons à peine. Je n'ai pas seulement revu cette terrasse avec toi.

FRÉDÉRIC

Qu'avons-nous besoin de la revoir ? N'en avons-nous pas l'image gravée dans l'âme ? Allons-nous-en.

MARIA

Il est ici ?

FRÉDÉRIC

Non.

MARIA

C'est que je suis bien lasse, mon ami. Je rêvais de me reposer dans ces lieux bénis où la vie a commencé pour moi. Ne trouves-tu pas que cette soirée ressemble à l'autre ? Le même frisson court dans l'ombre ; le même parfum des citronniers... le même frémissement du feuillage... Ah ! que je suis bien !

FRÉDÉRIC

Je t'en prie, ma chère âme, ne restons pas là ; dans l'état de faiblesse où tu es, c'est imprudent... le brouillard tombe.

MARIA, sans l'écouter.

Tiens, c'était ici ; je reconnais la place. (Elle s'assied au même endroit qu'au premier acte.) Tu es venu de ce côté... moi je ne te voyais pas d'abord... je me suis retournée à ta voix... Redis-moi tout ce que tu m'as dit... regarde-moi avec les yeux que tu avais si ardents et si timides... Que tu étais charmant ainsi !... oh ! répète-moi tout cela...

FRÉDÉRIC, impatient.

Veux-tu aussi que je redescende dans le gouffre !... Non, pardonne-moi, je ne sais ce que je dis... les nerfs me vibrent. Mais quittons cet endroit... Je te jure qu'il le faut.

MARIA

Tes camarades t'ont parlé de moi... ils me connaissent..., c'est cela, n'est-ce pas ?... Pourtant s'il voyaient combien je t'aime, ils ne te feraient point de reproches...

FRÉDÉRIC

Nul ne s'est départi du respect qu'il te doit : je ne l'aurais pas souffert. Ils ne sont et ne peuvent être que jaloux.

MARIA

Tiens, c'est pour ces mots-là que je t'aime. Alors, partons... tu vois, je suis bien discrète, je ne te demande pas ton secret.

FRÉDÉRIC, lui prenant le bras.

Je te le dirai... mais qu'as-tu ?

MARIA, tombant sur un banc.

Je suis brisée... mais ce n'est rien... Je veux aller avec toi... je veux t'obéir... fais venir une voiture et viens me prendre... J'attendrai là.

FRÉDÉRIC

Tu ne peux pas rester seule, c'est impossible !

MARIA

Je ne suis pas seule ici, mon ami : tu es partout. Et puis qui veux-tu qui me dérange ? Il n'y a plus personne à Monaco en cette saison, et la nuit va m'envelopper.

FRÉDÉRIC, à part.

Le plus tôt sera le mieux... d'ailleurs, cette fois, je le tuerais. (Il sort.)

MARIA, seule.

Ah ! s'il savait pourquoi je suis si faible ! Allons, il n'y a pas de fleurs éternelles, et il n'y a pas, non plus, d'éternelles amours.

(Entre Bosani.)

SCÈNE V

MARIA, BOSANI

BOSANI, il entre sans être entendu, s'approche de Maria, et bas à l'oreille.

Maria !

MARIA, sans se retourner.

Oh ! je suis perdue.

BOSANI

Non, ne crains rien... Tu es libre ; mais écoute-moi, un instant... Je m'en irai après, je te le jure.

MARIA, tremblante.

Tue-moi tout de suite, assassin, j'aime mieux cela.

BOSANI

Je ne te poursuis point... je voulais seulement te revoir une fois encore.

MARIA

Pourquoi faire ? Espères-tu, par hasard, que je m'en vais te suivre ? Espères-tu me replonger avec toi dans la boue ? Comptes-tu que je vais reprendre de gré ou de force l'exécrable vie d'autrefois... Oh ! mais, l'amour a passé là, mon cher, j'ai fait peau neuve.

BOSANI

Je te répète, Maria, que tu te trompes sur mes intentions.

MARIA

Que me voulez-vous, alors ?

BOSANI

Je te l'ai dit... Écoute-moi, Maria, j'ai beaucoup réfléchi depuis un mois et j'ai beaucoup changé aussi. Tu as le droit d'aimer ce jeune homme et j'ai depuis longtemps perdu celui de t'en empêcher. Il me reste pourtant celui de t'adresser une question.

MARIA

Laquelle ?

BOSANI

Quand ce sera fini, que deviendras-tu ? Je t'en prie, réponds-moi.

MARIA

Si ce que vous dites là pouvait arriver, je me tuerais. Mais c'est absurde.

BOSANI

Tu te tuerais... oui, tu le crois !... Nous sommes liés pour la vie, Maria.

MARIA

Vous voyez bien que non.

BOSANI

Si, nous sommes liés pour la vie.

MARIA

Vous voulez vous remarier, cela se voit ! Un peu de

patience ; peut-être n'attendrez-vous pas longtemps, surtout si vos prédictions sont justes.

BOSANI

Elles le sont.

MARIA

Vous les appuyez si bien du revolver que je finirais par les craindre. Vous avez rêvé que notre amour se mourait et vous voulez le tuer... C'est une façon de croire aux rêves.

BOSANI

Je n'ai pas à le tuer... Il doit mourir.

MARIA

Tais-toi, corbeau !

BOSANI

Jurerais-tu que tu ne le sais pas ?

MARIA

Pourquoi me dites-vous cela ?

BOSANI

Tu vois bien que tu le redoutes.

MARIA

Parle... dis... raconte... je t'écoute... Quelles sont tes preuves ?

BOSANI

Les tiennes.

MARIA

Il ne savait pas qui j'étais, soit, mais il l'a su depuis, et tu as vu comme il m'aime.

BOSANI

J'ai vu qu'il a agi en honnête homme.

MARIA

Dis toute ta pensée, va : et qu'il me garde parce que c'est son devoir à présent, mais comme une charge qu'on accepte ?

BOSANI

Prends garde à ta conscience, elle te trahit.

MARIA

Comment sais-tu tout cela, misérable ? Qui t'a fait ainsi deviner mes angoisses et dépister mes tortures, toi qui n'as jamais aimé ?

BOSANI

Qu'en sais-tu ?

MARIA

Ce serait le châtiment, par exemple.

BOSANI

N'est-ce pas ?

MARIA

Mais je n'ai pas dit que je me plaignais.

BOSANI

On ne se plaint pas, Maria, mais on souffre. Rien ne se perd dans ce monde et rien ne s'oublie. Les gens vertueux n'ont fait qu'accaparer le droit d'aimer, mais l'amour n'épargne personne.

MARIA

Que se passe-t-il dans cet être ?

BOSANI

Ton rêve, à toi, semble plus beau, tu tentes de monter, tu n'as à craindre que la chute ; mais moi !... La nature a de terribles vengeances, Maria, et ma souffrance t'arracherait des larmes à toi-même, à toi : fille impitoyable, ma complice !

MARIA

Monsieur !

BOSANI

Oh ! ne crains rien, je suis dompté. Adieu, je t'attendrai, car tu me reviendras.

MARIA

Jamais.

BOSANI

Si, tu me reviendras ; et peut-être même regretteras-tu de ne pas m'avoir suivi ce soir. Il aurait eu du talent, ce jeune homme !...

MARIA, se redressant.

Mais tu sais donc toutes les places où je suis blessée. Eh bien, oui ! Je sais qu'il ne m'aimera plus demain, qu'il me méprisera et que le passé s'interpose entre ses lèvres et les miennes ; je sens que je suis le malheur de sa vie, et j'ai surpris ses rêves aux portes de son âme. Je sens que, pour lui, artiste pauvre et obscur encore, le fardeau est trop lourd et qu'il y laissera son talent, mais je sens que je l'aime aussi et que je voudrais être pure enfin et mériter l'amour de cet enfant... Ah ! monstre, c'est toi qui m'as pris tout cela.

BOSANI

Va, je comprends ce qu'on souffre.

MARIA

Tu m'as demandé tout à l'heure ce que je deviendrai quand ce sera fini... et je t'ai répondu que je me tuerai. C'est vrai, vois-tu, et il faut me croire. Je ne dis pas de banalités, moi. Tu peux compter que tu me vois pour la dernière fois.

BOSANI

Si je le croyais...

MARIA

Sais-tu lire dans les yeux? Tu n'as qu'à me regarder... Vivre avec lui, ou mourir. Tu ne t'imagines pas, j'espère, que l'on peut recommencer à vivre comme par le passé? Tu aurais beau le vouloir et mon désespoir même me pousserait à m'y résoudre, que ce serait impossible !

BOSANI

Oh ! oui, impossible.

MARIA

L'auréole de la honte se porte comme les autres, crânement, ou non !

BOSANI

La terre est grande, Maria.

MARIA

Vivre avec toi dans une solitude? Notre mépris mutuel la peuplerait de fantômes... Je préfère le tombeau sans rêves.

BOSANI

Tu fuis bien avec lui !

MARIA

Ah ! mais lui, je l'aime.

BOSANI

Moi, je t'aime aussi, moi.

MARIA, reculant.

O mon Dieu! faites qu'il mente, au moins!

BOSANI

Le jour où je t'ai vue au bras de cet homme, heureuse, embellie par ton amour et farouche comme la lionne, un voile s'est déchiré en moi. Je ne voulais pas le tuer d'abord; mais tous les jours, maintenant, je regrette de ne l'avoir point fait. Car j'en suis jaloux jusqu'à la rage.

MARIA

C'est vrai, ce que tu dis là?

BOSANI

Ah! si tu te doutais!... Tu ne sais pas à quel point je t'aime, car vrai, par pitié pour lui, tu ne le laisserais pas entre nous.

MARIA

Des menaces? Avant que tu y touches, Bosani, l'un de nous sera mort, toi ou moi!

BOSANI

Oh! non, je ne veux pas le tuer... Je ne le tuerai point... mais fuis-le, oublie-le.

MARIA

Demande-moi plutôt de t'oublier toi-même.

BOSANI

Alors, jamais, jamais, tu n'auras pitié de moi? Jamais tu ne me reviendras?

MARIA

Je t'oublierai, c'est tout!

BOSANI

Mais je t'adore, Maria.

MARIA

Ah çà, mais qu'espérez-vous, à la fin ?

BOSANI

Je te dis que je t'adore.

MARIA

Ton pardon ? Je te le donne; mais va-t'en, va-t'en !

BOSANI, *terrible.*

Je n'espère plus, je veux, maintenant.

MARIA

Arrière !

BOSANI

Je te veux parce que tu es à moi, parce que ta beauté m'appartient, parce que je suis ton maître.

MARIA

Oses-tu donc t'en souvenir ? Ah ! voilà pourquoi vous êtes revenu ; et comme vous mentiez tout à l'heure avec votre air d'humilité !...

BOSANI

Soit, je mentais, et je viens te reprendre parce que tu es mon bien, ma vie, ma femme !...

MARIA, *se dressant au bord de l'abîme.*

Eh bien, approche.

BOSANI

Grâce ! grâce !

FRÉDÉRIC entre.

Assassin !

BOSANI, se redressant.

Elle est à moi, vous ne l'aurez pas.

MARIA

A toi, Frédéric. A toi seul !...

(Elle fait un signe de croix, et s'élance dans l'abîme.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, BANDRILLE, BOULEVARDIERS

FRÉDÉRIC

Ah ! Maria... (S'élançant vers Bosani.) Toi, je te... (Il s'évanouit entre les bras des boulevardiers.)

BOSANI

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! (Il éclate en sanglots.)

BANDRILLE, saluant, presque malgré lui.

Allons, tu l'as, ton salut, canaille !

SÉPARÉS DE CORPS

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée au Théâtre du Vaudeville, le 11 mars 1874.

NOTE

Cette pièce a été écrite et jouée avant la loi Naquet. Il suffit d'y substituer le mot : *Divorce*, au mot : *Séparation de corps*, pour qu'elle reste jouable ; le cas psychologique qui y est traité, aussi bien que la situation, demeurant les mêmes.

É. B.

A

ALPHONSE DAUDET

Son ami

ÉMILE BERGERAT

Mars 1874.

PERSONNAGES :

HÉLÈNE DE MAYE.	Mlle Massin.
GONTRAN DE MAYE	MM. Train.
LISTAVÈRE.	Saint-Germain.
Un Domestique.	

La scène est à Paris, de nos jours, dans l'hôtel de Maye.

SÉPARÉS DE CORPS[1]

Le salon de l'hôtel de Maye. — A droite, porte de la bibliothèque. A gauche, celle des appartements d'Hélène. Au fond, porte d'entrée et de sortie. Riche ameublement Louis XV. Un parc en perspective.

SCÈNE PREMIÈRE

LISTAVÈRE, HÉLÈNE

HÉLÈNE, à une caméristc à la cantonade.

Il va venir, vous le prierez d'attendre dans la galerie, sans autre explication. Je vous avertirai quand il sera temps de l'introduire ; allez. — (A Listavère.) Maître Listavère, je vous demande bien pardon... Asseyez-vous, et causons. — (Ils s'assoient.) Vous êtes avocat, et même très bon avocat. Vous n'avez jamais perdu un seul procès, assure-t-on. Mais dites-moi : entendez-vous quelque chose au code Napoléon ?

LISTAVÈRE

Non, madame la comtesse.

HÉLÈNE

Vous le connaissez, cependant ?

[1] Variante du titre : DIVORCÉS.

LISTAVÈRE

Depuis le premier article jusqu'au dernier, et même je l'interprète, selon les causes.

HÉLÈNE

Existe-t-il un jurisconsulte qui l'entende? Ne répondez pas en confrère.

LISTAVÈRE

Je ne le crois pas. D'ailleurs, ce serait dommage.

HÉLÈNE, *surprise.*

Ah!... Et pourquoi?

LISTAVÈRE

Madame, les Codes et les Évangiles sont des livres éminemment respectables, en lesquels il est indispensable de croire, mais qu'il importe peu de comprendre.

HÉLÈNE

Parce que?...

LISTAVÈRE

Parce que le prêtre vit de l'autel, et l'avocat du tribunal.

HÉLÈNE

De telle sorte que, pour ce qui m'arrive, je n'ai rien à attendre des lois de mon pays?

LISTAVÈRE

J'ignore ce qui vous arrive, madame; mais vous êtes femme, et, à votre place, je ne m'attendrais qu'à moi-même.

HÉLÈNE

Encore faut-il que je sache certaines choses dont la

subtilité fait loi et m'échappe. Êtes-vous en humeur de consultation ?

LISTAVÈRE

Je suis à vos ordres et à votre service.

HÉLÈNE

Voici le cas. Un gentilhomme a épousé, on ne sait pourquoi — au hasard de la trentaine — une jeune fille qu'il ne connaissait que de vue et de nom. On se marie ainsi maintenant, pour se marier, comme on se fait nommer député pour être du gouvernement. — Une fois la chaîne rivée, ces deux êtres se sont aperçus qu'ils n'étaient point créés l'un pour l'autre. — Le mari, romanesque, fantasque, mondain, artiste même, un peu fou en un mot, n'avait cherché dans le mariage qu'une maîtresse consacrée, ou, si vous voulez, qu'une compagne de plaisirs, de voyage de fêtes, et de toutes ces joies que sa jeunesse, son caractère et sa fortune l'excusent de considérer comme le but de la vie... Je ne sais si je me fais bien comprendre ?

LISTAVÈRE

Admirablement. Ce jeune — ce trop jeune mari ! — n'était pas mûr pour les gravités du mariage.

HÉLÈNE

L'éducation que la femme avait reçue ne lui permettait pas d'entendre ainsi ses nouveaux devoirs. Élevée par une mère chrétienne, douée elle-même d'une âme naturellement pieuse, timorée, un peu banale, elle s'était formé du mariage je ne sais quelle idée mystique et silencieuse !... On lui avait tant répété que c'était l'état de chasteté suprême, et qu'il n'y fallait apporter que l'esprit de sacrifice !... Aussi éprouva-t-elle une surprise énorme quand son mari lui fit un

reproche de ce qu'elle tenait précisément pour vertu conjugale... Entrer en ménage, lui dit-il un jour, ce n'est pas devenir ménagère ! Et il proposa à son imitation des modèles qu'alors elle jugea affreux !... Un matin elle découvrit dans sa chambre une amazone, une cravache, des petites bottes éperonnées et un numéro de la *Vie parisienne* ! C'en était trop : elle courut se cacher dans le sein de sa mère !

LISTAVÈRE

Elle eut raison, madame; car jusqu'à présent je ne vois là rien pour le sein de la justice.

HÉLÈNE

Attendez. C'est de ce jour que le mari commença à s'éloigner de sa femme. Cela la révolta. Elle ne pouvait comprendre ce qu'il avait à lui reprocher. Plus elle descendait dans sa conscience, plus elle se trouvait ressemblante avec le portrait de l'épouse parfaite, selon les lois divines et humaines, dont sa mère était le modèle... Fièrement elle se rebiffa ! Le mari prit une maîtresse.

LISTAVÈRE

Ah ! enfin !

HÉLÈNE

Plaît-il ?

LISTAVÈRE

Pardon, l'avocat m'a échappé, madame. Et que fit alors la cliente... du moins la jeune dame ?

HÉLÈNE

Elle plaida.

LISTAVÈRE

Bravo !

HÉLÈNE

Et grâce au talent de son avocat — et à quelques protections aussi — elle obtint une séparation [1] pour incompa...

LISTAVÈRE

... tibilité d'humeur. J'ai entendu plaider un procès identique.

HÉLÈNE

Je le crois bien, c'était le mien.

LISTAVÈRE

J'attendais que vous me permissiez de vous le rappeler, madame la comtesse.

HÉLÈNE

Eh bien, vous voilà au fait. Nous sommes, M. de Maye et moi, séparés [2] depuis un an ; Gontran vit de son côté, moi, du mien, dans cet hôtel qu'il m'a abandonné. Voici où j'ai besoin de vos lumières. — Admettez que, pour des raisons étrangères à tous les codes passés, présents et futurs, ma façon d'être et de voir se soit modifiée du tout au tout ; qu'il se soit opéré en moi une transformation morale ou physique, peu importe, qui, de la pensionnaire prude et bêtasse, ait fait une femme romanesque, elle aussi, capricieuse, folle d'élégance et de plaisir... Voyons, tenez : que je ne me rassasie pas de lire la *Vie parisienne*, que je ne quitte plus les petites bottes éperonnées !... Enfin, supposez-moi devenue telle que mon étourdi de mari me rêvait, telle qu'il prit sa maîtresse, et replacez-le en présence de cette

[1] Variante : un divorce.

[2] Var. : divorcés.

incarnation nouvelle de la femme qu'il a aimée... Qu'arrivera-t-il ?

LISTAVÈRE

M. le comte, sans nul doute, sera frappé de ce changement, peut-être charmé, peut-être inquiet... C'est affaire de psychologie.

HÉLÈNE

Mais s'il s'éprend de moi à nouveau, et tout de bon ?

LISTAVÈRE

C'est ce qu'il a de mieux à faire à tous les points de vue.

HÉLÈNE

Vous convenez donc qu'il peut m'aimer encore ?

LISTAVÈRE

Distinguons, madame. Je conviens surtout qu'il le doit. Il y a en justice cent cas de pendaison entre chaque nuance.

HÉLÈNE

Et si je ne l'aime pas, moi, quels sont ses droits ?

LISTAVÈRE

Nuls. Il reste au rang des soupirants ordinaires jusqu'au moment où il sera parvenu à vous faire repartager ses sentiments.

HÉLÈNE

Mais s'il y parvient ?

LISTAVÈRE

La séparation[1] tombe, annulée d'elle-même et de fait, sur un simple témoignage, verbal ou écrit.

[1] Var. Le divorce... annulé de lui-même...

HÉLÈNE

Qu'entend la loi par ce : « de fait » ? Nous voilà aux subtilités dont je vous parlais...

LISTAVÈRE

Madame, un jour Héro et Léandre se fâchèrent, et comme un bras de mer les séparait, ils allaient chacun de long en large sur leur rivage, l'un en Europe, l'autre en Asie !... — La nuit vint, qui porte conseil, et tous deux s'étant mis à la nage, ils se rencontrèrent au milieu même du Bosphore, et là, sous les étoiles et le regard de Jupiter, témoins incontestables, ils échangèrent un baiser... Jupiter sourit et pardonna ; ainsi fait la justice.

HÉLÈNE

Mais je suppose que, charmée par les avantages qu'offre la liberté, et vaincue cependant par un réel amour, Héro, après ce baiser donné et reçu, s'en fût retournée seule à son rivage... c'est-à-dire... Évitez-moi le « c'est-à-dire », monsieur Listavère. Que serait-il advenu ?

LISTAVÈRE

Puis-je parler techniquement ?

HÉLÈNE, *résolument.*

Allez, les portes sont closes.

LISTAVÈRE, *en retenant les mots.*

En prenant votre mari pour amant, vous échappez à la loi, qui ne connaît pas des concubinages.

HÉLÈNE

La situation serait donc considérée comme telle ?

LISTAVÈRE

Sans aucun doute !

HÉLÈNE

Eh bien, mais, et les conséquences ? s'il en survient ?

LISTAVÈRE

Is pater est...

HÉLÈNE

Nous serions donc, de fait, mari et femme.

LISTAVÈRE

Pas du tout, il y aurait... adultère !

HÉLÈNE

De telle sorte que les pauvres innocents seraient à la fois adultérins et légitimes ? Votre code n'a pas le sens commun.

LISTAVÈRE

Je vous demande la permission de prendre un verre d'eau, madame. (Il se verse de l'eau.)

HÉLÈNE

Encore un mot. Lorsqu'elle nous rend notre liberté par une séparation [1], la loi entend-elle nous donner les droits de la veuve ?

LISTAVÈRE

Pas tous.

HÉLÈNE

Oui, j'entends. Les veuves sont les seules femmes qui ont le droit de disposer de leur cœur sans que le

[1] Var. : un divorce

Code intervienne. Mais la séparation[1] est un veuvage.

LISTAVÈRE

Non, madame.

HÉLÈNE

Ah! je vous demande pardon, c'est en un, arrangez-vous.

LISTAVÈRE

Mon Dieu, madame, si les femmes étaient avocats elles le prouveraient assurément, car il y a là, à tout le moins, veuvage anticipé, je le reconnais.

HÉLÈNE

Vous le démontreriez au besoin. Donc, je suis veuve, car si mon mari n'est pas mort réellement, il l'est du moins pour moi. Je puis donc aimer dès maintenant, pourvu que je n'aime que mon mari lui-même, et non un autre, car, tout mort qu'il est pour le mariage, il vit encore pour le déshonneur. Mais d'après votre raisonnement, si je le prends comme amant, je le trompe comme mari... Ah! mais voyez ce que vous me faites dire !...

LISTAVÈRE

D'autre part, en le trompant, vous ne faites que remplir vos devoirs d'épouse, c'est clair. Or vos enfants, qui sont de lui, dèviennent adultérins et il les endosse. Vous êtes sa maîtresse sans cesser d'être sa femme légitime, et il peut vous intenter un procès où il sera accusé et accusateur, et qu'il gagnera d'autant mieux qu'il le perdra plus irrévocablement, et *vice versa* !

[1] Var. : le divorce.

HÉLÈNE

Est-ce raisonnable ?

LISTAVÈRE

Cela n'a pas le sens commun ! Et cependant cela peut se plaider !

HÉLÈNE

Qui donc doute de votre éloquence ? Mais je sais tout ce que je voulais savoir ; merci. Encore un service, voulez-vous ? Entrez dans cette bibliothèque, il y a du papier et des plumes. Quand vous entendrez ceci (Elle frappe un timbre.), rentrez, j'aurai besoin de vous.

LISTAVÈRE, riant.

Je ne m'arrêterai pas, madame la comtesse, à vous faire remarquer ce qu'il y a d'insolite dans le rôle que vous attribuez ici à votre avocat ; mais je vous demanderai simplement : Pourquoi le papier et les plumes ?

HÉLÈNE

C'est à tout hasard, maître Listavère.

LISTAVÈRE

J'entends. En effet, si je puis, de là-dedans, percevoir le son d'un timbre, il est clair que le son de la voix m'y parviendra distinctement.

HÉLÈNE

Justement, monsieur.

LISTAVÈRE, en entrant.

Allons !... (A part.) Je libelle donc à tout hasard un acte de rapatriement. (Il entre dans la bibliothèque.)

SCÈNE II

HÉLÈNE, puis GONTRAN

Un domestique entre, au son du timbre.

HÉLÈNE

Introduisez M. le comte. (Le domestique sort.) Je suis curieuse de savoir comment il m'abordera, par exemple ! (Entre Gontran.) Après un an !...

GONTRAN

Bonjour, Hélène.

HÉLÈNE, à part.

Tout simplement !... Allez donc vous creuser la tête !

GONTRAN

Est-ce que vous ne me remettez pas ? Je suis votre mari !

HÉLÈNE

Incorrigible, mon cher comte ! — J'ai reçu votre petit mot, et je vous ai répondu sans prendre haleine... Comment vous portez-vous, et qui me vaut l'honneur de votre visite ?

GONTRAN

Savez-vous bien, ma chère amie, que vous êtes devenue charmante ! Cette robe vous habille à merveille !... Un conseil : les volants, une idée plus bas ; ce sera parfait ! Vous avez donc renoncé à ces jolis fourreaux qui faisaient ressembler votre taille à un lis, certes ! mais à un lis planté dans une bouteille ?

HÉLÈNE

Je me conforme à la mode... Y voyez-vous un inconvénient ?

GONTRAN

Moi ? grand Dieu !... Quand je vous disais autrefois que, faite comme vous l'êtes, avec votre beauté, votre race et votre fortune, vous deviez non seulement suivre la mode, mais la conduire, vous couriez vous jeter aux pieds des autels !... Je me le suis tenu pour dit. Même je me suis accoutumé à vous voir des ailes au dos, et une palme à la main. De là ma surprise en entrant. Je vous retrouve reine d'élégance comme vous étiez reine de beauté ! Ce n'est pas un progrès, cela, c'est une transfiguration ! Excusez-moi si je vous en félicite.

HÉLÈNE

Vous voulez me faire avouer que j'étais une sotte ? Ce n'est pas généreux !

GONTRAN

Oh ! ma chère Hélène ! Que dites-vous donc là ? Nous nous sommes mal compris l'un et l'autre, voilà la vérité ! Je m'étais formé du mariage un idéal irréalisable ; en qualité de fou, je l'avais rêvé gai, rieur, fantasque et sans cesse renouvelé par le plaisir... je me suis trompé, et votre avocat l'a prouvé jusqu'à l'évidence ! Vous vous rappelez sa péroraison ?... — « Vouloir égayer le mariage ! Ah ! messieurs ! vouloir déguiser l'amour sacré en amour profane ! Livrer l'Hymen à Cupidon ! Crime et erreur ! Le mariage, fonction austère, est fait de droits et de devoirs !... Il ne rit pas !... Il ne chante pas !... Il ne s'abreuve pas à la coupe des voluptés !... Il est auguste et sévère !... Que n'allait-il, cet homme

épris de joie, trouver une de ces hétaïres qui la débitent !... » Et cœtera, et cœtera. Et alors, avec un de ces gestes que l'on revoit encore à son dernier soupir : — « Eh bien, messieurs, il y est allé !... »

HÉLÈNE, riant.

Ah ! ah ! ah ! ah !

GONTRAN

Oh ! vous riez, Hélène !

HÉLÈNE

Ce n'est pas de cela. Je ris de ce début de conversation ! Il est très banal ce début, convenez-en, et du dernier bourgeois. — Qui, à vous entendre, reconnaîtrait le célèbre fantaisiste, prince des boulevards et général en chef de tous les excentriques de Paris ? Votre visite me faisait présager quelque bonne folie, spirituelle, imprévue, et je m'en amusais par avance ! Mais de telles récriminations, après un an, c'est-à-dire un siècle, et la première fois que nous nous revoyons ! Ah ! ah ! ah ! écoutez : ce n'est pas original !

GONTRAN

Mordiable ! j'ai mérité cette leçon ! Je vous remercie de me l'avoir donnée, Hélène. Oui, très sincèrement ! Elle me rappelle à moi-même en me soulageant de mon embarras, qui était fort grand.

HÉLÈNE

Est-ce que par hasard vous étiez embarrassé ?

GONTRAN

Mais cela était visible, il me semble !

HÉLÈNE

Ah ! mon Dieu ! mais qu'appelez-vous donc se mettre à l'aise ? J'ai cru un moment que vous alliez me parler de vos maîtresses !...

GONTRAN

Mais comme vous maniez l'ironie, ma chère amie ! Décidément vous voilà convertie à toutes les élégances, même à celles du langage ! Quant à ce que appelez généreusement : mes maîtresses ! il me serait difficile de satisfaire votre curiosité là-dessus : — je n'en ai point !

HÉLÈNE

Oh ! voilà qui est violent !

GONTRAN

Ne venez-vous pas de m'avouer que ma visite vous avait fait espérer quelque excentricité inattendue, et ne m'avez-vous pas jeté au nez, comme on dit, mon renom de prince des originaux ? Eh bien, voilà ! Dernière étourderie du comte de Maye, il n'a point de maîtresse !

HÉLÈNE

A coup sûr elle est inattendue ; peu de gens vous en eussent cru capable, moi la première ! Mais elle ne clôt pas ma liste ; car s'il est improbable que vous n'ayez pas de maîtresse, il est au moins hyperbolique que vous soyez là, tranquillement, à me le conter, à moi, votre femme !

GONTRAN

C'est pourtant le but de ma visite !

HÉLÈNE, *battant des mains.*

Oh !... Voilà qui passe tout, et vous êtes un homme extraordinaire !... Ainsi vous n'avez pas de maîtresse et vous venez vous-même m'en assurer ! Je ne demande pas mieux que de faire semblant d'en être intriguée. Un peu de curiosité répondrait-elle aussi à vos intentions ? Dois-je vous dire : pourquoi ?

GONTRAN

Vous suis-je devenu indifférent à ce point que, vraiment, mais là vraiment, vous ne teniez pas à le savoir ?

HÉLÈNE, *avec un soupir.*

Pourquoi n'avez-vous pas de maîtresse, Gontran ?

GONTRAN

Parce que je suis amoureux, Hélène.

HÉLÈNE

Ah ! bien... Dites-moi maintenant ce que je dois ressentir et de quelle sorte est le cri que je dois pousser ? Je ne sais ni l'hébreu, ni le turc, et vous me parlez une langue incompréhensible !

GONTRAN

Ceci est pourtant fort simple. Je n'en ai pas, parce que j'aime véritablement.

HÉLÈNE

Je n'ose vous entendre, pour l'honneur du nom que je porte ! Pour la première fois vous seriez venu, vous auriez vu, et vous n'auriez pas vaincu, vous ! Non ?

GONTRAN

L'amour-propre est sauf, elle ignore mon amour, si vous voulez.

HÉLÈNE

Il a donc fallu que vous ne pussiez pas échanger un seul mot avec elle ?

GONTRAN

Aujourd'hui seulement je l'ai pu, et ici même.

HÉLÈNE

Ici ! c'est donc une de mes amies ?

GONTRAN

Oui, la plus intime.

HÉLÈNE

Mais alors votre visite ?... votre visite aurait pour but de me prier de... Ah ! écoutez, non pas cela ! C'est par trop fantaisiste, aussi !

GONTRAN

Il dépend de vous seule cependant que je sois le plus heureux des hommes !

HÉLÈNE

N'y comptez pas ! En vérité, mais vous perdez le sens !

GONTRAN

Il y va de ma vie !

HÉLÈNE

Ah ! mon Dieu ! comme il dit cela !

GONTRAN

Il y va de mon honneur et de mon nom, qui est le vôtre.

HÉLÈNE

Il faut avouer que vous êtes un être déroutant !... Votre cerveau est une boîte à surprises. Je suis tout éblouie de la profondeur de votre insanité ! Vous me communiquez votre vertige, et me voilà prête... Ah ! que va-t-on penser de moi !... Tenez, c'est honteux; j'en rougis, mais je veux vous sauver l'honneur et la vie... Qui est-ce ?

GONTRAN

Vous n'êtes pas jalouse, alors ?

HÉLÈNE

Moi ?... Ah ! oui, c'est vrai !... Non, pas du tout.

GONTRAN

Pas même un dépit ?

HÉLÈNE

Faut-il être franche ?... Je m'amuse énormément ! Dites donc vite, qui est-ce ?

GONTRAN

Depuis bientôt un an je la rencontre dans les milieux les plus recherchés de l'élégance parisienne. Elle a su même faire un choix dans cette élite, mais un choix qui témoigne du tact le plus admirable et d'un sens exquis de la véritable distinction... On commence d'ailleurs à la remarquer passionnément, et l'hiver ne passera point sans qu'on lui ait remis le sceptre de la mode. Car nulle ne valse, ne cause, ne s'habille, ne se

gante, ne se chausse et ne marche comme elle ; c'est le triomphe du goût. Que vous dirai-je ? Elle invente, même à Paris, dans l'art d'ajuster une parure, de conduire ou de monter un beau cheval, de tendre l'aumônière pour les pauvres du bon Dieu ! Grande dame jusqu'au bout des doigts, mais grande dame française, et toute de son temps, ni trop Régence, ni trop grand siècle, ni caillette, ni Maintenon, franchement et délicieusement moderne, avec un grain de folie discrète, elle justifie pleinement cet axiome, que j'ai posé jadis, à savoir : que la noblesse et la fortune ne sont plus que des arts comme la peinture et la musique, et qu'il faut y exceller pour les rendre supportables. Jolie sans cesser d'être belle, douée de l'esprit le plus fin, d'une grande bonté naturelle dont le meilleur indice est une gaieté indulgente et inaltérable, elle est née heureuse : mais il lui manque quelque chose sans quoi tout le reste n'est plus rien, c'est... d'aimer.

HÉLÈNE

Le La Bruyère est au pastel, mais d'une beauté rare ! Et c'est une telle créature que vous avez rêvé, don Juan que vous êtes, d'entraîner avec vous dans le soufre et le feu ? C'est éblouissant de fatuité !

GONTRAN

Plus encore que vous ne croyez peut-être, car cette femme c'est vous.

HÉLÈNE, se dressant.

Moi, monsieur le comte, moi ! Vous vous moquez.

GONTRAN

Oh ! ne vous fâchez pas, Hélène ! vous ne le pouvez plus !

HÉLÈNE

Me fâcher !... Mais si, je dois me fâcher... Et ce qui me désespère... c'est que je ne le peux pas, en effet !... votre extravagance serait-elle contagieuse? et puis ce portrait ! Ah ! ce portrait ! quelle femme ne se damnerait pas pour en attester la ressemblance ? Allez ! vous êtes un maître séducteur !

GONTRAN

Je ne suis, ma chère comtesse, qu'un amoureux. Je ne vous ai point décrite, mais reflétée... il ne vous reste plus qu'à animer la toile.

HÉLÈNE

Ah ! Gontran, laissez-moi au moins le temps de m'y reconnaître. (Elle sonne.)

SCÈNE III

LES MÊMES, LISTAVÈRE, entrant.

GONTRAN

Qu'est-ce que cela signifie, comtesse ?

HÉLÈNE

Mon cher Gontran, je vous présente maître Listavère, mon avocat. — Monsieur Listavère, je vous présente M. le comte de Maye, mon mari. Soyez assez bon pour lui donner connaissance du travail que vous étiez en train de terminer dans cette bibliothèque, pendant que je vais m'occuper de sa réinstallation dans l'hôtel... conjugal. (Elle sort.)

SCÈNE IV

GONTRAN, LISTAVÈRE

GONTRAN

Vous plairait-il, monsieur l'avocat, m'expliquer ce que veut dire cette comédie où vous jouez le rôle à surprise ?

LISTAVÈRE

Si j'ai bien compris, monsieur le comte, elle veut dire que vous êtes remarié.

GONTRAN

Veuillez me répondre sérieusement, je vous prie.

LISTAVÈRE

Fort sérieusement, vous l'êtes !... mais je vous assure.

GONTRAN

Et c'est vous qui avez suggéré l'idée de ce piège à la comtesse ?

LISTAVÈRE

Vous faites injure à son esprit. Elle en a trop pour prendre conseil d'un étranger en des matières aussi délicates ! Le rôle dont vous parlez est tout inconscient ; c'est celui du témoin, un rôle muet, et j'ignorais absolument que j'en fusse chargé. Mme la comtesse m'a mandé ce matin dès la première heure pour une simple consultation de droit ; puis elle m'a prié de rester dans cette bibliothèque jusqu'au premier coup de ce joli

timbre Louis XVI. C'est tout ce que je sais, et même tout ce que je devine.

GONTRAN

Mais, de cette bibliothèque, vous avez entendu notre conversation ?

LISTAVÈRE

Je l'ignore... cela dépendra des ordres de ma cliente.

GONTRAN

Après tout, le tour est amusant et de bonne guerre. Ainsi vous dites que nous sommes remariés ? Mais comment cela se fait-il ?

LISTAVÈRE

Par votre simple volonté.

GONTRAN

Vous me la baillez bonne ! Ai-je dit que je le voulusse ?

LISTAVÈRE

Il est probable.

GONTRAN

Permettez, l'avez-vous entendu ?

LISTAVÈRE

Ceci regarde ma cliente. Elle en décidera.

GONTRAN

Enfin, je ne l'ai pas dit. Il me serait très aisé de le prouver, et je vous appellerai vous-même en témoignage. Tout avocat que vous êtes, vous direz la vérité, j'imagine !

LISTAVÈRE

Mon témoignage même ne vous serait d'aucun secours, car il suffirait que je fusse mis en demeure d'af-

firmer qu'il a été question d'amour pour que la séparation fût cassée [1] ; par exemple, qu'une déclaration a été faite et accueillie.

GONTRAN

Vous l'affirmeriez ?

LISTAVÈRE

Si ma cliente le désire, oui. Mais, je vous le répète, je n'ai rien entendu jusqu'à nouvel ordre.

GONTRAN

Mordiable ! J'ai vu, dit et fait pas mal de choses bouffonnes et mirobolantes dans ma vie ; mais je ne suis qu'un petit enfant auprès de vos jurisconsultes ! Voilà bien la situation la plus drolatique que puisse inventer l'imagination d'un vaudevilliste, ou d'un avocat !

LISTAVÈRE

Si monsieur le comte désire entendre le petit travail que j'ai préparé sur cette même situation ?...

GONTRAN, *il pose l'acte sur le guéridon.*

Encore une fois, répétez-moi bien ce qu'il en est. Je suis remarié parce que ?...

LISTAVÈRE

Parce que vous aimez de rechef Mme la comtesse votre femme.

GONTRAN

Je l'aime, soit. Mais si je démontrais, par exemple, que je ne l'aime pas plus qu'auparavant, et que ce que vous avez entendu n'est que le résultat d'un pari, si vous voulez ? Je commence par vous déclarer que cela n'est pas ; mais enfin cela, pourrait être.

[1] Var. : Le divorce fût cassé.

LISTAVÈRE

Vous démontreriez peut-être que vous n'aimez pas votre femme ; mais non pas qu'elle ne vous aime point, elle !

GONTRAN

Enfin, vous n'auriez pas été là, caché, je serais à l'heure qu'il est l'amant de ma femme, et rien de plus.

LISTAVÈRE

Oui, jusqu'à ce qu'elle en jugeât différemment.

GONTRAN

Et alors ?

LISTAVÈRE

Alors vous seriez remarié, monsieur le comte.

GONTRAN

Ce qui revient à dire que je suis à sa dévotion ?

LISTAVÈRE

Exactement.

GONTRAN

Que cela est donc joli, et bien imaginé ! Savez-vous qu'en sortant d'ici je vais acheter un code pour me distraire !

LISTAVÈRE

Certes, mais il faut sortir d'ici d'abord.

GONTRAN

Serais-je de plus en prison ?

LISTAVÈRE

Il n'y a point prison précisément, mais il y a impasse. Vous en sortirez, monsieur le comte, comme faisaient vos aïeux d'un défilé : mort ou vainqueur.

GONTRAN

Libre ou marié, c'est cela que vous voulez dire. De telle sorte que voici ma position sociale en ce monde : dégagé vis-à-vis de ma femme, je suis libre par conséquent d'aimer où bon me semble... Mais si je le fais, je justifie ma condamnation précédente en continuant de tromper ma femme. Or, dans l'horreur que j'ai prise de l'adultère, source de mes maux, je cherche où porter mes vœux bien naturels, et je découvre que la seule femme qui soit permise à mon repentir est justement, qui ? la mienne ! Jusque-là rien de mieux. Mais voilà que, si mes vœux sont agréés par elle, nous sommes remariés. Pourquoi, si nul ne le désire ? — Elle le désire, dites-vous ? Mais alors pourquoi avoir cassé le mariage ? La faute qui l'a fait casser a-t-elle cessé d'avoir lieu ? Un crime cesse-t il d'être un crime parce que d'autres crimes se sont produits au même endroit ? Et puis enfin le consentement d'un seul suffit-il pour remarier deux êtres dont le double consentement ne suffit point pour un simple mariage, s'il n'est appuyé de ceux des deux familles ? Tout cela est prodigieux ! On casse un mariage ! on casse une séparation[1] ! Casse-t-on aussi les cassures ? Voilà une institution un peu fêlée !

LISTAVÈRE

En miettes, monsieur le comte, mais les morceaux en sont immortels ! Voilà pourquoi je suis garçon, dit la romance.

GONTRAN

Dans les annales judiciaires, compte-t-on beaucoup de cas analogues à celui-ci ?

[1] Var. : un divorce.

LISTAVÈRE

Non, le cas est rare ; généralement, les époux se contentent d'une première épreuve. Mais on en cite cependant.

GONTRAN

Et comment ont-ils été résolus par les cours ?

LISTAVÈRE

Selon les départements.

GONTRAN

Vous dites ?

LISTAVÈRE

Telle cause, vous le savez, perdue à Bordeaux, se gagne à Lille. Le droit est climatérique, en France. Ainsi il est probable qu'en toute autre ville que Paris, Mme la comtesse aurait perdu le procès qu'elle vous a intenté, parce que, à Paris, ce sont les femmes qui sont intéressantes.

GONTRAN

Y a-t-il une zone où les maris excitent encore quelque commisération ?

LISTAVÈRE

Le Nord, oui, en cassation. Paris n'est pas mauvais non plus, Paris est toujours bon, mais il faut l'avocat.

GONTRAN

Si vous étiez le mien, comment plaideriez-vous ma cause ?

LISTAVÈRE

Je n'en sais rien, mais je la plaiderais.

GONTRAN

Il y a donc une échappatoire ?

LISTAVÈRE

Je la plaiderais, mais vous la perdriez, voilà tout.

GONTRAN

Eh bien, maître Listavère, écoutez bien ceci : elle ne sera plaidée ni par vous ni par un autre, — et je la gagnerai ! — Oui, en dépit de votre jurisprudence, des ordres de votre cliente, de votre témoignage et de tous les éléments conjurés !... Par la mordiable ! ceci me plaît, de livrer bataille à vos tables d'airain.

LISTAVÈRE

Certes ! s'il ne s'agissait que de bravoure ou d'esprit, je m'en rapporterais au blason des de Maye. Mais ici le danger est sans forme, et l'ennemi insaisissable. Rien ne sert de rompre des lances ; il faut pourfendre, monsieur le comte... Foi d'avocat, don Quichotte y renoncerait !

GONTRAN

Ah ! vous me défiez encore !

LISTAVÈRE

Je ne vous défierais point, croyez-le bien, de déplacer une montagne ; mais de ne pas être remarié, cela, oui, je vous en défie, car vous l'êtes, quoi qu'il advienne.

GONTRAN

Que gagez-vous ?

LISTAVÈRE

Ma toge.

GONTRAN

Je veux la voir dans dix minutes accrochée aux orties de ce vieux parc délaissé.

LISTAVÈRE

Dans dix minutes, peste ! C'est de la sorcellerie. Mais si... Pardon.

GONTRAN

Si je perds, voulez-vous dire ? N'y comptez pas. Mais enfin si je perds, je vous autorise à crier partout que je ne connais pas les femmes. Maintenant mettez-vous où vous voudrez, enfermez-vous là dedans, ou promenez-vous dans la galerie, restez même si vous voulez : voici la comtesse. J'ai dit : dans dix minutes, c'est dix minutes, montre en main. Dans dix minutes rentrez dans ce salon, — vous serez désavocassé, mon cher.

LISTAVÈRE

Soit ; je vais contempler les orties auxquelles je dois jeter ma toge. (Il sort.)

SCÈNE V

HÉLÈNE, GONTRAN

HÉLÈNE

N'est-ce pas qu'il est charmant ?

GONTRAN

Je me connais peu en charmes d'avocat. Mais il vous est dévoué, au moins.

HÉLÈNE

Comme à toutes ses clientes ; c'est cela qui a fait sa réputation. (Elle prend l'acte sur le guéridon, et après l'avoir parcouru, va le poser sur le petit bureau, à droite.)

GONTRAN

Aux dépens des nôtres, sans reproche.

HÉLÈNE

Oh !... est-ce que nous allons revenir là-dessus ? C'est fini, mon ami. Vous m'aimez, vous me trouvez digne cette fois de réaliser votre idéal ; vous me l'avez dit dans une déclaration on ne peut plus spirituelle, à laquelle j'ai cédé de bon cœur !... Il ne nous reste plus qu'à vivre comme vous l'entendez. et, pour cela, je m'abandonne entièrement à vous. Quelle folie faisons-nous ce soir ?

GONTRAN

Nous dînons chez votre mère.

HÉLÈNE

Ce n'est pas bien gai !

GONTRAN

Et nous ferons le whist à deux sous la fiche !

HÉLÈNE

Mon Dieu ! Mais de quel ton vous me dites cela ! On dirait que vous regrettez déjà notre... bonheur ?

GONTRAN

Le regretter ? il est bien temps ! A l'heure qu'il est l'avocat a parlé. Cela parle toujours, les avocats ! Tout Paris connaît notre aventure ! Voilà ce que c'est que

de cacher des avocats dans les tiroirs ! — Nous dînerons chez ma belle-mère !

HÉLÈNE

Est-ce que je n'aurais pas compris vos intentions, ou me les auriez-vous obscurément expliquées? Ne m'avez-vous pas dit que vous m'aimiez ? Mais si vous m'aimez, que pouvez-vous désirer de mieux que cette réconciliation qui vous rend tous vos droits sur ma personne ?

GONTRAN

Nous sommes remariés, Hélène, remariés !

HÉLÈNE

Eh bien, mon ami, je le sais bien.

GONTRAN

Éternellement et sempiternellement.

HÉLÈNE

Tant mieux !

GONTRAN

Et cela juste au moment où nous allions être heureux ! Quelle belle vie perdue ! Que de joies gâchées ! Nos deux amours gisent, les ailes coupées par cet avocat à tiroir, et maintenant... le whist à deux sous la fiche !

HÉLÈNE

Je m'y perds et votre désespoir m'étonne ! Est-ce que vous ne m'aimeriez pas, par hasard ?

GONTRAN

Je vous aime trop, au contraire, pour avoir voulu vous reprendre une indépendance qui vous a faite belle,

heureuse, élégante, adorable et reine de Paris ! Une première épreuve m'avait démontré que le mariage vous est funeste et que, pareille aux fleurs sauvages, les plus belles des fleurs, vous aviez besoin de l'air des monts, du grand soleil, de la pleine nature et de la liberté. J'avais commis le crime de vous enfermer dans une serre, et j'en avais été cruellement puni, et lorsque je reviens à vous repentant et toujours épris, ne demandant comme l'abeille qu'un seul baiser, vous nous faites enfermer tous les deux, fleur et abeille, dans cette même serre fatale, chauffée à blanc et cadenassée pour l'éternité !

HÉLÈNE

En d'autres termes, mon cher Gontran, vous veniez tout uniment me demander d'être votre maîtresse ?

GONTRAN

Je venais vous demander de réaliser le plus beau rêve qui soit sorti de la cervelle humaine ! Je vous offrais le lien sans la chaîne, et, ce qui ne se trouve plus nulle part, par ce temps de code mélancolique, le plaisir dégagé de son devoir, mais licite cependant. Et remarquez combien cela laissait loin toutes les créations les plus paradisiaques : le bonheur était certain et le devoir facultatif ! La vertu et la volupté se rencontraient pour nous bénir ; la loi, la religion et l'amour étendaient leurs mains sur nos têtes, nous attestant chacun fidèles à leurs arrêts ; avec la solution de la plus grave des questions sociales nous retrouvions la clef perdue de l'Éden ? Et vous y postez un avocat avec une épée flamboyante ! Quel malheur que vous ne m'ayez pas compris !

HÉLÈNE

Cet avocat vous tient au cœur, décidément.

GONTRAN

Mais oui, hélas ! pourquoi cet avocat ? La vilaine précaution contre un homme qui vous aime !

HÉLÈNE

Je veux bien croire que vous m'aimez, Gontran ; mais jusqu'à présent je n'en ai pas eu la preuve. Vous m'avez parlé en homme d'esprit, en étourdi, en élégant, en gentilhomme, en poète, mais en amoureux non pas. Épris, vous l'êtes assurément, mais d'une fantaisie à laquelle vous me faites l'honneur de prêter mon image, et qui me semble trop flattée pour être moi-même. Je vais vous étonner, mais vous ne m'avez pas encore fait regretter la précaution de l'avocat.

GONTRAN

Ce mot-là est très cruel, Hélène, car je vous aime réellement, et il n'y a ici que les expressions qui défaillent. Non seulement je vous aime, mais j'espérais que vous m'aimiez aussi. Vous voyez que je suis sincère. Oui, ce changement qui s'opère en vous depuis un an, j'en avais été très frappé, très touché. Je l'ai suivi de loin dans toutes ses phases avec une émotion grandissante. C'est cette émotion qui m'a révélé combien l'amour était encore vivace en moi. Je me suis même figuré que vous vouliez ainsi me laisser quelque vague espoir, et que vous aviez trouvé ce moyen tout féminin d'avouer discrètement un regret de ce qui s'était passé. Toute cette année j'ai souffert et beaucoup ; j'ai fait là mon purgatoire d'amour, et tout autre tribunal qu'un tribunal humain me tiendrait pour suffisamment châtié. Mais si vous ne le croyez pas, il vaut mieux que nous restions mariés, et pour mon compte je l'aime mieux, car j'en ai assez de la triste vie que je mène.

HÉLÈNE

Vous êtes las de votre liberté ?

GONTRAN

Oui, comme le chardonneret, j'aime mieux la cage avec vous.

HÉLÈNE

Vous m'aimez jusqu'à la cage inclusivement ?

GONTRAN

Décidément oui.

HÉLÈNE, lui indiquant l'acte sur le bureau.

Signez-le, si vous l'osez.

GONTRAN, courant au bureau.

Oh ! des deux mains. — « J'atteste de plein gré que mon seul désir est de voir casser notre séparation [1]. — GONTRAN DE MAYE. »

HÉLÈNE

Donnez-moi cela.

GONTRAN, il tient l'acte à la main.

Ah ! signez aussi, Hélène.

HÉLÈNE

A quoi bon ?

GONTRAN

Pardon ! mais vous ne m'avez pas dit si vous m'aimiez.

HÉLÈNE

Mais si c'est un piége que vous me tendez ?

[1] Var. : divorce.

GONTRAN

Et l'avocat ? D'ailleurs il n'y aurait de piège possible que si nous n'étions pas encore remariés. — Sommes-nous, oui ou non, remariés ?

HÉLÈNE, *signant.*

Nous le sommes maintenant !

GONTRAN, *prenant le papier.*

Voilà tout ce que je voulais ; allons dîner chez ma belle-mère.

HÉLÈNE

Non, mon ami, déchire cela, je ne voulais pas d'autre preuve de ton amour. Tu m'aimes jusqu'au mariage, et moi je t'aime sans cela. Ah ! je suis bien heureuse, va !

GONTRAN, *brandissant le papier.*

J'ai pourtant là ma vengeance !

HÉLÈNE

Ne te venge pas ; j'aime ton rêve, moi aussi ; je veux le réaliser avec toi : il est bien fou, bien amoureux, il me plaît, il te ressemble. Déchire, va !

GONTRAN, *le déchirant.*

Mais dis-moi donc que tu m'aimes à ton tour, car je ne sais pas encore si tu me pardonnes !

HÉLÈNE, *dans ses bras.*

Eh bien, oui, je t'aime, Gontran, et c'est à toi de me pardonner : j'ai été sotte et ridicule, et je n'avais pas compris combien ta folie cachait de sagesse et d'amour ; mais je ne t'aimais pas alors. Depuis que tu m'as quittée, par ma faute, hélas ! je souffre et je me déteste. Je

maudis de bon cœur tout ce qui nous a désunis ; oui, tout, l'avocat aussi ! Ah ! je te dirai comme j'étais malheureuse. Moi aussi j'ai fait mon purgatoire d'amour. Tu disais tout à l'heure que tu avais deviné de loin mes regrets silencieux... Tu avais raison. C'est pour toi, pour toi seul, que je cherchais à me modifier. J'avais, moi aussi, ton idéal devant les yeux. J'en avais fait le mien, et c'était ton regard que je cherchais dans la foule. Je l'y ai reconnu bien souvent, mon ami, et cela me donnait du courage ; ah ! méchant ! comme tu as tardé à revenir ! Voilà huit jours que je mets les petites bottes éperonnées en t'attendant. (Elle lui montre sa chaussure.)

GONTRAN, l'étreignant.

Ah ! Hélène, mon cher et unique amour !... Mais non, ne disons rien, ne nous parlons pas ! partons, allons-nous-en, tout de suite, vite ! (Il sonne.)

HÉLÈNE

Où tu voudras, mon bien-aimé !

GONTRAN

Et maintenant, madame, je vous enlève !

HÉLÈNE, sur le seuil de sa porte.

Mais j'y pense, mon ami, que va dire mon mari ?

GONTRAN

Bah ! il n'a que ce qu'il mérite. (Entre Listavère.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, LISTAVÈRE

LISTAVÈRE

Pardon, mais les dix minutes y sont. Madame la com-

tesse, je me mets à vos ordres comme témoin et comme avocat.

GONTRAN

Eh bien, monsieur, verbalisez !

HÉLÈNE

Verbalisez, maître Listavère.

LISTAVÈRE

Madame la comtesse, reconnaissez-vous reprendre librement pour mari M. le comte de Maye, votre époux ici présent ?

HÉLÈNE

Non.

LISTAVÈRE

Monsieur le comte, reconnaissez-vous reprendre pour femme Mme la comtesse de Maye, votre épouse, ici présente ?

GONTRAN

Non.

LISTAVÈRE

Au nom de la loi je vous unis !

GONTRAN

Par exemple !

LISTAVÈRE, ramassant le papier déchiré.

Car ainsi qu'il appert de ce libellé de rapatriement, dûment et librement signé par les disjoints, lequel, quoique lacéré non sans violence, est conforme dans sa teneur et dispositions aux volontés des deux contractants...

GONTRAN

Vous ne ferez pas cela ?

LISTAVÈRE

Si ma cliente le désire, si !

HÉLÈNE

Non, mon cher avocat, et, je l'espère maintenant, notre ami. Je ne le désire point. Mais gardez ce papier avec le secret qu'il contient. Nous vous le confions. Vous le remettrez au premier des deux qui vous le redemandera, c'est-à-dire à celui qui ne sera plus aimé.

LISTAVÈRE

La cause est remise à huitaine ! — Mais permettez-moi de vous le dire, remariés ou non, c'est absolument la même chose, le tout est dans l'idée qu'on s'en fait. — Madame la comtesse, je vous souhaite un bon voyage.

LE NOM

COMÉDIE EN CINQ ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris,
sur le Théâtre national de l'Odéon, le 3 février 1883.

A

ADOLPHE DUPUIS

Son très reconnaissant et très dévoué ami,

ÉMILE BERGERAT

PERSONNAGES :

HÉLÈNE D'ARGEVILLE, 18 ans .	Mlle	Jeanne Malvau.
ISOLE BLONDEL, 20 ans		Elise Petit.
MARIE, servante		Méret.
BLONDEL, 50 ans.	MM.	Adolphe Dupuis.
HONORÉ D'ARGEVILLE, 25 ans.		Cosset.
PHILIPPE BLONDEL, 20 ans . .		Chelles.
L'ABBÉ D'ARGEVILLE, 60 ans. .		Porel.
HORMISDAS, 65 ans		Boudier.
DOMESTIQUES		
PAYSANS NORMANDS		

La scène, de nos jours, dans le pays de Caux.

LE NOM

ACTE PREMIER

Le salon d'une riche ferme normande, avec tout son mobilier caractéristique. — Une haute cheminée sur la gauche, avec ses chenets, sa crémaillère, ses trépieds de bois. — Au fond, une grande baie vitrée, laissant apercevoir les cours, les dépendances et les préaux de la ferme. — On danse partout dans les cours. — Buffets chargés de vaisselles et faïences de Rouen. — La chambre d'Isole est à droite, on y monte par un escalier ; celle de Blondel est à gauche.

Au lever du rideau, une ronde normande, très bruyante.

RONDE

La bell' si nous étions là dedans su vivier,
On s'y mettriom des p'tits poissons nagier,
On s'y mettriom à notre loisi,
Nique, naque, ô Muse,
Belle vous m'avez t'embarlificoté
Par votre biauté.

SCÈNE PREMIÈRE

HORMISDAS, PHILIPPE, ISOLE

PHILIPPE, tous deux soutenant Hormisdas.

Entrez dans le salon, parrain, et prenez une heure de repos. Vous êtes un brave en dépit de l'âge et vous donnez du jarret comme une jeunesse ! Mais c'est assez boire en l'honneur de mon retour ; je vous remercie.

HORMISDAS, *éméché.*

On te célèbre, filleul, je dois payer d'exemple ! Coquin de cidre tout de même ! Il est fameux cette année, à Argeville-en-Caux.

Chantonnant.

Ils n'en ont pas... en Angleterre !...

N'est-ce pas que tu n'en buvais point en Angleterre, dans ton école, là-bas ? *(A Isole.)* Comment appelle-t-il cette ville d'où il revient avec de la barbe ?

ISOLE, *avec fierté.*

Cambridge. Mais Cambridge n'est pas une école, père Hormisdas, c'est une université. Mon frère est très savant ; il a pris tous ses degrés ; et, par conséquent, il ne lui reste plus rien à apprendre.

HORMISDAS

Que la vie ! Bon, mes gentils jumeaux, pour vous deux les astres sont doux ! Blondel veille sur vous. Et Blondel est fort ! Blondel est riche ! Blondel est sage ! Dormez sur son épaule, car il vous aime. *(Tirant son chapeau.)* Tout ce qui vient de Blondel ou par Blondel est bien ordonné.

ISOLE, *mystérieuse.*

Tu vois, il prophétise. Il est sorcier !

HORMISDAS, *riant.*

Sorcier ! Oui, ils disent que je le suis, sorcier ! C'est eux qui ne le sont guère, à commencer par M. le curé, ton premier précepteur, qui me boude au prône, le cher homme ! Sorcier ! Non, Normand, c'est tout ! Et vieux Normand de Normandie. *(Il s'étend dans la cheminée.)*

Ainsi donc, vous voulez que je repose ; entendu. M'y voilà ! Ce qui me chiffonne, oui, c'est que la tête se dérobe lorsque les jambes vont encore ; elles sont pourtant contemporaines ! (Il s'endort.)

ISOLE

Le voilà parti. Bonsoir, Hormisdas. Allons danser.

PHILIPPE, s'asseyant.

Ouf ! Laisse-moi souffler, Isole.

ISOLE

Déjà ? Mais tu en as encore pour deux jours. C'est une fête complète, une assemblée cauchoise antique et authentique. Notre père a lancé des invitations jusqu'à Dieppe. Tu vas voir arriver toutes les femmes, filles et veuves du pays de Caux, en grand uniforme : bonnets à dentelles, croix d'argent, corsages brodés de pierreries. Et il faudra que tu danses, une fois au moins, avec chacune d'elles, car elles sont plus ou moins nos cousines.

PHILIPPE

C'est épouvantable !

ISOLE

On te célèbre, comme dit Hormisdas. Tu es l'héritier du nom, le dernier Blondel, il faut t'y faire ; on est très fier de nous dans le pays. D'ailleurs, je danserai bien avec tous les gars, moi ! Est-ce que je me plains ?

PHILIPPE

Danser trois jours, c'est dur ! mais boire !... Ah ! je ne pourrai pas.

ISOLE, taquine.

Qu'est-ce que tu as donc appris en Angleterre ? Viens,

on festoie dans les neuf cours de la ferme ; tu dois être partout, arrive !

PHILIPPE, *la retenant.*

Je t'en prie !... D'ailleurs, il paraît que le père a quelque chose à me communiquer ; je vais l'attendre ici, reste avec moi. Il y avait six ans que je ne t'avais vue, ma sœur chérie, le père a été impitoyable, pas une semaine de vacances ! Six ans loin de toi ! Vous avez joliment embelli, mademoiselle Isole !

ISOLE, *gaîment, puis attendrie.*

Et toi donc ! C'est tes moustaches qui sont drôles ! Quel monsieur ! Je te vois encore, lorsque tu revenais le soir, du presbytère, avec des taches d'encre plein les pantalons et balançant tes livres, comme ça, au bout d'une ficelle ! Étais-tu méchant ! Me faisais-tu endêver ! Quand je pense que c'était moi qui te cherchais tes mots latins dans le dictionnaire. J'ai tout de même eu bien du chagrin lorsque le père t'a envoyé en Angleterre. Mais il a eu raison comme toujours. Tu n'apprenais rien avec M. le curé ; il te gâtait trop !

PHILIPPE

Il m'a bien aimé, le pauvre prêtre ! Mais, quel âge a-t-il donc ? Je l'ai trouvé terriblement vieilli.

ISOLE

Encore porte-t-il six ans de moins depuis ton retour. Tous les dimanches après vêpres, il venait prendre ici des nouvelles de Cambridge. « Ce fameux Cambridge ! » comme il disait ! Depuis que son frère, le duc Honoré, est au château, nous le voyons moins.

PHILIPPE, *étonné.*

Comment ! le duc à Argeville ? Pas possible ! Après

plus de vingt ans d'absence, après avoir juré de ne jamais reparaître en Normandie, il est revenu habiter sa vieille ruine croulante !

ISOLE, *bavarde.*

Dame ! C'est le berceau de sa race. Le duc Honoré est né au château ; il y a été élevé par sa mère, la duchesse douairière, celle qui repose dans notre église. M. Michel, son frère, est curé de la paroisse. Tout l'attire ici, sans compter que Mlle Hélène ayant voulu passer l'automne à Argeville, il a fallu qu'il la suivît. Elle le mène par le bout du nez, son oncle, tout fin diplomate qu'on le donne.

PHILIPPE

Elle n'est donc pas cloîtrée, Mlle Hélène ? Je tiens de M. l'abbé que, tout enfant déjà, elle promettait au Christ une épouse enthousiaste. C'est fini, cette vocation ? Est-elle jolie ?

ISOLE, *même jeu.*

Je la connais à peine ; je l'ai vue passer à cheval, car c'est un garçon manqué. Toujours sur les routes, seule, en amazone et la cravache au poing. On ne l'aime pas dans le pays, elle est trop hautaine. Mais elle a grand air. Est-ce dommage qu'elle soit née fille ? Quel héritier elle eût fait du beau nom de Lingot d'Argeville ! et comme elle l'aurait porté !

PHILIPPE

J'y pensais et j'admirais l'ironie de cette fatalité qui rompt brusquement la glorieuse lignée de ces seigneurs normands. Sur trois frères, l'un se marie deux fois, et deux fois ses espérances de paternité restent trahies. L'autre est prêtre. Le cadet se fait tuer à Solférino et ne

laisse qu'une fille. Ce fut pourtant monnaie de braves gens que celle du Lingot d'Argeville avec sa fière devise : « Sans alliage ! » C'est triste, au fond, Isole, ces vieilles familles qui s'éteignent comme si leur Dieu lui-même n'en voulait plus.

SCÈNE II

LES MÊMES, BLONDEL

BLONDEL, rondement.

Très triste, oui ; mais qu'importe si le sang du peuple est intarissable ! Ah çà ! enfants, est-ce ainsi que vous faites les honneurs de ma maison ? Vous vous cachez dans les petits coins pour pleurer sur l'extinction de la noblesse ! Voulez-vous bien vous sauver, danser, rire et chanter au soleil !

PHILIPPE, respectueux.

Ne m'avez-vous pas dit, mon père, que vous aviez à causer avec moi ?

BLONDEL, très paternel.

Rien ne presse. Allez donc ! (Les rappelant.) Un instant, cependant ; venez tous les deux près de moi et répondez-moi. Êtes-vous heureux ? Qu'est-ce qui vous manque ? M'aimez-vous ?

ISOLE

Oh ! oui, par exemple ! Il n'y a pas de père comme vous ; il n'y en a peut-être jamais eu.

BLONDEL, à Philippe.

Et toi ?

PHILIPPE

Je suis gauche, vous le savez, dans l'expression de mes sentiments. Mais je ne souhaite qu'une seule chose au monde...

BLONDEL

Laquelle ?

PHILIPPE

L'occasion de vous prouver ma tendresse.

BLONDEL, grave, puis attendri.

Tu l'auras, Philippe. Depuis vingt ans que je vous ai, le paradis me chante dans le cœur. Vous avez parfumé ma vie : toi, Isole, par ta bonté d'ange, toi, Philippe, par ton intelligence et ta vaillance d'âme. Votre foi en moi a été aveugle ; j'étais pour vous celui qui ne ment pas, qui ne se trompe pas, le père ! A la mort de votre mère, je vous ai séparés l'un de l'autre, sachant combien vous vous adoriez, mes chers jumeaux, quels doubles liens vous unissaient, et quel mal j'allais vous faire. Il le fallait ! Il fallait que Philippe devînt un homme ; en France, on ne fait plus que des bacheliers ! Vous ne m'avez pas même questionné ; vous vous êtes dit simplement adieu pour six années ; vous n'avez pas douté de moi un seul instant ! Ah ! merci ! (Se levant.) Maintenant, vous ne vous quitterez plus. J'ai partagé mon bien, également, entre vous deux, terres, rentes et revenus. A votre majorité, vous prendrez chacun votre part et vous en ferez ce que bon vous semblera. Moi, je resterai avec celui de vous qui voudra me prendre, et je me reposerai, car je me sens vieux. La terre use vite ses serviteurs, surtout la nôtre. En te passant le nom, mon fils, je te passerai le fardeau ! Il te sera moins lourd

qu'à moi, car la science économise le labeur et c'est pour cela que je t'ai voulu savant, par orgueil de toi. Simple enfant de fermier, tu peux tenir tête à tous les bourgeois et à tous les nobles ! Es-tu content de moi ?

PHILIPPE

Père ! mais c'est à moi de vous gronder. Quel jour et quel moment pour de telles explications dont je n'avais pas besoin, je vous le jure ! Père, les violons grincent et le cidre coule !... Vos prés sont diaprés de belles filles et le plaisir sonne dans la vallée. Ce que vous désirez est ma loi. Avant d'être majeur, j'ai un an devant moi, un an tout entier, pour vous choyer et vous bénir. A la ronde, père !

BLONDEL, la voix perdue.

Mon enfant !... mes enfants ! C'est donc facile d'être heureux. (Il les serre sur sa poitrine. — Le bruit cesse tout à coup.) Mais, qu'est-ce qu'il y a là-bas ? les violons s'arrêtent ; on ne danse plus ?

SCÈNE III

LES MÊMES, HÉLÈNE, en amazone.

HÉLÈNE, sur le seuil.

Est-ce là l'effet que je produis sur ces bonnes gens ? Tous les chants s'éteignent ! Tous les danseurs s'écartent ! Je ne me savais pas si redoutée. Où suis-je, ici, messieurs ?

BLONDEL, très noble, mais simple.

Mademoiselle, soyez la bienvenue dans cette vieille

ferme normande, où beaucoup de vos aïeux se sont reposés quelquefois. Vous m'honorez d'en passer le seuil. Voici mes deux enfants, Isole et Philippe. Je m'appelle Blondel.

HÉLÈNE

Vous semblez connaître ma famille, monsieur?

BLONDEL

Votre père, le comte René, était un brave, mademoiselle ; sous des dehors un peu brusques, il cachait une âme très sensible et très bonne. Il revit en vous, je l'espère. Il m'a été donné, dans ma jeunesse, d'approcher M. le duc Honoré, votre tuteur et votre oncle. Quant à M. Michel, le marquis, curé de notre paroisse, il a été le premier précepteur de mon fils. Vous êtes chez vous.

HÉLÈNE, en fille de bon ton.

Vraiment, je ne sais comment vous présenter mes excuses de cette invasion. Je préfère vous dire la vérité. Je passais à cheval le long de cette muraille, j'ai entendu des cris d'allégresse, de jolies chansons, et le bruit que font les gens joyeux. Je n'avais jamais vu d'assemblée normande et je suis entrée dans la métairie. Mes deux oncles me suivent cependant, et je ne suis qu'à demi folle, si je suis tout à fait indiscrète.

BLONDEL, même jeu.

Votre visite me prouve qu'il manquait quelque chose à la fête. Je vous remercie de la compléter. Permettez-nous de vous laisser avec la maîtresse du logis, Isole ne céderait à personne l'honneur de vous servir.

Blondel et Philippe saluent Hélène qui leur fait une révérence.

PHILIPPE, en sortant, à Blondel.

Je n'aime pas cette jeune fille.

BLONDEL, riant.

Mais tu n'es pas forcé de l'aimer, que je sache !

Ils sortent.

SCÈNE IV

HÉLÈNE, ISOLE

HÉLÈNE, à part.

Ces paysans, ils ont les manières du grand siècle ! C'est à dérouter ! (Haut, à Isole.) Votre nom est Isole ? Il est charmant, comme celle qui le porte, d'ailleurs !

ISOLE, rougissant.

Mademoiselle !

HÉLÈNE

Mais quel merveilleux costume vous avez là ? Quelle fête célébrez-vous donc ?

ISOLE, simplement.

Un simple événement de famille : mon frère a terminé ses études, et il revient d'Angleterre.

HÉLÈNE, étonnée.

Tout le pays est en liesse. Les routes sont pleines de groupes endimanchés. J'ai rencontré des chars à bancs débordant de fleurs et de femmes en toilette. Si les cloches sonnaient, je croirais à quelque date importante.

ISOLE

C'en est une, Philippe est l'héritier du nom !

HÉLÈNE, ne comprenant pas.

De quel nom ?

ISOLE

Du nôtre, mademoiselle, du nom de Blondel.

HÉLÈNE

Je ne comprends pas.

ISOLE

Comment m'expliquer mieux, cependant ?

HÉLÈNE

N'importe. Et cette salle où nous sommes, qu'est-ce ?

ISOLE

Le salon de famille.

HÉLÈNE, avec admiration.

Ce musée ? mais c'est admirable ! Des armoires ciselées, de vieilles faïences rouennaises, des ivoires de Dieppe, des coffres de mariage et des ferrures magnifiques. Vous vivez là dedans au milieu de ces pièces sans prix ?

ISOLE, gracieuse.

Je les ai toujours vues à la place où elles sont. S'il en est une qui puisse vous plaire, nous serons flattés de vous la voir accepter, et payés de vous l'offrir.

HÉLÈNE

Je rêve !

ISOLE, moqueuse.

Vous n'étiez pas encore venue en Normandie, mademoiselle, je le devine.

HÉLÈNE

Non, c'est la première fois. Mon oncle haïssait Argeville. Que l'on doit être bien l'hiver dans ces grandes cheminées, lorsque la bise siffle au dehors ?

ISOLE

L'hiver est triste partout, mademoiselle !

HÉLÈNE

Quel âge avez-vous, Isole ?

ISOLE

Vingt ans !

HÉLÈNE

Et vous n'êtes pas encore mariée ?... Moi, je n'en ai que dix-huit et j'ai déjà été demandée neuf fois. Il est vrai que je suis très riche.

ISOLE, très simple.

Moi aussi, mademoiselle. Ça ne fait rien chez nous. On épouse tout de même qui l'on aime ; c'est la campagne.

HÉLÈNE, heureuse.

Charmante fille ! soyons amies, voulez-vous ? Je suis très fidèle !...

ISOLE, reculant.

Mais...

HÉLÈNE, triste.

Vous refusez ! Je vous fais peur à vous aussi ! Je n'ai pas de bonheur. C'est votre frère ce jeune homme qui était là tout à l'heure ? Il ne vous ressemble pas.

ISOLE

Nous sommes pourtant jumeaux !

HÉLÈNE

Jumeaux ! Oh ! vous êtes trop gâtée, aussi ! Comme vous devez vous aimer !

ISOLE, en souriant.

Oui, nous ressentons de même. Souvent la même phrase nous vient à tous deux en même temps par le même mot. Vous ririez ! Quand il était à Cambridge, je n'avais qu'à penser à lui pour le voir et savoir s'il était bien portant. Je crois que nous ne nous sommes pas écrit une fois sans que nos lettres se croisent, et c'est fort ennuyeux, car de la sorte nous n'avons jamais de nouvelles fraîches l'un de l'autre.

HÉLÈNE

Vous n'avez plus votre mère ?

ISOLE

Elle est morte, il y a six ans.

HÉLÈNE, grave.

La mienne, en me mettant au monde. Mon père a été tué loin de moi, il était soldat, dans une bataille. J'ai été élevée par de vieilles gens ; je suis très seule. J'ai voulu entrer en religion ; je n'ai pas pu. Mon rêve serait d'être aimée de quelqu'un de bon et de jeune, tel que vous, par exemple. Mais personne ne m'aime. Elle durera longtemps, votre assemblée ?

ISOLE

Les trois jours de rigueur.

HÉÈLNE, timide.

J'ai une envie folle de danser. On n'osera pas m'inviter, n'est-ce pas ? Je les intimide ?

ISOLE

Mademoiselle, votre longue robe noire et cette cravache ajoutent à certain air de votre visage qui n'est pas pour donner courage à nos paysans.

HÉLÈNE

Je n'ai pas de costume cauchois. Je m'en ferai faire un sur le patron du vôtre si vous consentez à me le prêter.

ISOLE, cordiale.

De tout cœur; le mien ou d'autres plus complets encore. Il n'en manque pas dans nos coffres, celui de ma mère, de ma grand'mère, de notre bisaïeule, que sais-je ? Voulez-vous les voir ?

HÉLÈNE

J'en meurs d'envie.

ISOLE

Peut-être en trouverons-nous un qui s'ajuste à votre taille. Elles l'avaient fine aussi, quoique paysannes.

HÉLÈNE

Vous me permettriez?... ah! c'est charmant! Vite, j'entends mes deux oncles. Je veux leur faire cette surprise.

Elles entrent chez Isole.

SCÈNE V

HONORÉ, L'ABBÉ

L'ABBÉ

Tu ne souffles mot, Honoré, qu'as-tu?

HONORÉ, pensif.

Je suis en train de me demander ce que j'ai fait de la vie, l'abbé ? Ce pays d'Argeville, où je suis né, que j'ai tant aimé aux jours de notre gaie jeunesse, je ne le reconnais plus. Tout m'y est nouveau, même ton église, où dort notre mère, cependant. Tu l'as donc fait restaurer, ton église ?

L'ABBÉ, gaîment.

Un peu, oui ; c'est amusant ! ça taquine le maire, un rouge !

HONORÉ

Je regarde, je cherche, je harcèle ma mémoire, pas un visage qui éveille en moi un souvenir ! J'ai donc bien vieilli, depuis vingt ans ! J'ai pourtant chanté, dansé et ri dans ces prairies, moi aussi ! j'y ai même filé des romans d'amour avec les mères de ces luronnes-là. Sais-tu ? Je me fais l'effet d'un vieux papillon à la recherche de sa chenille.

L'ABBÉ

Dame ! tous les anciens ont disparu. De tes contemporains, il ne reste plus que Blondel, le maître de cette ferme, et Hormisdas, le rebouteux.

HONORÉ

Hormisdas le rebouteux ? qu'est-ce que c'est que ça ? Attends donc !... non, c'est... effacé ! Alors, tu es content, toi, ici ! Tu te plais dans cette bergerie sacerdotale ? c'est singulier !

L'ABBÉ

J'espère bien mourir dans mon presbytère. D'ailleurs, plains-toi, je te le conseille ! Si tu as trouvé le château

debout, c'est grâce à ma présence ici. Les archéologues s'y mettaient, mon cher. Il rôdait des commissions aux alentours. Toi, beau diplomate, tu courais le monde ; tu cimentais des alliances et maçonnais de la politique ; pendant ce temps-là notre donjon dévalait dans les douves. L'Etat avait déjà écrit sur la porte : « Ruine historique ! » Il n'est pas dégoûté. Un castel du onzième, et intact encore. On t'en flanquera !

HONORÉ

Pardieu ! qu'il le prenne, s'il en a envie. Il ne rime plus à rien ce vieux nid de corneilles !

L'ABBE

Amuse-toi à le restaurer : ça taquinera le préfet, un sans-culotte !

HONORÉ

Le restaurer, pour qui ? René est mort, toi tu es tonsuré, et moi je n'ai pas d'enfant. Qu'il dévale, comme le nom maudit qu'il porte et qu'il nous a donné.

L'ABBÉ

Et Hélène ?

HONORÉ

Elle en aura bien d'autres, sans parler de celui dont elle prendra le nom, quand elle se mariera.

L'ABBÉ

C'est ça, vends-le à Blondel tout de suite ! Oh ! il ne marchandera pas sur le prix : ça lui complétera le domaine. Quand il aura le donjon et le parc il possédera juste ce qu'avait, sous Louis XIII, Henri d'Argeville, notre aïeul ! Ah ! ils vont bien les paysans ! ils nous reprennent la terre !

HONORÉ

Oh ! pour ce que nous en faisons, entre nous !

L'ABBÉ

Vertu de ma vie ! te voilà socialiste à présent ?

HONORÉ

Bast ! après nous la fin du monde ! Je n'ai pas d'enfants, l'abbé !

SCÈNE VI

LES MÊMES, PHILIPPE

PHILIPPE, *excité par la danse.*

On vient de me dire que vous étiez ici, mon cher maître, et j'accours vous saluer.

L'ABBÉ, *lui prenant l'oreille.*

Tu t'en donnes, hé ? tu te dégourdis les mollets ? C'est de ton âge ! amuse-toi ! Et ta charmante sœur ?

PHILIPPE

Je la croyais ici ! Vous ne l'avez pas vue ? Nous l'avons laissée, le père et moi, avec mademoiselle d'Argeville.

L'ABBÉ

Est-ce qu'il... gigote aussi, ton père ? Dis-lui donc que nous sommes ici, si tu le rencontres, et que mon frère serait heureux de le complimenter.

PHILIPPE, *saluant Honoré.*

Monsieur ! A tout à l'heure, mon cher maître.

L'ABBÉ, le retenant.

Oui, oh ! ton cher maître ! on me l'a embelli, mon élève. Qu'est-ce que tu sais de plus que ce que je t'apprenais ? L'anglais, peuh !... un patois normand.

PHILIPPE, s'arrêtant.

Le patois de Shakespeare.

L'ABBÉ

Shakespeare ! Shakespeare !... mais je l'avais dans ma bibliothèque. Fais-tu partie d'une société de buveurs de quelque chose ? Je parie que tu lis la Bible ?

PHILIPPE

Et vous ?

L'ABBÉ, embarrassé.

Ce n'est pas la même. Voyons : où en es-tu de tes croyances ?

PHILIPPE, d'une grosse voix.

A Darwin.

L'ABBÉ

Encore un nouveau ! Qu'est-ce qu'il chante celui-là ? Il nie l'existence de Dieu ? hé ? c'est coquet ! je te le démolirai, allez, marchez ! et rien qu'avec Fénelon encore !

PHILIPPE

Je veux bien.

L'ABBE

Va, parpaillot !... va, Amalécite !

Philippe sort en riant.

SCÈNE VII

HONORÉ, L'ABBÉ, HORMISDAS, dans l'âtre.

HONORÉ

Quel est ce jeune homme ?

L'ABBÉ

Mon élève !

HONORÉ

Tu élèves des enfants, toi ; depuis quand ?

L'ABBÉ

Depuis toujours ! Qu'est-ce que je ferais du peu de latin que je sais ?

HONORÉ

Tiens ! tu ne me l'avais jamais dit.

L'ABBÉ

Bah ?

On entend ronfler Hormisdas.

HONORÉ

Il a l'air très intelligent.

L'ABBÉ

Je te crois. Et beau ! ce qui ne gâte rien. Et fort !

HONORÉ

C'est le fils de Blondel ?

L'ABBÉ, riant.

Il y a apparence, Honoré.

HONORÉ

Dame ! je n'en sais rien, moi. Je ne me rappelais ni cette ferme ni ce fermier. Mais je ne vois pas sa femme. Est-ce qu'il n'y a pas de madame Blondel ?

Hormisdas ronfle.

L'ABBÉ, distrait.

Non, elle est morte ! Ah çà ! est-ce que tu n'entends pas ce ronflement ? Qu'est-ce qui peut faire ce bruit de toupie hollandaise ? (Apercevant Hormisdas dans la cheminée.) Bon ! c'est cet ivrogne d'Hormisdas. Est-il assez gris, le malheureux !

HONORÉ

C'est ça le fameux Hormisdas ? Qu'est-ce qu'il est aux Blondel ?

L'ABBÉ

Lui, rien ! c'est le parrain de Philippe !

HONORÉ

Ah ! le parrain ? Est-ce qu'il a d'autres enfants ?

L'ABBÉ

Qui, Hormisdas ?

HONORÉ

Non, Blondel ?

L'ABBÉ

Encore ? Oui, il a sa fille. Il a aussi deux chiens, un chat, vingt-quatre chevaux, cent cochons et mille lapins. Il a été vacciné, et il a tiré à la conscription le numéro 13. Es-tu content ? En as-tu assez ?

HONORÉ

Que trouves-tu d'intempestif dons mes questions ? Je suis chez Blondel, et on ne m'a encore présenté personne.

L'ABBÉ

Tu es chez de braves et honnêtes gens qui s'aiment entre eux, comme des gueux, quoiqu'ils soient très riches, et qui sont heureux. Allons les voir danser ; c'est ce que nous avons de mieux à faire.

HONORÉ

Regarde-moi donc, l'abbé.

L'ABBÉ

Quoi ?

HONORÉ

Je sens des réticences dans ce que tu dis.

L'ABBÉ

Tu en vois partout, mon pauvre frère, tu es malade !

HONORÉ, sombre.

C'est vrai ! mon chagrin m'a rendu soupçonneux. Le spectacle du bonheur d'autrui m'irrite, malgré moi-même. Allons-nous-en, va ! Il a de la chance, ce Blondel ; je lui envie son fils. Viens ! (S'arrêtant.) La mère devait être bien belle ! Comment s'appelait-elle, la mère, de son nom de jeune fille ?

L'ABBÉ

Je te dirai ça un autre jour. Allons-nous-en !

HONORÉ

Tu vois : les réticences !

L'ABBÉ

Elle s'appelait Denise Givron. Te voilà bien avancé.

HONORÉ

Elle était du pays ?

L'ABBÉ

Tiens, Honoré, tu me fais pitié ! Ton esprit méfiant se met à la torture pour se forger du mystère là où il n'y en a pas. Tu as dû être un diplomate redoutable, et un homme bien malheureux.

HONORÉ, avec un soupir.

Voilà le fils qu'il me fallait, Michel, c'est ainsi que je l'avais rêvé.

L'ABBÉ

Viens, Honoré !

HONORÉ

Non, je voudrais revoir ce jeune homme. Lui ! l'enfant de ce fermier, c'est presque dommage !

L'ABBÉ

Dommage ou non, c'est ainsi !

HONORÉ, bas à l'oreille de l'abbé, et riant.

Eh bien, ce n'est pas à avouer, l'abbé, mais j'en doute.

L'ABBÉ, haussant les épaules.

Viens prendre l'air.

HONORÉ

Gageons que tu ne le jurerais pas ?

L'ABBÉ

A quel titre porterait-il son nom, et de quel droit occuperait-il la place qu'il occupe dans cette maison ?

HONORÉ

Mais Blondel a pu l'adopter, par exemple !

L'ABBÉ

D'abord, ça reviendrait au même.

HONORÉ

Il n'est donc pas son fils ; je l'avais deviné.

L'ABBÉ

L'enfant adopté a tous les privilèges et tous les droits de l'enfant ordinaire.

HONORÉ

Comment Blondel l'aurait-il adopté, puisqu'il n'est pas majeur ? Il n'a que vingt ans, ce garçon.

L'ABBÉ

Il l'adoptera dès qu'il en aura vingt et un, c'est-à-dire demain.

HONORÉ

Pardon, c'est-à-dire dans un an ?

L'ABBÉ

Si tu veux ; mais c'est la même chose pour eux. Tu vois qu'il n'est pas bien gros le mystère, et qu'il n'y avait pas de quoi te mettre en frais d'inquisition. Je ne voulais rien te dire, parce qu'il y a entre Blondel et toi une analogie de situation propre à raviver ton chagrin par la comparaison. Je n'ai pas besoin de te recomman-

der le secret. Philippe a été élevé dans sa douce illusion filiale. Il adore son père, et je ne te pardonnerais pas de troubler sa sérénité d'enfant heureux !

HONORÉ, à part.

Ainsi, il s'appelle encore Philippe Givron. Décidément il a de la chance ce fermier ! Il a eu la main heureuse !

SCÈNE VIII

Les Mêmes, PHILIPPE, BLONDEL

PHILIPPE

Je vous amène mon père ! Messieurs !...

BLONDEL, à Honoré, très froidement.

Soyez remercié de votre visite, monsieur le duc ; elle est malheureusement imprévue ; sans cela nous nous y serions préparés, d'une façon plus digne de vous ! Quelque humble qu'elle soit, cependant, agréez notre hospitalité. Normand, vous êtes chez des Normands.

HONORÉ

Je savais déjà par votre fils, monsieur, dans quelle famille d'élite j'étais reçu ! C'est un beau et fier jeune homme que votre fils. Il a les manières d'un gentleman... On ne dit plus, je crois, gentilhomme ?

SCÈNE IX

Les Mêmes, ISOLE et HÉLÈNE, en Cauchoises.

ISOLE, contrefaisant l'accent normand.

Espérez un tantinet sur le seuil, notre parente... Mes-

sieurs, c'est une nouvelle cousine qui nous débarque. Qu'elle est timide ! Ne baissez donc pas la tête. Vous êtes assez jolie pour vous montrer.

HÉLÈNE, riant.

Voilà ! .

L'ABBÉ

Hélène ? Ah ! par exemple !

HÉLENE

Eh bien, qu'en dites-vous ? C'est une idée d'Isole, qui n'en a que d'exquises, comme vous voyez !

HONORÉ

Il te va à merveille, ce costume.

HÉLÈNE

Vous trouvez ? Reste à savoir si « mes cousins » seront de vos avis. Je faisais peur à tout le monde ici, et même à monsieur, je crois. (Elle indique Philippe.) Ma foi, je me suis encauchoisée !

PHILIPPE, s'avançant vers Hélène.

Mademoiselle, si j'avais peur de quelqu'un devant vous, ce ne serait que de moi-même. Daignez m'accorder la faveur d'être votre premier cavalier, je n'en soupçonne point de plus précieuse.

HÉLÈNE

Entendu, « cousin », mais je vous en avertis, lorsque je danse, moi, c'est à en tomber !

PHILIPPE

Et moi c'est à en mourir !

HÉLÈNE

Alors, c'est un défi ? Je les aime. (Elle lui prend le bras. Vous permettez, oncles terribles !

L'ABBÉ

La danse normande est une de mes pénitences. Tu vas savoir ce que c'est que de virer chez nous. Va ! (Hélène et Philippe sortent.) Eh ! mais ! si nous allions les voir entrer dans le tourbillon, qu'en dis-tu, frère ?

HONORÉ, offrant son bras à Isole.

Voulez-vous prendre mon bras, mon enfant ?

ISOLE

Très flattée, monsieur le duc !

Honoré, l'abbé et Isole sortent.

SCÈNE X

BLONDEL, HORMISDAS

BLONDEL, sombre.

Qu'est-ce qu'ils viennent faire dans mon bonheur, ces nobles ?

HORMISDAS, se frottant les yeux ; il sort de l'âtre.

Dormir en plein midi ; ce que c'est que de nous ! Et toujours soif, voilà le malheur !

BLONDEL

C'est toi, Hormisdas ! Tu étais là ?

HORMISDAS

Je dormaillais là, dans l'âtre.

BLONDEL

Il y avait longtemps que tu reposais ?

HORMISDAS

Une couple d'heures, peut-être ?

BLONDEL

Tu n'as pas entendu le duc ?

HORMISDAS

Quel duc ?

BLONDEL

Le duc Honoré.

HORMISDAS

Il est chez toi ?

BLONDEL

Oui, avec sa nièce, mademoiselle Hélène.

HORMISDAS

Que te veut-il ?

BLONDEL

Je te le demande.

HORMISDAS

Peut-être rien du tout ? C'est le hasard.

BLONDEL

Hasard fâcheux ! Je hais cet homme d'instinct et de pressentiment aussi.

HORMISDAS

Les morts sont morts, Blondel !

BLONDEL

En voilà pourtant un qui revient ! Regarde cette jeune fille qui danse entre les bras de ton filleul, la connais-tu ?

HORMISDAS

Non ! Elle est belle comme les saints anges.

BLONDEL

C'est Hélène d'Argeville.

HORMISDAS, lui offrant à boire.

Ah !... Qu'as-tu à craindre ? Ta vie a toujours été régulière, honorable. Ton livre est blanc ! on t'aime. Dans une heure ces gens-là seront partis et ton souci avec ! Bois un coup : ton cidre est bon. Les pommiers d'où tu le tires ne doivent rien à personne.

BLONDEL

Elle est bien belle, Hormisdas !

HORMISDAS

Tu as de l'esprit et de la manigance ! Laisse venir, il sera toujours temps de te défendre.

BLONDEL

Elle est bien belle, Hormisdas !

HORMISDAS

Bon ! Leur devise est : « Sans alliage ! » Bois donc !

SCÈNE XI

Les Mêmes, PHILIPPE

BLONDEL

C'est toi, mon garçon ? Tu as abandonné ta danseuse ?...

PHILIPPE

C'est que...

BLONDEL

Qu'as-tu ?...

PHILIPPE

Oh rien !... Seulement... M. le duc d'Argeville vient à deux reprises différentes, et, comme avec insistance, de m'appeler Philippe Givron ! Givron, c'est le nom de ma mère, ce n'est pas le nôtre.

BLONDEL

Ah ! il t'a ?...

HORMISDAS

Belle affaire ! la langue lui a fourché.

PHILIPPE

Mais, parrain, il n'a pas connu ma mère.

HORMISDAS

Peut-être bien que si... au fait !

BLONDEL, résolument.

Non, Hormisdas, rien ne sert de mentir. Mon enfant, cet homme t'a appelé Philippe Givron, parce que tu t'appelles Philippe Givron.

PHILIPPE

Je ne comprends pas !...

BLONDEL

Tu n'es pas mon fils !

PHILIPPE

Je ne suis pas ?...

BLONDEL

Te voilà un homme maintenant ! Je te devais cette explication, et je l'aurais donnée plus tard... Elle est si pénible que j'hésitais ; mais puisque ce duc !... — Écoute, mon garçon : lorsque j'ai épousé ta mère, vous étiez déjà nés tous les deux. Mais je l'aimais, je l'adorais et j'avais tout pardonné. Tu sauras ce que c'est que d'aimer un jour ! Dès qu'elle y consentit, je la pris, et vous avec, bien entendu. Voilà.

PHILIPPE

Vous n'êtes pas mon père, vous ?... (Avec élan.) Oh ! par pitié, cachons ce secret à Isole.

BLONDEL

As-tu d'autres questions à m'adresser ?

PHILIPPE

Non, si vous nous aimez toujours.

BLONDEL

Je n'aime que vous ! J'aurais pu vous reconnaître par contrat de mariage. Je ne l'ai pas fait pour deux raisons : la première, c'est que je ne me reconnaissais pas le droit de vous imposer, à vous, enfants libres, des liens de parenté que vous pouviez maudire un jour ou l'autre. Je voulais vous mériter d'abord.

HORMISDAS

Tu les as achetés par vingt ans d'amour, Blondel. Ils sont bien à toi !

BLONDEL

La seconde raison part d'un sentiment plus égoïste, mais j'espère que vous me le pardonnerez. Denise était

plus belle que jamais, moi j'étais jeune et fort et j'avais l'espoir... hélas ! La nature n'a pas voulu. Elle ne devait plus rien à votre mère, elle lui avait mesuré sa part en vous donnant à elle, tous les deux, en une seule fois J'ai été trop puni de mon espérance, puisque je suis obligé maintenant d'attendre votre majorité pour vous adopter. Voilà pourquoi, mon fils, tu t'appelles encore Philippe Givron !

PHILIPPE

Si vous aviez eu d'elle d'autres enfants, nous auriez-vous donc moins aimés ? Auriez-vous été moins notre père que vous l'êtes, et serais-je moins votre fils ?

HORMISDAS

Voilà la récolte, brave homme !

PHILIPPE

Que ne suis-je plus vieux d'un an !

BLONDEL, l'attirant dans ses bras.

Merci ! va danser. (Le rappelant.) Philippe, tu n'as rien à me demander ?

PHILIPPE

Non.

BLONDEL

Pas même le nom de ton vrai père ?

PHILIPPE

Le nom de mon vrai père est Blondel.

BLONDEL

Va. Tu es un homme.

(RIDEAU)

ACTE DEUXIÈME

La chaumière d'Hormisdas

SCÈNE PREMIÈRE

PHILIPPE, HORMISDAS

HORMISDAS, tirant du cidre du tonneau.

C'est-il que tu ne le trouves pas assez fort en pommes mon cidre, que tu n'en veux plus boire ?

PHILIPPE, soucieux.

Il est excellent, parrain, mais j'en ai mon content ; merci !

HORMISDAS

Philippe, tu as quelque chose ; Normand qui rechigne au pichet, c'est Normand malade. Gageons que tu as des peines de cœur. (Geste de Philippe.) Ne t'en défends pas : c'est ton droit. Ah ! ces filles d'ici, aux lèvres de pivoines, aux yeux de bluet, aux riches corsages, fortes, rieuses et promptes ! J'en tenais pour les blondes. Et toi ? C'est une blonde, hein ?...

PHILIPPE, tristement.

Pourquoi ne m'a-t-on pas laissé en Angleterre !

HORMISDAS

Tu n'as donc point de courage? Un gars comme toi, beau, bien tourné et la langue fleurie de fines sentences, un savant de la savanterie, un monsieur! Elle est donc bien rébarbative?

PHILIPPE

Si je vous la nommais, vous auriez peur, Hormisdas; je suis perdu!

HORMISDAS

Ne sois pas si mélancolieux; ça ne vaut rien auprès des Cauchoises! Connaît-elle au moins ta désirance? Lui as-tu parlé de ce qui t'oppresse? Non? Eh bien alors! est-ce que chez les Anglais ce sont les filles qui entreprennent les garçons? Fais un pas, elle en fera deux!

PHILIPPE

Rendez-moi un service. Je veux quitter le pays, mais je n'ai pas le courage d'en demander la permission à mon père. Servez-moi d'intermédiaire.

HORMISDAS

Quitter Argeville? Moi, je ne pourrais pas! Elle me colle aux pieds, la terre natale. Enfin, je ferai ce que tu voudras. Et où veux-tu aller? Il y a de belles filles partout.

PHILIPPE

Je voyagerai. J'irai devant moi, au hasard! vous ne savez pas ce que c'est que d'aimer comme j'aime. Je pleure, je crie, j'appelle comme un petit enfant; j'ai des envies de me tuer. Vous ne pouvez vous rendre compte; personne n'a jamais aimé de cette force!

HORMISDAS, riant.

Tu me rappelles Blondel quand il recherchait la Denise, il disait les mêmes mots, tout pareillement.

PHILIPPE

Le pauvre père ! Quelle peine je vais lui faire ! et quel chagrin je lui cause déjà. Je ne le vois presque plus ; je sens ses regards peser sur moi, si tristes ! Mais je ne peux pas me dominer ; je ne pense qu'à elle !

HORMISDAS

Et Isole, est-elle confidente ?

PHILIPPE

Non, mais elle a tout deviné.

HORMISDAS

Veux-tu que je me concerte avec elle pour aviser Blondel de ton départ et le lui ménager ?

PHILIPPE, éperdu.

Gardez-vous-en bien... Mais si, cela vaudrait mieux peut-être... Non !... Ah ! je ne sais pas.

Entre Blondel.

SCÈNE II

Les Mêmes, BLONDEL

BLONDEL

Je savais te trouver ici, mon enfant.

PHILIPPE

Mon père.

BLONDEL

Tu vas bien ce matin ?

PHILIPPE

Je vous ai entendu cette nuit marcher à grands pas dans votre chambre et vous plaindre. Vous n'avez pas dormi, mon père !

BLONDEL

Et toi non plus, à ce qu'il me semble ; ce n'est rien : un peu d'agitation.

HORMISDAS

Filleul ; l'occasion est bonne. Veux-tu que je remplisse la mission dont tu m'as chargé ?

BLONDEL

Une mission pour moi, de Philippe ? Ah çà ! mais est-ce que tu me crains maintenant ? De mon cœur au tien, je croyais le chemin plus doux ! Ce que tu désires de ton père est chose accomplie : parle !

PHILIPPE

Non, je ne désire rien.

BLONDEL, le regardant fixement.

Si ; tu désires quitter ma maison.

PHILIPPE

Pour quelque temps seulement.

BLONDEL

Je l'espère bien.

PHILIPPE

Ne doutez pas de moi, mon père.

BLONDEL

Tu ne m'as encore donné aucun sujet de doute. Tu désires voyager, te distraire, va... n'es-tu pas libre ?

PHILIPPE

Oh ! libre ! ne dites pas ce mot !

BLONDEL

Mais oui, libre ! Et non seulement j'accède à ton désir, mais je l'approuve. Tu as encore un an avant d'être un homme fait. C'est un an pour faire le jeune homme. C'est moi qui ai eu tort de ne pas le comprendre...

PHILIPPE

Je vous jure que vous vous méprenez sur mes sentiments. Il faut qu'une raison soit bien grave qui me sépare de vous, ne fût-ce qu'un jour, et de ma sœur bien-aimée.

BLONDEL

Crois-tu donc que je ne la connais pas ta raison ? Elle est bonne ; tu agis sagement ; ce que tu as de mieux à faire en effet, c'est de fuir.

PHILIPPE

Vous avez deviné ?

BLONDEL

Ne suis-je pas ton père ? Depuis huit jours, j'attends que tu te détermines à parler. Tu n'oses pas, je ne sais pourquoi. L'intervention de ton parrain était inutile ; c'est donc à moi à prendre l'initiative, et je venais te dire justement que ta résolution est celle que je t'aurais conseillée ; pars.

PHILIPPE, *irrésolu.*

Hélas ! où irai-je ?

BLONDEL

Toute la terre est à toi. Entreprends quelque expédition aventureuse, quelque ascension difficile, que sais-je ? Fatigue-toi : use-toi. Est-ce la solitude qui t'arrête ?... Veux-tu que je t'accompagne ?... (Avec émotion.) Veux-tu emmener Isole ?...

PHILIPPE

Oh ! que vous êtes bon ! Vous priver d'Isole, vous, qui êtes seul et vieux ; qui n'avez d'autre bonheur que de vous sentir près d'elle !... C'est trop, je vais tout vous dire.

BLONDEL, lui fermant la bouche.

Garde ! garde, enfant, le mystère de ta douleur, et ne profane pas le secret de ton premier amour. Quand tu seras guéri, et tu guériras, car tout amour inégal est une erreur de l'âme, tu reviendras, et nous serons heureux ! Embrasse ton parrain et allons nous occuper de tes préparatifs avec Isole.

HORMISDAS, les arrêtant.

Un instant ! On ne se quittera pas sans boire une bolée !... Songes-y, Philippe, un an sans cidre !... (Il lui sert à boire.) A ton retour, mon gars ! et ne t'attarde pas trop, si tu veux me revoir ailleurs que là-haut. — A propos, toi, qui es éduqué, y a-t-il encore des pommiers au paradis ?

BLONDEL, se forçant à rire.

Probablement, puisqu'on y reçoit les femmes.

HORMISDAS

C'est donc une autre Normandie que le paradis ? alors, j'irai !... Adieu !

Ils trinquent.

LA VOIX D'HÉLÈNE, au dehors.

Par ici, mon oncle !

PHILIPPE

Cette voix !... Ah ! mon père, c'est elle !

BLONDEL

Es-tu brave ! Sortons de ce côté, tous les deux !... Voyons, mon fils !... viens !

Entre Hélène.

PHILIPPE

Je ne peux pas.

SCÈNE III

LES MÊMES, HONORÉ et HÉLÈNE

HÉLÈNE, sur le seuil.

M. Hormisdas, s'il vous plait ?... (Apercevant Blondel et Philippe.) Mais nous voilà en pays d'amis. Messieurs Blondel père et fils, nos hôtes.

HONORÉ, entrant à part.

Toujours sur ma route, ce fermier! On dirait qu'il devine.

HORMISDAS, s'avançant.

Les sièges sont rares ici ! Monsieur Honoré, excusez un pauvre paysan.

HONORÉ

Ne vous dérangez pas, Hormisdas. Il y a tout ce qu'il faut ! (A Philippe.) Bonjour, mon beau danseur !

PHILIPPE, balbutiant.

Monsieur !... Mademoiselle !...

HONORÉ, à part.

Tiens... il est tout pâle. Qu'a-t-il donc ?... (Haut.) Un service, maître Hormisdas !... On m'a raconté que vous étiez habile rebouteux. Or, à force de sauter les barrières et les haies avec l'écuyère que voici, ma petite jument noire s'est fourbue. Passez la voir, vous m'obligerez.

HORMISDAS

Entendu, monsieur Honoré ! On fera le possible pour vous plaire.

HÉLÈNE, gaiement.

J'ai aussi quelque chose à vous demander, monsieur Hormisdas. Est-il vrai que vous lisiez les destinées dans la main ? (Elle se dégante.) Que vous seriez aimable de m'apprendre la mienne !

HORMISDAS

C'est pour vous divertir au moins, notre demoiselle ! regarde la main d'Hélène.) Belle main, noble main !

HÉLÈNE

Est-ce tout ?

HORMISDAS

C'est que je n'ose.

HÉLÈNE

Osez donc ! Cette ligne, qu'est-ce que c'est ?

HORMISDAS

Orgueil !

HÉLÈNE

Et cette autre, qui traverse la main ?

HORMISDAS

Amour !

HÉLÈNE

C'est très inquiétant ; mais me marierai-je ?

HORMISDAS, d'un ton rusé.

Il ne tiendra qu'à vous.

HÉLÈNE

L'oracle est ambigu.

HORMISDAS, en matois.

Point tant !

HÉLÈNE, rêveuse.

C'est drôle ! merci !...

BLONDEL, au fond, à Philippe.

Je t'attends... Philippe !

HÉLÈNE

Vous nous quittez, messieurs, déjà !

BLONDEL

Mon fils part ce soir, mademoiselle, pour un long voyage.

HÉLÈNE

Encore ?

HONORÉ, à part.

Il le fait partir !... Aurait-il peur de moi ? (Haut.) Est-il indiscret de demander si monsieur traverse Paris ?

Nous y rentrons dans quelques jours, et je n'oublie pas que notre hospitalité est débitrice de la vôtre. Nous serons flattés vraiment de recevoir votre visite, n'est-ce pas, Hélène ?

HÉLÈNE, à Philippe avec affabilité.

Vous nous la promettez, monsieur, j'y compte. J'aime à payer mes dettes !

PHILIPPE, très troublé.

Nos milieux sont bien différents, mademoiselle, et vous étiez ici... à la campagne.

HÉLÈNE, lui tournant le dos.

Ah ! par exemple, pour qui me prenez-vous ?

BLONDEL, à Philippe, bas.

Viens.

PHILIPPE, bas, avec agitation.

Je l'ai blessée. Je vous en supplie ; elle m'a mal compris. Laissez-moi lui parler.

BLONDEL

Non, mon enfant !

PHILIPPE

C'est pour toute la vie !

BLONDEL

A cause de cela justement.

HÉLÈNE, à Honoré.

Quand vous voudrez, mon oncle.

HONORÉ, à Hélène.

Je suis à tes ordres, mon enfant !

Il lui prend le bras.

PHILIPPE, allant à Hélène.

Tout à l'heure, mademoiselle, un mot m'est échappé, qui n'était pas dans ma pensée. Il vous a froissée, je l'ai vu. Je ne veux point partir sans que vous me l'ayez pardonné.

HÉLÈNE, hautaine.

Il ne pouvait me froisser, monsieur, que si je me savais connue de vous. Vous ne me connaissez pas. Nous avons dansé ensemble pendant quelques minutes, et voilà la deuxième fois, je crois, que nous nous rencontrons. Il paraît d'ailleurs que ce doit être la dernière aussi... puisque vous.. ne traversez pas Paris.

HONORÉ, à Hélène.

Là, là, que de hauteur !

HÉLÈNE, quittant le bras de son oncle.

Hauteur ! Ce reproche de hauteur que tout le monde m'adresse ici, me ferait prendre ce pays en horreur ! Qu'ai-je donc de si méprisant ? Est-ce l'allure ou le visage ? Je n'ai de dédain pour personne, et si je tiens mon rang du mieux qu'il m'est possible, c'est peut-être que je le dois au nom que je porte, et que je porte la dernière.

PHILIPPE

Ah ! emmenez-moi, mon père, emmenez-moi !

BLONDEL

Tu vois bien que j'avais raison. Allons, viens, mon fils !

Ils sortent tous deux.

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins BLONDEL et PHILIPPE

HONORÉ, à Hélène.

Le joli résultat que voilà. Tu as fait de la peine à ce jeune homme, et je me demande pourquoi ? Il s'excusait d'une façon charmante d'un lapsus sans gravité. Il s'en va tout mortifié. Décidément, tu ne te fais pas aimer.

HÉLÈNE

Je le regrette, mon oncle ; mais ce n'est pas à vous, ce me semble, à m'en blâmer. Il est des choses que vous m'avez appris à dire. Je les répète en toute conscience ; lorsque avec cela mon instinct de femme m'avertit que je les dis à temps, je ne vois pas en quoi je mérite vos reproches.

HONORÉ

C'est égal, tu as été dure... et sommaire. J'en appelle au bon Hormisdas, chez qui nous sommes.

HÉLÈNE

Ah ! mon oncle, vous êtes aveugle !

Elle sort en poussant la porte.

SCÈNE V

HONORÉ, HORMISDAS, puis PHILIPPE

HONORÉ, à part.

Ça va plus vite encore que je ne l'espérais ; mais si

le dieu d'amour s'en mêle, les lis d'Argeville vont refleurir. (Philippe entre.) Il revient ; à la bonne heure !

PHILIPPE

Partie ! Elle est partie !...

HONORÉ

Vous cherchez Hélène, mon enfant ? Elle vous doit en effet compensation à ses cravacheries de tout à l'heure. Elle est meilleure qu'elle ne paraît être, et je suis sûr qu'elle court après vous, en ce moment, pour s'excuser.

PHILIPPE

Ah ! vous croyez ?...

HONORÉ

Restez un peu. Ainsi donc vous quittez encore une fois les vôtres ? Et vous allez sans doute à l'étranger parfaire votre instruction des langues ? Il faut avouer que vous avez trouvé en M. Blondel un guide éclairé qui sait les besoins des temps nouveaux et prévoit l'avenir.

PHILIPPE, ne tenant pas en place.

Mon père est le meilleur des hommes. Mais il m'attend, monsieur, veuillez me permettre de me retirer.

HONORÉ

En êtes-vous à quelques minutes ? Ah ! il aura en vous un digne héritier. Bien des gens l'envieront ; tenez, moi, par exemple, car je suis comme lui, je n'ai pas d'enfant. Les nouvelles familles sont plus heureuses que les anciennes ; nous en parlions avec Hormisdas. Oui, elles trouvent à se greffer sur des arbustes déjà forts et pleins de sève. Moi, j'ai cherché dans les plus antiques forêts et il ne m'a pas été donné de rencontrer le rameau

assez robuste pour porter mon triste lingot. Notre nom cependant vaut bien celui de Blondel.

HORMISDAS

C'est le plus beau, entendu, de l'histoire normande !

HONORÉ

Et française !... Et voyez un peu quel guignon s'y attache ! A celui-là qui en aurait été digne, je donnais non seulement une gloire séculaire, l'une des plus grandes fortunes du pays, mais encore la magnifique créature qui sort d'ici.

PHILIPPE

Mademoiselle Hélène ?

HONORÉ

Oui, mademoiselle Hélène, ma nièce, et pourtant je cherche encore.

PHILIPPE

Il faudrait sans doute prendre le nom d'Argeville ?

HONORÉ

Naturellement !

PHILIPPE, poussant la porte et se sauvant.

Adieu, monsieur le duc.

HONORÉ, à part.

Il l'aime !

SCÈNE VI

HONORÉ, HORMISDAS

HONORÉ

Ainsi, voilà qui est convenu, père Hormisdas ; vous passerez voir la jument. Et surtout demandez-moi et ne

craignez pas de me déranger. Nous taillerons bavette, et nous parlerons du bon vieux temps. C'est du cidre, que vous avez là ?

HORMISDAS

Oui-dà ! et du fameux ! Si monsieur Honoré me faisait l'honneur ?...

HONORÉ

Pourquoi non ? Je l'ai adoré autrefois. Je ne buvais que du vin de pommes. Voyons donc ? (Il prend un verre.) A nos soixante ans !... Eh bien, mais... Je n'ai pas tant vieilli ; j'aime toujours ça !... Encore un verre, Hormisdas, et à nos amours !...

HORMISDAS

Pour celui-là, je ne trinque plus. C'est enterré, le chapitre.

HONORÉ

Ça finit trop vite, mon compère, mais on se souvient.

HORMISDAS

Vous étiez un effréné, vous, monsieur Honoré. En avez-vous égorgé de ces brebis du bon Dieu ! Quel massacre d'innocentes !

HONORÉ

On m'en a beaucoup prêté.

HORMISDAS

Quand une cheminée fume dans les bois, eh ! eh ! il y a apparence que la chaumière est chauffée, et qu'on y fait la soupe.

HONORÉ

Mais verse donc, Normand, tu me fais languir.

HORMISDAS

Ce n'est pas pour vous retenir au moins, mais garez-vous. Celui-là n'est pas pour le commerce.

HONORÉ, joyeux.

Va donc, j'ai l'âme ensoleillée aujourd'hui. Et puis, dans ce miroir d'or, je vois danser tout mon joyeux passé. Les choses s'éclaircissent et les figures revivent. Je me rapatrie à ce parfum. Il me chante des noms aimés, Louise, Angèle, Denise!...

HORMISDAS laisse tomber son verre qui se brise.

Ah! Denise!

HONORÉ

Qu'est-ce qui te prend, sorcier?... Oui, Denise Giv... (Écoutant dans la chambre.) Quoi? Tu me parles?

HORMISDAS

Je n'ai rien dit.

HONORÉ

Mais tu as dit : Givron.

HORMISDAS

Non pas.

HONORÉ

Qui l'a dit, alors? C'est le nom de Philippe, Givron. Est-ce qu'il serait le fils de cette Denise? (Il prend Hormisdas au collet et le secoue.) Réponds-moi. Est-ce qu'il est le fils de Denise Givron? Mais je l'ai aimée, cette Denise; tu le sais bien, toi? Réponds, ou je t'étrangle!

HORMISDAS

Mais... monsieur Honoré, je ne suis pas le curé qui a reçu sa confession dernière.

HONORÉ

Quel curé ?... Le curé d'ici ?...

HORMISDAS

Je ne sais plus... Peut-être !... Vous me faites mal !

HONORÉ

Le curé, c'est Michel ; c'est mon frère... Michel, qui a élevé Philippe !... Miséricorde !

HORMISDAS, à part.

M'est avis que j'ai trop parlé d'un mot... Courons avertir Blondel.

Il sort.

SCÈNE VII

HONORÉ seul, puis BLONDEL

HONORÉ

Qu'ai-je donc ?... Mon cœur bat à se rompre ! Je n'ose plus m'arrêter sur ma propre pensée... Denise Givron !... Philippe Givron ! Et il n'est pas le fils de Blondel. Eh bien ! alors... Ah ! j'en ai trop envie ! Dieu ne voudra pas !... De qui savoir ?... Pas de preuves ; c'est terrible !... Mon frère a confessé la mère au lit de mort ; mon propre frère, Michel, marquis d'Argeville. Il sait, lui ! Il peut témoigner. Fatalité ! Il est prêtre ! il ne dira rien. Si je pouvais lui arracher les mots. A quoi m'aurait donc servi d'avoir été vingt ans manieur d'hommes ! Mais à son défaut, Hormisdas aussi connait la vérité. Et moi qui le chasse ! Je deviens fou. (Appelant au dehors.) Hor-

misdas ! D'ailleurs, il est pour les autres. C'est donc vrai ce que je découvre, puisque tout le monde me le cache. Philippe peut être mon fils. Il l'est peut-être ! Mon fils à moi !... Ah ! tout tourne !

Entre Blondel.

SCÈNE VIII

HONORÉ, BLONDEL

HONORÉ

Que voulez-vous, vous ?

BLONDEL

Je veux mon fils.

HONORÉ

M'avez-vous confié la garde de Philippe Givron ?

BLONDEL

Je ne vous confie même pas celle de Philippe Blondel !

HONORÉ

Vous avez vos raisons pour cela, j'imagine.

BLONDEL, sombre et ramassé.

Je n'en ai qu'une... Je suis son père ! Ah ! ne touchez pas à cet enfant-là, monsieur le duc, il n'est pas des vôtres. Je ne sais pas quel démon vous hante depuis que vous avez vu Philippe, mais laissez-moi tranquille avec les miens. Nous, nous vivons heureux, serrés autour du foyer de famille. Ne rôdez pas autour de ma maison. Suivez votre chemin, car le paysan est brutal, et... Dieu vous garde !

HONORÉ

Pardon, mais je suis du pays, mon compatriote.

BLONDEL

Vous ne m'en comprenez que mieux. Assez ! Voici votre route, voici la mienne ; salut !

HONORÉ

Oh ! oh ! (Il s'assied.) Maître Blondel, je n'aime pas qu'on me parle sur ce ton. Vous me prenez pour un de vos garçons de ferme.

BLONDEL

Je vous prends pour ce que vous êtes ; pour un noble qui n'a pas d'héritier d'abord, puis pour un diplomate qu'aucun scrupule n'a jamais arrêté ; enfin pour un vieillard mordu par une chimère, à l'âge où la morsure est fatale. Vous voyez que je vous connais bien. Mais, si vous vous figurez que j'ai peur de vous, vous faites erreur. Causons si le cœur vous en dit.

Il s'assied en face d'Honoré.

HONORÉ

Si vous n'avez point peur, pourquoi donc vous vois-je si agité ?

BLONDEL

Oh ! je serais fort calme si je n'avais à me défendre que de vous. Mais, trêve aux sous-entendus. Voici : (Il s'appuie sur le dossier de la chaise et parle à Honoré les yeux dans les yeux.) Parce que vous savez que Philippe s'appelle Givron, du nom de sa mère et qu'il est né avant mon mariage, vous vous êtes figuré qu'il n'était peut-être pas mon fils ? Détrompez-vous. Il l'est ! Il l'est jusque dans les moelles. Depuis que ses yeux se sont ouverts à la lumière, ses

oreilles au son de la vérité, son âme au bonheur, il n'a pas vu un objet, il n'a pas entendu un mot, qui ne fussent la consécration de ses devoirs et de mes droits. Aussi nous nous tenons par les fibres. Il est à moi comme je suis à lui, autant et de la même manière. De ce côté, je suis paisible !

HONORÉ

Eh bien ! alors ?

BLONDEL

Très paisible, monsieur le duc. Seulement, je ne veux pas qu'il ait à souffrir, lui, mon fils, à souffrir une minute dans le profond amour que nous avons l'un pour l'autre. Je ne veux pas qu'il soit même tenté dans cet amour ; entendez-vous, je dis : tenté. La félicité absolue de ce cœur confiant est mon ouvrage. Cette limpidité que vous lui voyez aux yeux, il l'a aussi dans l'âme. Je n'y veux pas une ride. C'est pourquoi je vous avertis très franchement, n'étant pas de ceux qui prennent les gens en traître, de tourner d'un autre côté votre machiavélisme renommé.

Il se lève.

HONORÉ

Quand une place est imprenable, son gouverneur ne le crie pas, même en Gascogne, du haut des remparts ; il se contente de le prouver.

BLONDEL

Vous y êtes entré en hôte dans cette place, monsieur, et vous en êtes sorti en ennemi, avec les secrets de la défense. Je songe à la probité de vos aïeux !

HONORÉ, avec hauteur.

Leur probité ! Peut-être auriez-vous été mieux avisé

de vous en reposer sur elle ; mais vous n'avez mis au défi que mes stratégies de diplomate, ce que vous voulez bien appeler mon machiavélisme...

BLONDEL

C'est que je savais par Hormisdas que si j'ai eu tort de croire en l'une, j'ai raison de me garer de l'autre. Vos desseins mauvais vous louchent aux yeux.

HONORÉ

Je n'ai pas de desseins mauvais ; je n'ai que de bonnes espérances.

BLONDEL

Étouffez-les par prudence.

HONORÉ

Je ferai ce qu'il me conviendra de faire. Vous m'avez jeté le gant, je le ramasse.

BLONDEL

Je vous plains, voilà tout ! Quelque vaines que soient des menaces telles que les vôtres, je ne serais pas le père que je suis, si mes précautions n'étaient pas prises contre elles depuis vingt ans.

HONORÉ

Il faut croire cependant que vous n'avez pas tout prévu, puisque vous avez laissé passage à la volonté de Dieu, ou pour parler votre langage, à la fatalité.

BLONDEL

Cela veut dire que mon fils aime votre nièce. Croyez-vous donc que je l'ignore ? N'espérez rien de ce hasard, ne tablez pas sur ce moyen. Dans deux heures mon fils

sera loin d'ici ; dans deux jours il sera hors de France, dans deux mois il aura oublié.

HONORÉ

Je vous félicite, monsieur ; ce n'est pas de l'éducation, c'est du dressage.

BLONDEL

Pardieu, c'est ce que vous voudrez. Les mots ne me chagrinent pas. Philippe est jeune ; il a lu des romans où l'on voit des princesses épouser des pâtres. Il est dans la crise, mais il sait que ces choses-là n'arrivent pas. Dans nos campagnes, l'amour est une autre passion que dans vos villes ; le travail l'épure et le rectifie. Lorsque rien ne l'alimente, ni la vue, ni la possession, il s'éteint de lui-même, comme un feu d'herbes sèches. Renoncez à ce piège ; il ne convient pas au gibier.

HONORÉ

Je suis prêt à vous faire ce plaisir. Je vous disais que vous aviez laissé passage à la fatalité. M'est avis qu'elle n'a pas été seule à tromper votre prudence. J'ai d'assez fortes raisons de croire que la nature, elle aussi, est intervenue, et qu'elle aura son rôle dans cette affaire.

BLONDEL

La nature ? Elle est pour moi, nous nous entendons.

HONORÉ

Priez-la donc de vous garantir l'indifférence d'Hélène.

BLONDEL

Elle !... Aimer Philippe ? Jamais ! Mlle d'Argeville n'est pas princesse de roman. Elle est de votre sang et vous l'avez élevée. Un paysan, pour elle, est encore

l'homme qu'on pend aux branches quand il désobéit et qu'on emploie à battre la mare aux grenouilles pendant les nuits d'insomnie. Elle nous l'a dit assez clairement tout à l'heure. Votre nièce n'est pas un danger pour moi, au contraire.

HONORÉ

Eh bien ! donc, nous voilà camarades. Au revoir, monsieur Blondel, et n'abusez pas trop de votre victoire. Nous ne sommes pas encore réduits à l'embarras de placer nos filles.

Il sort.

BLONDEL

Ni nous nos fils ! Si elle allait l'aimer, pourtant ! Ah ! je suis fou ! Elle !... Cette duchesse !... Malheur !... C'est possible.

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

La grande salle du château d'Argeville.

SCÈNE PREMIÈRE

HÉLÈNE, L'ABBÉ

L'abbé marche de long en large, lisant son bréviaire. Hélène est assise, le bras étendu sur un livre et la tête sur le bras, regardant fixement devant elle.

HÉLÈNE

C'est donc bien amusant le bréviaire, mon oncle ?

L'ABBÉ

Non. (Il ferme son bréviaire et va à elle.) Comme tu es triste, ma pauvre Hélène ! c'est une compagne qui te manque. Pourquoi ne t'es-tu pas liée avec cette charmante Isole ? Tu es peut-être trop fière, aussi ?

HÉLÈNE

Toujours ! C'est-Mlle Isole qui est trop fière, ce n'est pas moi. Mais nous rentrons demain à Paris. (Ironique.) On se distrait, à Paris, on va au bois de Boulogne.

L'ABBÉ

Si Michelet t'ennuie, j'ai d'autres auteurs au presby-

tère. J'ai tout, excepté Darwin, mais je l'ai demandé à Yvetot.

HÉLÈNE, *gaiment.*

Vous annotez donc vos livres, mon oncle ?

L'ABBÉ

Moi ! pourquoi ?

HÉLÈNE

Dame ! voyez !... (*Elle lui montre le Michelet.*) « O Danton, moi, je te vénère ! » — Il y en a comme cela à toutes les pages !

L'ABBÉ, *sautant.*

Sambre-et-Meuse ! et tu m'attribues de telles exclamations ! Il m'illustrait donc mes livres, ce monstre de Philippe !...

HÉLÈNE

Je vois que vous l'avez élevé assez... libéralement.

L'ABBÉ, *inconsciemment.*

Voulais-tu que j'en fisse une oie ?... Cependant de là à vénérer l'horrible Danton... c'est de son style, cette vénération-là.

HÉLÈNE

Elles sont curieuses, ces notes. Ce devait être une âme d'enfant très ardente ! Son père a bien fait de l'envoyer en Angleterre.

L'ABBÉ

Je ne trouve pas !

HÉLÈNE

Vous l'aimiez beaucoup, votre élève ?

L'ABBÉ, *ému.*

Ne parle pas de ça, Hélène, tu m'obligeras !

Entre un domestique.

SCÈNE II

Les Mêmes, ISOLE

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Mademoiselle de Blondel !

ISOLE, simplement ; elle a un paquet à la main.

Blondel, tout court, monsieur.

LE DOMESTIQUE

Oui, mademoiselle de Blondel !

ISOLE, modeste.

Enfin, si vous ne pouvez faire autrement ; excusez-moi.

Elle entre.

HÉLÈNE, à Isole.

Que cela est gentil ! vous me rendez bien heureuse !

L'ABBÉ, rondement.

Te voilà en gaie compagnie... Je vais en profiter pour achever mon bréviaire. Bonjour, petite ! Blondel va bien.

ISOLE, un peu triste.

Pas trop bien, monsieur le curé !

L'ABBÉ

Ah bah ! qu'est-ce qu'il a ?

ISOLE

Rien de grave : un souci seulement !

L'ABBÉ

Et ton frère? T'a-t-il écrit? (Avec un soupir.) Car il t'écrit à toi!

ISOLE

Philippe n'est pas parti!...

L'ABBÉ

A la bonne heure! Dis-lui donc de ne pas oublier le chemin du presbytère.

ISOLE

Je le lui dirai, monsieur le curé.

L'abbé sort par le fond en lisant son bréviaire.

SCÈNE III

HÉLÈNE, ISOLE

HÉLÈNE, câline.

Vous ne sauriez croire à quel point votre visite m'est agréable. Asseyez-vous donc là, à côté de moi... Qu'est-ce que ce paquet?

ISOLE, avec émotion.

Mademoiselle vous avez semblé désirer un de nos costumes cauchois et je sais que vous partez. Ce n'est pas celui que vous aviez à l'assemblée, parce que celui-là, nous tenons désormais à le garder, mais c'est celui de notre mère. Refuseriez-vous de l'emporter à Paris?

HÉLÈNE, très émue.

Je ne sais que vous répondre... mais j'ai les larmes aux yeux... tenez!

ISOLE

Je ne cherchais pourtant qu'à vous faire plaisir...

HÉLÈNE

Non, Isole, je ne puis accepter ce présent.

ISOLE

Mais pour quelle raison ?

HÉLÈNE

Vous le savez bien !

ISOLE, confuse.

Me faudra-t-il donc m'en retourner si tristement ?... Un présent n'engage à rien !

HÉLÈNE, soulignant les mots.

Cela dépend de qui il vient et à qui il va... Je ne puis, en échange, vous offrir rien d'aussi délicat ; je ne suis pas aussi riche que vous.

ISOLE, à demi-voix.

On ne vous demandait que de vous souvenir.

HÉLÈNE

Mon devoir est d'oublier. (Se levant.) Je ne suis pas heureuse.

ISOLE, avec reproche.

Nous, nous l'étions, mademoiselle !

HÉLÈNE

Si quelqu'un des vôtres souffre, à cause de moi, sans qu'il me soit permis d'alléger son chagrin, dites-lui que je pars demain et pour toujours. Dites à votre père que

je l'honore pour sa bonté et son grand courage, et que, si je devais oublier de remplir mon devoir, son exemple suffirait, à m'en faire souvenir. Dites-vous à vous-même, Isole, que si l'on choisissait sa sœur, vous seriez la mienne... et reprenez votre doux présent.

ISOLE, se levant.

Adieu donc, mademoiselle !

HÉLÈNE

Oui, c'est le vrai mot ; adieu ! Mais voulez-vous m'accorder la faveur que je désire le plus au monde ? Pour la première et dernière fois, embrassons-nous !

ISOLE, dans ses bras, en pleurant.

Hélas !... (Chuchotant.) Ma sœur !

HÉLÈNE

Ne me maudissez pas, vous agiriez comme moi !

Entre le duc.

SCÈNE IV

LES MÊMES, HONORÉ

HONORÉ, à part.

Oh ! oh !... elles s'aiment trop !... cette petite fermière peut me gêner ! (Haut.) Par quelle bonne fortune, au château, mademoiselle ?

ISOLE

J'y précède mon père, monsieur, et vous l'annonce.

HONORÉ, hautain.

M. Blondel, c'est beaucoup d'honneur! Et à quelle heure doit-il se présenter?

HÉLÈNE, jetant un coup d'œil à son oncle.

Mais à l'heure où vous le recevrez, mon oncle!

HONORÉ

Sans doute, ma nièce; je l'entendais ainsi.

ISOLE, reprenant son paquet.

Je prends congé, mademoiselle. Revenez-nous!... monsieur le duc!

Elle salue et sort reconduite par Hélène.

SCÈNE V

HONORÉ, HÉLÈNE, puis L'ABBÉ

HONORÉ

De quelle singulière affection t'es-tu prise pour cette petite fille? C'est une paysanne!

HÉLÈNE, sèchement.

Pardon; en amitié, il n'y a pas de mésalliance!

HONORÉ, de bonne humeur.

Ne te fâche pas. Je viens de recevoir une lettre de la marquise: elle ne comprend plus rien, dit-elle à la durée de notre villégiature, et elle demande en plaisantant si tu es tombée amoureuse d'un jeune Cauchois.

HÉLÈNE, mordante.

Elle a la plaisanterie... orléaniste, la marquise.

HONORÉ

Est-ce que tu ne trouves pas les de Bourgine assez purs !

HÉLÈNE

Pour ce que je veux en faire...

HONORÉ

Il m'avait pourtant semblé que son fils Stanislas-Xavier t'avait moins déplu que les autres prétendants. Cet hiver, tu as admis ses soins ; tu as même visiblement toléré qu'il te fît la cour.

Entre l'abbé.

HÉLÈNE

C'était cela la cour, sous Guizot ? Il est stupide, mon oncle, votre Stanislas-Xavier !

HONORÉ

Diantre ! Et de Blémoncourt ? que penses-tu de Blémoncourt ? C'est un beau nom, presque aussi vieux que le nôtre, et le comte le porte dignement.

HÉLÈNE, mordante.

Depuis quarante-deux ans, dit-on...

L'ABBÉ, riant plus fort.

C'est charmant ! J'entends son père. Il cinglait comme elle !

HONORÉ

Tu es nerveuse, aujourd'hui... Ce pauvre de Blémoncourt ! Le coup lui sera sensible.

HÉLÈNE, cinglant.

Je ne suis pas la seule riche héritière de France.

L'ABBÉ, *éclatant de rire.*

C'est René... je te dis que c'est René !...

HONORÉ

D'autant qu'il avait presque ma parole.

HÉLÈNE, *décidée.*

C'est différent, publiez les bans !

HONORÉ

J'ai dit « presque ».

HÉLÈNE, *avec autorité.*

C'est déjà trop.

HONORÉ

Quelle chevalerie ! Tudieu !

L'ABBÉ, *battant des mains.*

Tu es superbe, ma nièce, embrasse-moi !

HONORÉ, *pensif.*

C'est singulier, décidément !

HÉLÈNE

Qu'est-ce qui est singulier ?... Ce que je dis ?

HONORÉ, *la menaçant du doigt.*

Et surtout ce que tu penses !

HÉLÈNE, *brève.*

C'est la même chose, mon oncle, toujours !

HONORÉ

Alors, c'est un parti pris... Tu aimes quelqu'un ?...

L'ABBÉ

Ou elle veut rester fille ? Laisse-la donc tranquille.

HÉLÈNE, se radoucissant.

Non pas, j'attends ! voilà tout !

HONORÉ

Qui ?

HÉLÈNE, elle s'assied devant le livre.

Mon mari !

L'ABBÉ

Qui est-ce ?...

HÉLÈNE, taquine.

Lui !

HONORÉ

Lui, c'est-à-dire Monsieur l'Idéal ; comment est-il, Monsieur l'Idéal ?

HÉLÈNE, avec un sourire.

Très beau, naturellement !

HONORÉ

Enfin, beau comme qui ?... Compare !

HÉLÈNE, toujours taquine.

Beau... comme lui...

L'ABBÉ, avec admiration.

Elle te roulera, Honoré !

HONORÉ, moqueur

Très brave.

L'ABBÉ

Très bon.

HONORÉ

Spirituel.

L'ABBÉ

Instruit.

HONORÉ

Distingué.

L'ABBÉ

Adroit.

HONORÉ

Probe.

L'ABBÉ

Artiste.

HONORÉ

Quoi encore ?

HÉLÈNE

Mais amoureux, par exemple !

HONORÉ, même jeu.

Amoureux et roi de Perse ! Il est à la portée de la main, ton idéal. Je suppose qu'il te le faut aussi riche et noble ?

HÉLÈNE, grave.

Riche, non ! noble, oui !

L'ABBÉ, comiquement.

Ainsi, s'il s'appelait Benoît, ton idéal ; pas d'idéal !...

HÉLÈNE, riant.

Il est rare qu'un idéal s'appelle Benoît, mon oncle !

L'ABBÉ

Eh ! eh ! cela s'est vu : il y a des madame Benoît !

HONORÉ, en sondeur.

Tu ris ?... Eh bien, moi, j'ai ton affaire !

HÉLÈNE, incrédule.

Vous m'étonnez !

HONORÉ

C'est ainsi, cependant : et je ne badine plus !

L'ABBÉ, inquiet.

Dis-tu vrai, Honoré ?

HÉLÈNE, très nette.

Prenez garde, car cette liste de qualités est encore incomplète. Il m'en faut une dernière, décisive, sans laquelle rien ne compte !

HONORÉ

Dis : il faut ?...

HÉLÈNE

Que je l'aime !...

HONORÉ, plongeant dans ses yeux.

Regarde-moi bien. Tu l'aimes ?...

L'ABBÉ, suffoqué.

Es-tu fou, mon frère ?... Que lui dis-tu là ?

HONORÉ, se retournant vivement.

Tu sais donc qui c'est, l'abbé ?...

Entre un domestique.

LE DOMESTIQUE

M. Philippe Givron demande à parler à Mademoiselle...

HÉLÈNE, impérieuse.

Je n'y suis pas, je ne reçois pas !

HONORÉ, insinuant.

Comment, ton cavalier ? c'est une injure gratuite. Tu me forces bien à recevoir son père !

HÉLÈNE, révoltée.

Ah ! duc et marquis d'Argeville, vous ne savez pas ce que vous faites, en ce moment.

HONORÉ

Il n'y a qu'un instant tu embrassais sa sœur à pleines joues !

HÉLÈNE, décidée.

Introduisez M. Givron. Mais vous allez me laisser seule avec lui, j'ai à lui parler en effet.

HONORÉ, faussement naïf.

Je ne vois aucun inconvénient à te laisser seule avec ce jeune homme ; n'est-ce pas, l'abbé ? il est bien élevé, ton élève ?... Eh bien ! viens ! Mais tu as l'air pétrifié ! Viens donc, Michel ?

Il l'entraîne.

HÉLÈNE, seule.

Qu'est-ce que cela signifie ?... pourquoi me pousse-t-il à ma perte... ou plutôt à la sienne ? Est-ce qu'il veut que je l'épouse, à présent ?... Hélène Blondel, moi ! ah ! c'est impossible ! Il fallait m'élever autrement, alors !... Le pli est pris... On dirait vraiment qu'il n'y a plus que moi qui sois d'Argeville ici !... Ah ! il faut en finir !...

Entre Philippe.

SCÈNE VI

HÉLÈNE, PHILIPPE

PHILIPPE, comme haletant.

Pardonnez-moi... On me dit que vous partez demain, je ne puis tolérer cette pensée... C'est affreux, ce que j'endure... Quittez ce livre, je vous en supplie !

HÉLÈNE, très calme.

C'est un livre pourtant qui vous a été cher !

PHILIPPE, stupéfait.

La *Révolution française*, de Michelet !... vous lisez cela, vous ?

HÉLÈNE, ferme et assurée.

L'exemplaire est semé de notes fort intéressantes... Écoutez celle-ci : « Heureux ceux de 89 ! — Je suis venu trop tard, et pour des tâches déjà remplies. Mais tout recommence. » Et cette autre : — « C'est en 89 qu'il fallait vivre, mais c'est en 93 qu'il fallait mourir ! » Oui, on savait mourir, dans ce temps-là, et des deux côtés, du vôtre, monsieur, et du mien. Du mien surtout, peut-être ; voilà ce que j'ai pris la liberté d'ajouter à vos observations.

PHILIPPE, résolu, mais sans emphase tragique.

Si c'est un défi, je suis prêt à le relever ; si c'est un conseil, je suis trop enclin à le suivre. Si c'est un ordre, j'obéirai. Je souffre assez pour désirer mourir !

HÉLÈNE, se maintenant au ton.

Ni ordre, ni conseil, ni défi ! Je tâche à vous parler le

langage des hommes que vous admiriez jadis. Pour ce qui est de votre souffrance, est-ce devant un tel martyrologe (Elle montre le livre.) que vous osez en parler ?

PHILIPPE, sans romantisme.

Oh ! Hélène d'Argeville ! à quel jeu jouons-nous ?... Mais, sur votre loyauté, pensez-vous que cela puisse durer ?

HÉLÈNE, passant à la simplicité.

Enfin ! que me voulez-vous ? Si je vous comprends bien, ma présence ici jette le trouble dans une famille unie et respectable... Que puis-je faire mieux que de hâter mon départ ?

PHILIPPE, rompant peu à peu sa réserve.

Qu'il est mal de parler ainsi ! vous si vraiment noble, noble de l'âme ! Vous voulez que je vous crie : Je vous aime ! afin d'avoir le droit de ne plus m'écouter ?... Soyez satisfaite ; je vous aime désespérément. Est-ce là ce que vous vouliez entendre ? Ne vous suffisait-il pas de le savoir ?

HÉLÈNE, hautaine.

Je pouvais espérer m'être trompée, monsieur ?

PHILIPPE, chaud, enveloppant, sincère.

Espérer d'être aveugle, c'est cela ! Mais qui vous aimera jamais autant que je vous aime ? Qui, jamais, parmi vos égaux et vos pairs, surtout, Hélène, parmi eux, vous entourera de plus d'adoration ? Quel cœur battra mieux d'accord avec votre cœur ? Avec qui serez-vous plus belle ? et pour qui ? Par qui serez-vous mieux comprise ? Est-ce que je ne sens pas tout cela ? Je ne vous connaissais pas. Je n'étais point préparé à cet

amour. Jamais votre oncle ne m'avait parlé de vous au presbytère. Je vous croyais cloîtrée. Bien plus, je haïssais d'instinct toute la classe orgueilleuse à laquelle vous appartenez. Mon éducation avait encore augmenté cette haine. Vous êtes venue, et je suis allé à vous irrésistiblement, sous je ne sais quel doigt impérieux, docile et subjugué. Au delà de vous, tout chemin est fermé, tout horizon est clos ! je n'aboutis qu'à vous. Il ne m'est plus possible que de me traîner jusqu'à vos pieds. Si je cessais de subir votre enchantement, il me semblerait manquer à mon unique devoir, j'aurais la terreur de désobéir à ma destinée ! Et vous dites que vous avez espéré vous tromper ? non, non, on ne s'y trompe pas. Lorsqu'une femme l'inspire, cet amour-là, elle peut jurer, si elle veut, qu'elle n'en est point touchée, mais elle n'oserait pas prétendre qu'elle ne le reconnaît pas.

HÉLÈNE, pâle et décisive.

Voici mon dernier mot : je m'appelle Hélène Lingot d'Argeville. Notre devise est : « Sans alliage. » — Mon devoir est écrit sur notre blason. Je suis de celles pour qui rien ne prévaut contre le devoir.

PHILIPPE, tenace.

Et moi de ceux qui pensent que souvent ne faire que son devoir c'est ne pas le faire, et que l'amour n'a pas de maître.

HÉLÈNE, en honnête fille.

Soit ! mais si vous m'aimez, qui vous dit que je vous aime ? Vous avez beaucoup lu et beaucoup rêvé aussi. Mais, croyez-moi, parmi les romans, ceux qui nous représentent filles de noblesse, comme des monstres d'infatuations, ne sont pas plus vrais que ceux où l'on

nous donne pour-dégénérées de nos justes fiertés. L'amour pour nous, n'est pas libre ; il est soumis à des lois traditionnelles que le nom résume. Je porte la dernière un de ces noms, demain perdus. Si je suis fille, ce n'est pas ma faute. Or, à l'heure où toutes les armées de l'avenir s'acharnent sur la dernière petite phalange du passé, vous ne me jugeriez pas brave de déserter, j'imagine, et d'aimer chez l'ennemi.

PHILIPPE, apostrophant les portraits. — Amer.

Ah ! seigneurs farouches ! maîtres de la plèbe et de la glèbe, comme vous l'avez modelée à votre ressemblance ! Quel front haut dans la défaite ! Elle est bonne, généreuse et juste, cette jeune fille ! Mais son sang bleu se révolte ! Fermez-les, ces beaux livres d'espérance et de paix, et ne les lisez plus, car vous ne les comprenez pas. A cette plate-forme sanglante où vos pères sont morts, pêle-mêle avec les nôtres, il reste encore des degrés de vanité ! Ah ! Hélène ! Hélène ! dans l'amour, comme dans la mort, il n'y a pourtant que des égaux!

HÉLÈNE, bataillant.

Dans l'amour comme dans la mort, il y a des héros aussi !

PHILIPPE

Les héros de l'amour sont ceux qui aiment. Ne lui en forgez point d'autres.

HÉLÈNE

Enfin, soyez équitable, du moins ; renversez les rôles : si je vous demandais, moi, de faillir à tous les espoirs sacrés des vôtres, de renoncer au nom que vous devez perpétuer ; qu'est-ce que vous me répondriez ?... Vous voyez bien !

PHILIPPE

Blondel m'a élevé, recueilli, comblé de bienfaits...

HÉLÈNE

Mon oncle aussi !

PHILIPPE

Le sentiment n'est pas le même !

HÉLÈNE

Par où diffère-t-il ?

PHILIPPE

Le nom de Blondel n'a rien d'illustre ; il n'est précieux que pour moi ; il n'est cher qu'à ma reconnaissance.

HÉLÈNE

Le nom d'Argeville a les mêmes attraits pour moi, et son illustration ne parvient pas à me le gâter.

PHILIPPE, délibérément.

Elle en est le défaut pourtant, puisque votre oncle même peut songer à en trafiquer !

HÉLÈNE, le regardant.

Qu'est-ce à dire ?...

PHILIPPE, avec reproche.

Votre main est par lui promise à qui ramassera la quenouille d'Argeville. Votre possession est à ce prix. Il me l'a offert à moi, ce nom, auquel vous me sacrifiez !

HÉLÈNE, agitée.

Vous me jurez que mon oncle Honoré vous a proposé le marché que vous dites ?...

Elle remonte.

PHILIPPE, simplement.

Devant Hormisdas, oui, je vous le jure !

HÉLÈNE

Ah ! Demeurez, je vous prie, et veuillez m'attendre.

Elle sort.

SCÈNE VII

PHILIPPE, BLONDEL

PHILIPPE, au désespoir.

Oui, vous en vendez de vos croisades. Je puis en acheter de ce duc autant qu'il m'en faut pour être heureux ! ! ! O dérision !...

BLONDEL

Philippe !...

PHILIPPE, au désespoir.

Se peut-il rien concevoir de plus atroce dans le grotesque ?... J'ai vingt ans ; je vis, je parle, je respire, je me meus ; mais pour cette enfant de femme, comme moi, je ne suis pas ! je n'ai pas de nom, paraît-il ?... Le nom, c'est la clef et c'est le talisman de la féerie ! ce n'est donc pas un nom, Philippe ?... Ce n'est pas fait avec des voyelles et des consonnes ?... On ne peut pas m'appeler avec ça ?...

BLONDEL, paternel.

J'attendrai, mon enfant, que cette crise soit passée !...

PHILIPPE, désespoir.

Ah! c'est fini!... Rien ne fera de moi un La Trémouille ou un Montmorency!... Par conséquent!... non, elles préféreraient encore épouser la guillotine que d'épouser un nommé Blondel... Voilà comme elles aiment!

BLONDEL, lui posant la main sur l'épaule.

Mon pauvre enfant!... Comme tu souffres!...

PHILIPPE, s'assied, désespoir.

Oh! n'être pas né du tout!... Voilà le rêve!... Il est vrai que je le suis si peu!

BLONDEL, bon et tendre.

J'ai ramené ta sœur avec moi afin que le coup de cette désillusion te fût moins rude... Isole est là. Veux-tu qu'elle entre?...

PHILIPPE, emporté par la douleur.

A-t-elle une particule à me prêter? Allons, tout est bien fini! A la charrue, paysan!

BLONDEL, froissé.

Minute!... Mon nom n'est pas un pis-aller!... Il est très beau, mon nom!... J'y tiens autant et plus que tes nobles... Si tu n'en veux pas, laisse-le!...

PHILIPPE, railleur, mais respectueux.

Vous tombez mal, de me tenter, vraiment!

BLONDEL, même sentiment.

C'est que je commence à me demander si tu en es digne... Un nom, Philippe, n'est pas un simple composé de syllabes, avec ou sans préposition, comme tu as l'air

de le croire. Il est un signe de reconnaissance entre honnêtes gens ; quelque chose comme le mot d'ordre de la famille. Le mien est déjà lourd à porter, je t'en avertis, et je te vois bien faible !...

PHILIPPE, plaintif.

Pour me parler sur ce ton. vous n'avez donc jamais aimé ?...

BLONDEL, grande autorité.

Et ta mère ? Mais laissons cela ! Tu n'es pas en état de mesurer ce que tu dis... Ecoute-moi, mon garçon ! En ce monde, il y a deux sortes d'honneur : le vrai et le faux, tout bêtement. Celui contre lequel tu te brises le cœur en ce moment, c'est le faux ! Le vrai est celui auquel tu dois d'être... ce que tu es ! Il y a l'honneur qui ne sert point, qui ne circule point, qui ne s'enrichit point, et il y a celui qui se renouvelle, qui se frappe d'un nouveau coin à chaque génération d'hommes, d'une effigie nouvelle, à chaque homme de cette génération. Le premier ressemble précisément au lingot, qui donne son nom à la race des immobiles, trésor certes, mais trésor enfoui. L'autre est en gros sous, en monnaie courante, il roule d'un bout de la terre à l'autre et sert à payer les travailleurs du progrès. Tu as, en ce moment, à choisir entre ces deux honneurs, l'ancien et le nouveau, le mort et le vif. Choisis !

PHILIPPE, marchant. nerveux.

Si j'ai deux chemins, je ne suis pas Hercule !.. J'aime, vous dis-je, j'aime !

BLONDEL

Donc, tu hésites ?

PHILIPPE, justification.

Qu'avez-vous à me reprocher ? Le duc m'a offert son nom, lui aussi ; l'ai-je accepté ?

BLONDEL, convaincant.

Tu l'accepteras ! oui, tu l'accepteras, puisque tu ne l'as pas souffleté !...

PHILIPPE, éclatant.

Vous les haïssez trop, aussi. Cela passe la mesure !

BLONDEL, autorité, puis haine contenue.

Tu ne les hais plus assez, c'est ce qui te perd ! Pendant dix siècles, ces gens-là nous ont tout volé, mon fils, non seulement la terre, mais la vie ! non seulement la vie, mais nos plus saintes amours ! nos femmes et nos filles, et cela surtout. De cette salle où nous sommes, il est sorti plus de meurtres, de viols, de rapines et de désolations qu'il n'y a de pierres dans ces murailles. Le ciment dont elle est construite a été pétri dans nos larmes ; ces fenêtres ont tout vu, en fait de crimes. Ces portraits que voilà, c'est la galerie de nos bourreaux !... Enfin, un jour, il y a près de cent ans, nous les avons débusqués, ces bandits ; nos pères en ont nettoyé les grandes routes de l'avenir. Sur ces routes aujourd'hui, tu peux passer. Tu peux aller à la science, aux arts, à l'industrie, à toutes les terres promises ! Est-ce vrai ?... Est-ce que je mens ? N'es-tu pas la preuve vivante de notre libération ? N'es-tu pas l'homme nouveau, épanoui dans sa liberté ? Philippe Givron, réponds-moi !

PHILIPPE, avec angoisse.

Je n'ai pas encore démérité, mon père, de m'appeler Philippe Blondel !

BLONDEL

Mais pourquoi donc alors, veux-tu aller féconder leurs vieux nids de vautours? Pourquoi veux-tu attenter à notre œuvre et forcer tes enfants à la recommencer? Pourquoi donc portes-tu à l'ennemi le renfort de ta jeunesse, de ta force, de ton amour même, et l'appoint de cette bâtardise bénie qui te double ta liberté?... A qui dois-tu les dons qui font de toi un homme?... Mais tu ne trahis pas que moi!... Tu trahis aussi la nature dans les desseins qu'elle avait sur toi, dans le rôle qu'elle t'avait préparé!

PHILIPPE

Est-ce la trahir, que d'aimer?

BLONDEL

Tu aimes, dis-tu? tu as raison d'aimer, car il faut aimer, c'est la loi éternelle. Mais, est-ce à toi de déroger, roi de l'avenir, est-ce à toi de te mésallier?

PHILIPPE

Mon père!... par pitié!...

BLONDEL, nettement.

Je ne suis pas encore ton père!

PHILIPPE, avec prière.

Que voulez-vous que je décide? Jamais elle n'épousera qu'un homme de sa condition! Il faut bien la croire, quand elle le déclare.

BLONDEL, autorité cordiale.

Assure-toi de ce que je vais te dire, car c'est la vérité humaine, celle-là! Si cette jeune fille est vrai-

ment telle que ta passion te la montre, si elle t'aime comme il faut que l'on t'aime, elle sera ta femme. J'ai foi dans l'amour, moi. Si elle ne parvient pas à dompter les chimères de son éducation fatale, j'estime que ta douleur est d'un jour, et que le bonheur qui t'est promis doit te venir par une autre !

Hélène et Honoré entrent.

PHILIPPE, passionné.

Et pourtant, il n'y a pour moi sur la terre d'autre femme qu'elle ; c'est elle qui est créée pour moi.

BLONDEL, ému.

S'il en est ainsi, attends. Il n'y avait aussi pour moi sur la terre qu'un seul enfant qui fût et dût être mon fils. Je l'ai attendu vingt ans, et je croyais l'avoir mérité. J'attendrai une année encore, car je crois !... Ai-je raison ?...

PHILIPPE, sans hésiter.

Oui, toujours ! (Baisant les mains de Blondel.)

Entre Isole.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ISOLE, puis, TOUS, successivement.

ISOLE

Que se passe-t-il donc ?

BLONDEL

Un fait très simple, mon enfant. M. le duc essaie de te voler ton frère.

ISOLE

Le voler ?...

HONORÉ, du fond.

Chez nous on ne vole pas, maître fermier, on reprend.

BLONDEL, retenant Isole.

Reste, ta présence ici est bonne.

tre l'abbé.

HÉLÈNE, à Honoré.

Je vous cherchais, mon oncle. Est-il vrai que vous ayez offert ou promis ma main à ce jeune homme, s'il acceptait de porter le nom de notre famille?

HONORÉ

Parfaitement vrai. Et je lui réitère ici, publiquement, mon offre et ma promesse.

HÉLÈNE

M'est-il permis de vous demander si vous m'avez consultée?

HONORÉ

Je t'ai consultée. L'abbé m'en est témoin. Philippe d'Argeville répond exactement, et sur les moindres points, au portrait que tu nous as tracé du mari idéal d'Hélène.

HÉLÈNE

Soit. Mais je ne vois personne ici qui porte le nom que vous venez de prononcer.

HONORÉ, à Philippe.

Répondez, monsieur.

BLONDEL

Réponds, mon enfant. Un jour tu m'as demandé l'occasion de me prouver ta tendresse. Je te l'avais promise. La voilà.

PHILIPPE, à Isole.

Parle pour moi, Isole. Je ne vois plus rien dans mon cœur.

ISOLE

Mon frère, je suis une pauvre fille très simple, et je n'entends rien à ce qui se passe. Mais je sais que je suis ta sœur et que je ne m'appelle pas Isole d'Argeville.

HONORÉ

Ah çà! mais ne dirait-on pas que je propose ici des marchés honteux? Si parmi les noms portés par de grands Français, illustrés par des braves, et salués par le respect universel, il en est un qui vaille le nom d'Argeville, priez votre père de vous le citer. Je l'apprendrai moi-même avec plaisir.

BLONDEL

Le mien par exemple. Et sur ce terrain encore je suis prêt à vous suivre, si vous voulez.

HÉLÈNE, à l'abbé.

Que dit-il, mon oncle?

L'ABBÉ, à Hélène.

Écoute cet honnête homme.

HONORÉ

Votre nom? Le nom de Blondel? (Il s'assied.) L'abbé, enseigne donc à ton élève ce que c'est que l'histoire d'une famille qui depuis dix siècles se confond avec celle de la patrie, et qui lui emboîte le pas.

BLONDEL

Il le sait. Mais il sait aussi ce que c'est qu'une race qui depuis quatre mille ans travaille à l'histoire de l'humanité, et qui ne fait qu'entrer en besogne! Mais j'en dirais trop ou trop peu et je ne suis pas grand clerc... c'est lui, mon fils, qui expliquera cela à vos enfants.

HÉLÈNE, allant à lui vivement.

Parlez, monsieur, je vous en prie.

BLONDEL

Vous le voulez, mademoiselle. Eh bien, soit. Vous êtes tous là, à me disputer mon enfant, comme si ce que vous lui offrez était aussi beau que ce que je lui donne. Des aïeux, à lui? Mais ça le gênerait! C'est lui qui est un aïeul, le cher garçon! Vous voulez donc l'accabler sous votre nom tout fait, et qui pèse quatre siècles? Est-ce lui vouloir du bien que de lui centupler le fardeau de la vie? Un nom, mais c'est tout justement une chose qu'on se taille soi-même, à la pointe de l'épée, dans la mêlée humaine. Le temps est venu où il faut donner de sa personne et non pas de la personne des morts. Vous voyez, j'exprime mal ce que je pense.

HONORÉ

Vous l'exprimez fort bien, au contraire. Nos tribuns ne diraient pas mieux.

BLONDEL

A quoi servent-ils aujourd'hui, ces noms historiques, dont vous êtes plus fiers que dignes? A couvrir des incapacités. La reconnaissance de la patrie pour les hauts services de vos pères est une dette payée. Elle ne peut pourtant pas durer toujours, et c'est en avant que l'humanité marche. A des hommes nouveaux il faut des noms nouveaux. Les vôtres sont périmés. Renouvelez les vôtres si vous voulez faire partie de cette élite du travail, qui sera, je vous le dis, l'aristocratie de l'avenir.

HONORÉ, à l'abbé.

Marquis, nous avons eu raison de leur apprendre

à lire. Et cette aristocratie nouvelle, où la recrutez-vous?

BLONDEL

Comme l'ancienne, monsieur, parmi les braves. Si les ennemis ont changé, le combat dure toujours. Nous avons nos croisades et nos Sarrasins, si la liberté est notre Saint-Sépulcre. Oui, mademoiselle, des braves aussi. Les braves de la tâche, du droit, de la famille, de tous les devoirs, les héros du pain quotidien. L'humanité, monsieur le duc, n'a vraiment que son roman. Mais sa vraie histoire personne ne l'a écrite, car elle n'est pas « amusante »! Ce serait celle de la vie régulière des hommes obscurs, celle des actes sans gloire du labeur, celle de ce courage social qu'a la masse de vivre et de mourir selon les lois de la patrie, l'histoire de la foule noire. Celle des historiens n'enregistre que les exceptions brillantes du crime ou de la vertu. Mais l'héroïsme anonyme, qui n'est récompensé ni sur la terre, ni dans les cieux, l'héroïsme quotidien du devoir, de la famille, de la conscience, il n'a ni Bossuets ni Michelets celui-là! Hélas! quels Achilles, quels Hectors cependant! Ils prennent Troie tous les jours. Ils sont corps à corps avec la destinée, dans une mêlée sans repos, éternelle! Mais je vous le dis, cette histoire est ennuyeuse; les poètes la dédaignent. Vous imaginez-vous un Montesquieu écrivant ceci : « En ce temps-là, un tel vécut quatre-vingt-sept ans sans transgresser aucune loi naturelle ou sociale. » Qui, un tel? Mais mon père, par exemple, mon bon seigneur. Quentin Blondel, voilà tout. Ça ne représente rien à l'imagination, et pourtant vos grands hommes sont petits auprès de ce vieillard qui dort dans l'herbe, sous une pierre blanche comme sa vie! Nous sommes des millions comme cela, mademoiselle.

Ah ! ces tenants des pactes sociaux, corps à corps avec la rude vie, les rudes lois, l'indéracinable iniquité, c'est avec votre cœur, jeune fille, que je vous invite à les juger.

HONORÉ, se levant.

Brisons là.

BLONDEL

J'ai fini. (Prenant Philippe par la main.) Toi, tu es libre. Fais ton choix.

PHILIPPE, à Hélène.

Adieu, Hélène d'Argeville.

Il sort avec Isole.

HONORÉ

C'est bien, mais tout n'est pas fini entre nous, maître fermier.

BLONDEL

J'attendrai.

RIDEAU

ACTE QUATRIÈME

Au presbytère.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIE, L'ABBÉ, puis BLONDEL

L'ABBÉ, *tisonnant.*

As-tu encore un fagot, Marie? je ne sais ce que j'ai aujourd'hui, je gèle. Et puis ces hurlements de chiens, c'est sinistre... Si j'étais superstitieux, je croirais que l'un de mes paroissiens est en train de trépasser, broumm ! (*Marie met des broussailles au feu.*) Ah ! merci, ma bonne servante ; quelle sombre journée d'automne !

MARIE

La bise est nord-est, ceux qui sont en mer doivent pâtir. Où est-il en ce moment, mon pauvre cher homme ?...

L'ABBÉ

Bonne femme !... Les damnés chiens ! Vous tairez-vous, vilaines bêtes !... Quelle heure peut-il bien être ?

MARIE

Vous avez encore laissé arrêter votre horloge ? Deux

heures viennent de sonner chez les dames Carmélites.

L'ABBÉ

J'ai donc une heure avant l'arrivée d'Hélène. Elle m'a prié de l'attendre à trois heures, et d'être seul. Ainsi, Marie, je m'enferme, je n'y suis pour personne. Écoute donc, on marche dans le jardin. (Il ouvre la porte.) Qui est là.

Blondel paraît.

BLONDEL

C'est moi, monsieur le curé !

Marie sort.

L'ABBÉ

Entrez, mon bon ami. Mais qu'est-ce que vous avez ? vous êtes décomposé ?

BLONDEL

Hormisdas est mort !

L'ABBÉ

Sans sacrements ? Ah ! l'imbécile !... Pardon, Blondel, avait-il au moins quelqu'un à son chevet ? Pourquoi ne pas m'avoir appelé ? je suis là pour ça !...

BLONDEL

La mort a été subite. On vient de le trouver raide dans son cellier, sur un lit de pommes. Deux dames du couvent le veillent.

L'ABBÉ

Que Dieu le rattrape au vol, le pauvre diable ! Je dirai demain ma messe pour lui. C'était le plus ancien du pays, moi je viens après, et puis c'est vous !

BLONDEL

Je subviendrai ou plutôt Philippe subviendra aux frais

de l'enterrement. Hormisdas était son parrain, c'était avec Isole la seule famille qu'il eût au monde ?

L'ABBÉ

Eh bien, et vous ?

BLONDEL

Moi, monsieur le curé ? Mais je ne suis pas le père de Philippe, vous le savez bien !

L'ABBÉ

Bon ! c'est tout comme. L'an prochain, à pareille époque, vous l'aurez adopté, lui et votre bonne petite Isole !

BLONDEL

Qui sait ?

L'ABBÉ

Comment, qui sait ? Ça ne fait pas l'ombre d'un doute : l'épreuve d'hier est concluante. Si Philippe avait dû renoncer à votre nom pour en prendre un autre, l'occasion lui était belle. Honoré ne lui a pas mâché l'offre du nôtre !

BLONDEL, *à part.*

Sait-il, ou ne sait-il pas ?

L'ABBÉ

A moins, cependant, Blondel, que ce soit vous qui ne veuilliez plus de lui. Pourquoi donc me regardez-vous comme ça ?

BLONDEL

Mais je suppose que d'ici à un an, aujourd'hui, par exemple, ou demain, le vrai père de Philippe se présente à son fils, et s'en fasse reconnaître.

L'ABBÉ

Quel vrai père, mon bon ami ?

BLONDEL

l y a des morts qui ressuscitent, monsieur le curé !

L'ABBÉ

On n'en a point vu depuis Jésus-Christ, de sérieux, du moins !

BLONDEL

Cela dépend de quel tombeau. Ainsi, du tombeau du confessionnal, par exemple.

L'ABBÉ

Si vous saviez encore votre catéchisme, Blondel, vous n'émettriez pas de pareilles énormités... c'est absurde. Tenez, parlons bon sens. Comment voulez-vous qu'un pauvre prêtre qui depuis quarante ans, en entend tous les jours à affilée, de toutes les couleurs, et des mortels, et des véniels, et des douteux, comment voulez-vous qu'il arrive, je ne dis pas à se souvenir, mais à s'y reconnaître, dans ce chaos abominable ! C'est toujours la même chose, il n'y en a pas de nouveaux. Mais le bon Dieu, lui-même, avant de recevoir Hormisdas dans son saint paradis, viendrait en personne se renseigner ici sur les péchés de cette pauvre âme, que je ne pourrais pas lui en citer la moitié d'un... C'est bon pour les jésuites, de prendre des notes !

BLONDEL

Il y a des confessions plus intéressantes les unes que les autres !

L'ABBÉ

Ah ! je vous garantis que non, par exemple !

BLONDEL

Les confessions générales, *in extremis ?*

L'ABBÉ

D'abord, on n'en entend pas un mot. Et puis, nous ne sommes pas des notaires, nous ne faisons pas bavarder les moribonds, nous les envoyons à Dieu sans phrases!

BLONDEL

Ainsi, vous ne vous souvenez d'aucune confession, vous, monsieur le curé ?

L'ABBÉ

D'aucune, je ne le peux pas.

BLONDEL

Même de celle que vous avez reçue de Denise, ma femme, à son lit de mort ?,..

L'ABBÉ

Même de celle-là !

BLONDEL

Vous me le jureriez sur l'Évangile ?

L'ABBÉ

Parfaitement !

BLONDEL

Et sur votre honneur de gentilhomme ?

L'ABBÉ

Aussi.

BLONDEL

Je vous demande pardon, monsieur l'abbé...

L'ABBÉ

Mais pas du tout... Seulement, en voilà assez pour

aujourd'hui. Il faut que j'aille tinter le glas pour Hormisdas... je n'ai pas de vicaire, moi !

BLONDEL

Puis-je vous rendre ce service?... je passe devant l'église?...

L'ABBÉ

Eh bien, c'est cela... J'attends ma nièce... Mais non, il y a un rite. Vous seriez capable de tinter l'incendie. J'irai moi-même. Merci ; à demain !

BLONDEL

A demain !... Me voilà plus tranquille !

Exit Blondel

SCÈNE II

L'ABBÉ, seul.

Le rebouteux est mort... Il n'y a plus que Blondel et moi qui sachions... Pauvre Honoré ! tout est fini !... (Il se met au prie-Dieu.) Seigneur Dieu, pour la première fois depuis vingt ans, je m'agenouille sans espoir devant vous ; pour la première fois, je ne vous adresse plus ma prière quotidienne : Sauvez la famille et le nom d'Argeville !... Votre volonté s'est révélée terriblement ce soir et nous avons cessé d'être agréables à vos yeux. Mon sacrifice très humble n'a pas trouvé grâce devant vous et vos serviteurs séculaires sont enfin condamnés. Etait-ce donc péché d'orgueil que d'espérer renouer la chaine rompue des aïeux, et de quoi nous châtiez-vous et pourquoi votre main est-elle si lourde?... (Entre Honoré.) Seigneur, soyez clément et daignez me rappeler. Ma tâche

stérile est remplie et l'erreur de ma vie a trop duré de toute celle de mon espérance. Seigneur, j'ai l'âme triste et le cœur désolé... *Miserere !*

Il pleure.

SCÈNE III

L'ABBÉ, HONORÉ

HONORÉ

Pourquoi pleures-tu, Michel ?...

L'ABBÉ

C'est une douleur de prêtre, c'est entre Dieu et moi... Qui t'amène ?

HONORÉ

Tu vas le savoir.

L'ABBÉ

Sera-ce long ?

HONORÉ

Oui !

L'ABBÉ

C'est que je dois aller sonner le glas à l'église.

HONORÉ

Qui donc est mort ?

L'ABBÉ

Hormisdas !

HONORÉ

Sang de Dieu ! J'allais aussi chez lui...

L'ABBÉ

Trop tard, si tu avais à lui parler !... Les chiens hurlent, je vais les faire taire avec ma cloche. Laisse-moi sortir !...

HONORÉ

C'est à la mort de notre famille, que les chiens hurlent, mon frère, à moins que tu te décides à la laisser vivre. Ah ! reste ! cela en vaut la peine, je te le jure. Tu as assisté hier à la victoire du fermier. Philippe nous échappe et cependant il aime Hélène et Hélène l'adore. Au reste, la question n'est plus là. Qu'ils s'épousent ou non, cela importe peu pour le moment. Leur amour était surtout pour moi un moyen d'arriver plus vite à mon but. S'ils sont trop fiers tous les deux pour se sacrifier leurs devoirs, tant pis pour eux. Passons à notre suprême ressource. Dis un mot et Philippe nous reste !

L'ABBÉ

Je t'écoute avec soin et je ne comprends que la moitié de ce que tu me dis. Il ne dépend pas de moi de décider ce garçon à accepter ce dont il ne veut pas. Je ne suis que son vieux maître, et mon influence ne vaut pas un sourire d'Hélène.

HONORÉ

Est-ce que vraiment, l'abbé, tu ne comprends pas ? Nous périssons, marquis d'Argeville. Le Dieu que tu sers ne peut pas t'ordonner de laisser crouler la maison dont tu es. Tes papes et tes conciles t'absoudront. Il y a cas d'exception. Parle.

L'ABBÉ

Le chagrin t'a-t-il démenté, Honoré ?... tu m'épouvantes, avec mes conciles et mes papes ?...

HONORÉ

Ah! je vais trop vite, aussi. Je ne me possède plus. Ecoute, frère, depuis cette fête à la ferme j'ai un soupçon terrible. Il me dévore. Je dois devenir fou en effet, car c'est de la folie, ce que je vais te dire : N'as-tu pas été frappé de la ressemblance extraordinaire qu'il y a entre Philippe et notre mère, oui, la duchesse douairière qui dort sous ton autel et qui écoute ce que tu vas me répondre ?

L'ABBÉ

Tout est possible, mais il serait étrange que le fils de Denise Givron...

HONORÉ

Denise Givron a été ma maîtresse !

L'ABBÉ

Et tu le dis ?

HONORÉ

Oh ! j'en dirais bien d'autres, dans l'état où je suis ! Dieu m'est témoin, cependant, que je n'aurais point troublé ta quiétude. Je respecte l'habit que tu portes et les devoirs sacrés auxquels il t'oblige. Mais il n'y avait que trois hommes qui pussent me sortir de cette angoisse et m'armer pour la défense de mon nom : Blondel, qui l'attaque, Hormisdas, qui est mort, et toi ! Je suis donc forcé de m'adresser à toi !

L'ABBÉ

S'il m'est humainement possible d'aider au bonheur de ces enfants, je t'aiderai, puisqu'ils s'aiment !

HONORÉ

Bien ! Philippe est mon fils, n'est-ce pas ?

L'ABBÉ

Il serait donc mon neveu?... Je l'apprends de toi!...

HONORÉ

Mais tu as confessé Denise au lit de mort?...

L'ABBÉ

Oui, eh bien?

HONORÉ

Eh bien! Elle te l'a dit?...

L'ABBÉ

Pardon, Honoré, est-ce le confesseur, que tu interroges?

HONORÉ

Qui veux-tu que ce soit?

L'ABBÉ, place un crucifix entre lui et Honoré.

Alors, on ne passe pas!

HONORÉ

Ah! elle a donc tout tué en toi, cette soutane? le gentilhomme, le frère et l'oncle!... Notre père le disait souvent : « Michel, il n'est pas des nôtres! » Il disait vrai!... A trente ans de distance, je reconnais encore l'esprit d'opposition qui t'a fait prêtre. Aie pitié, Michel, c'est ton neveu!... Qui saura que tu me l'as avoué?... Personne! Je souffre, mon frère, et je te fais souffrir! Il est mon fils! (L'abbé marmotte des lèvres une antienne.) Enfin, laisse-moi espérer seulement!...

L'ABBÉ

Non possumus!...

HONORÉ

Voyons, c'est à l'homme que je m'adresse, mainte-

nant rien qu'à l'homme, au Français, si tu veux?... D'autres familles peuvent être condamnées, mais la nôtre!... Nous aurions servi pendant tant de siècles notre pays, notre Dieu... ton Dieu... sans forfaiture; nous nous serions transmis de pères en fils des leçons toujours obéies et toujours enseignées, de fidélité, de bravoure et d'honneur; nous aurions été au premier rang d'une noblesse sans égale dans l'histoire, présents à toutes les luttes généreuses et fières, à tous les combats d'indépendance, pour que tout cela s'anéantît entre les mains d'un paysan et parce que, sur trois héritiers du nom, l'un est mort, l'autre est prêtre et le troisième n'a eu que de tristes amours!... Allons donc! tu ne le crois pas? Si le Dieu que tu sers est capable d'une telle ingratitude, qu'est-ce que tu fais à son autel?

L'ABBÉ

Il est mort pour nous, Honoré!

HONORÉ

A Jérusalem, oui; mais il me semble que nous le lui avons largement rendu! Si les croisades ne valent plus à présent une confession de Normande, je demande qui nous juge? Dis-moi la vérité, mon frère, dis-la moi! (Silence de l'abbé.) Prends garde!... tu me connais! tu sais comment je veux, quand je veux... Je suis du côté de Guillaume d'Argeville, qui fut à Crécy, et qui ne comprit jamais où commençait la fin d'une bataille...

L'ABBÉ

Moi, je suis du côté de Tristan d'Argeville, prisonnier des Anglais, qui se coupa la langue avec les dents pour ne pas trahir son roi. Mes dents sont encore bonnes!

HONORÉ

Alors, pourquoi l'as-tu élevé ?... Pourquoi as-tu renoncé tout d'un coup, il y a juste vingt ans, au plus brillant avenir ecclésiastique, pour venir t'enterrer dans ce trou de village, afin d'être près de lui ? Pourquoi tout à l'heure encore, sanglotais-tu sur ce prie-Dieu ?... Parle, va, car ton silence même te trahit, pauvre homme !

L'ABBÉ, coupe le porte-plume avec les dents, et le montre à Honoré.

Tu vois, elles coupent encore !...

HONORÉ

C'est bien ; assez. Je sais ce qui me reste à faire... adieu ! (Entre Philippe.) Vous venez à point nommé, mon enfant !

L'ABBÉ

Philippe ! Ah ! mon Dieu ! que va-t-il lui dire ?

SCÈNE IV

LES MÊMES, PHILIPPE

PHILIPPE

Je ne pensais pas, monsieur, qu'il me fût réservé de vous revoir encore. Je pars demain décidément, après l'enterrement de mon parrain. Je venais embrasser mon maître pour la dernière fois !

HONORÉ

Rendez-moi cette justice, au moins, qu'il n'a pas

dépendu de moi que vous fussiez heureux... Je vous ai secondé de tout mon pouvoir auprès d'Hélène et contre vous-même. Votre reconnaissance, un peu exagérée, peut-être, pour un bienfaiteur qui n'est pas votre père, est encore le seul obstacle qui s'oppose à votre bonheur et au nôtre.

PHILIPPE

Toute reconnaissance reste au-dessous de ses bienfaits.

HONORÉ

Sans doute ! mais, encore une fois, vous n'êtes son fils que de cœur. Il peut arriver des circonstances graves, qui tourneraient en simple révolte contre la nature, l'héroïsme dangereux de votre dévouement.

PHILIPPE

Je n'en prévois aucune, cependant.

HONORÉ

Mais votre vrai père, votre père de sang, peut revenir, se présenter à vous, et réclamer ses droits ?

PHILIPPE

C'est vrai !

HONORÉ

N'y avez-vous jamais pensé ?

PHILIPPE

Jamais !

HONORÉ

Et s'il vous apparaissait, ce père, quelle serait votre conduite envers lui ? Comment le recevriez-vous ?

PHILIPPE

Je lui dirais : « Tu es un misérable ! va-t'en ! »

HONORÉ

Ah !... C'est peut-être un honnête homme ?...

PHILIPPE

Lui !... S'il était honnête homme, il n'aurait pas besoin de faire valoir ses droits. Il y a vingt ans que je serais son fils !

HONORÉ

Vous êtes sévère, jeune homme !... vous avez des principes bien implacables, pour votre âge !

PHILIPPE

Ces principes, monsieur le duc, je les dois à deux maîtres : à mon père, d'abord ; puis au vieux prêtre que voilà !

HONORÉ

C'est donc un éternel adieu, que vous nous dites ? Et vous ne la verrez plus... Car vous ne la verrez plus !

PHILIPPE

Hélas !

HONORÉ

Tel est votre dernier mot ?

PHILIPPE

Oui !...

HONORÉ, à l'abbé.

Ah ! vous l'avez bien façonné !... Salut !

Il sort.

SCÈNE V

L'ABBÉ, PHILIPPE.

L'ABBÉ

Que je suis fier de toi ! (Il l'embrasse.) Et cependant, mon Dieu ! tu les avais créés l'un pour l'autre !

PHILIPPE

Je n'ose vous avouer dans quel but j'étais venu ; je voudrais passer cette journée ici, dans ma chambre d'étude, entouré de ces chères images et de ces bons vieux livres qui m'ont vu si heureux. Me le permettez-vous ?

L'ABBÉ

C'est que... c'est que j'attends quelqu'un... Enfin, je vais arranger cela avec Marie. Mais tu resteras seul, j'ai à sortir !

PHILIPPE

Oui, seul, justement... j'ai besoin de me recueillir et de me chercher. J'ai peur de moi.

L'ABBÉ

Espères-tu donc te retrouver, malheureux enfant ? Ah ! le Philippe de douze ans, le Philippe d'avant l'Angleterre, mon Philippe, à moi, si candide et si gai ! mon cher petit, où est-il ? Ils ont fait de toi un homme moderne ! Tu es triste, tu souffres, tu as le cœur brisé. Ils sont bien avancés. (Montrant le livre.) Tiens ! le voilà, ton Darwin. Il est navrant. Il ne parle que de la bête. Va donc demander à Hormisdas maintenant dans quelle étoile ça se trouve, le paradis des singes sans queue.

PHILIPPE

Pauvre Hormisdas !

L'ABBÉ

Tu le plains ? Mais au moins, il était sorcier. Il jacassait avec les astres, c'est toujours ça ; tandis que toi, qu'est-ce qui va te consoler ? Tu ne crois plus à rien ! A-t-elle un remède pour ton chagrin, l'Origine des Espèces ? A quelle page ? Moi, je vais aller tinter la cloche pour ton parrain, un ignorant, un préféré, et il y a là-haut quelqu'un qui penchera l'oreille et qui me fera l'honneur de prendre son âme, telle qu'elle est. Je peux cela pour lui, je ne peux rien pour toi... Tu ne crois plus !

PHILIPPE

Non, même à l'amour.

L'ABBÉ

Oh ! l'amour sans Dieu, qu'est-ce que cela ? une exaltation des sens, c'est tout. Ton Anglais le dit !

PHILIPPE

Je n'en demande pas davantage.

L'ABBÉ

Ainsi, il te suffirait de posséder Hélène, tout simplement ?

PHILIPPE

La posséder, et mourir après !

L'ABBÉ

Elle vaut mieux que cela, beau philosophe. Allons, enferme-toi, et tâche de te calmer. Tu as eu raison de venir, c'est la bonne maison pour toi. Si tu ne peux

pas prier, médite ; si tu ne peux pas méditer, gémis ; si tu as besoin de crier, crie ; jure même, païen ! mais pas trop haut, car il va descendre des anges au son de la cloche, et tu les effraierais. A tout à l'heure !... je t'enferme !

Il sort à droite.

SCÈNE VI

PHILIPPE, puis HÉLÈNE.

PHILIPPE

Je ne la verrai plus !... que vais-je devenir ?... et je sens qu'elle m'aime... Ah ! avoir brisé cet orgueil, se deviner aimé, la désirer de toutes les ardeurs de mon sang, et rester là, cloué par la crainte de son mépris ! Qu'elle me méprise, si elle m'aime ! Qu'elle était belle, la pâleur aux joues, les narines frémissantes, la flamme aux yeux ! J'aurais dû la prendre et l'emporter. Car elle était à moi, à ce moment, bien à moi ! Et je ne la verrai plus. Ah ! mon père, ne me demandez plus rien, rien, je vous ai tout donné. (On frappe à la porte.) Quelle vie d'extase je lui préparais ! De quel baiser sans fin mon amour l'eût vêtue !... Il vaut mieux ne plus la revoir ; il a raison, ce duc ! je ne résisterais plus. Je n'aurais plus la loyauté d'être si lâche !

HÉLÈNE, au dehors.

C'est moi, mon oncle, ouvrez !

PHILIPPE

Elle !... Puissance terrestre ! mes jambes se refusent. Je vais tomber !

HÉLÈNE, du dehors.

Hâtez-vous un peu, mon oncle, j'ai froid.

PHILIPPE

Que décider ? Ma vie est dans cette minute !... Ah ! que tout périsse, je l'aime !

Il ouvre.

HÉLÈNE

Enfin !... Vous ne m'attendiez donc pas ?...

PHILIPPE, fermant la porte.

Oh ! non, je vous jure !

HÉLÈNE

Vous !... Veuillez rouvrir cette porte !

PHILIPPE

Demeurez !... Écoutez-moi !... vous ne sortirez pas !

HÉLÈNE

Me contraindrez-vous d'appeler ?

PHILIPPE, ouvrant la porte.

Appelez !

HÉLÈNE

Qu'est-ce que cela signifie ?... Suis-je bien Hélène, et êtes-vous bien Philippe ?

PHILIPPE

Cela signifie que je ne peux plus vivre sans vous, que vous êtes ma femme, que tout le reste est un mensonge, et que je vous veux. Si vous tenez à ce que je le crie dehors, je vais le crier, et j'irai à la mort après, s'il faut y aller !

HÉLÈNE, *très bravement.*

Monsieur, je n'avais jamais eu peur de ma vie ; c'est la première fois. Mais, c'est fini, je suis prête à me défendre !

PHILIPPE

Vous défendre ?... Ah ! c'est vrai, je perds le sens. Pardon !

HÉLÈNE

Je vous aime mieux ainsi, vraiment. Séparons-nous, Philippe ; nous n'avons rien à nous dire.

PHILIPPE

Où voulez-vous que j'aille, en vous quittant ? Voyez, je suis tellement possédé de vous, que tout vacille devant moi, même l'honneur !

HÉLÈNE

Suivons chacun notre route. La vôtre est encore plus belle que la mienne. Vous êtes entouré d'êtres bons et charmants qui vous aiment. Moi, je suis seule, et je n'ai pas d'amis. Vous triompherez de vous-même, vous oublierez !

PHILIPPE

C'est vous qui oublierez, vous noble, riche, belle. parmi les prétendants qui vous attendent là-bas, dans la ville maudite ; c'est vous qui oublierez, et qui vous marierez, ô torture !

HÉLÈNE

Sur ce point, comme sur tous les autres, je suis fille de devoir, j'obéirai !...

PHILIPPE

Je ne le veux pas. Vous êtes à moi. Vous marier !...

Ah ! jurez-moi que vous ne ferez pas cela, ou je me brise le front sur cette muraille !...

HÉLÈNE

On ne peut jurer que ce que l'on est libre de tenir. Je ne suis pas libre. Si je l'étais, je serais à vous. Cela, je vous le jure... que voulez-vous de plus ?

PHILIPPE

Ce que je veux ? Je veux vous voir, vous entendre, vous avoir, vivre de vous (Il fait un pas vers elle.), me nourrir et m'abreuver de toi. (Hélène se retourne vivement.) Tu avoues que tu m'aimes, et tu raisonnes ! Tu dis que tu n'es pas libre, et tu m'aimes ! Tu dis que tu le jures, et tu mens !

HÉLÈNE, reculant.

Monsieur !

PHILIPPE, lui saisit les deux mains.

Obéir, à qui ? si ce n'est à moi, dont tu es le bien, la chose et le domaine ! Ta beauté est à moi. Ta jeunesse est à moi. A moi tous les trésors de ton âme hautaine, de ton corps magnifique, et jusqu'à ce tremblement qui te déroule, te secoue et te brise entre mes bras.

Il la saisit par la taille.

HÉLÈNE, tentant de se dégager.

Laissez-moi !

PHILIPPE

Oui, à moi ces dents que tu serres, ces bras que tu tords, ces regards dont tu m'aveugles. Révolte-toi, tu n'en es que plus belle.

HÉLÈNE

Non, non !

PHILIPPE

Renonce à la lutte, ma force est l'égale de mon amour ! (Il l'embrasse.) Que ne meurt-on du premier baiser !

HÉLÈNE, le repousse.

Lâche ! (Elle court à droite, au fauteuil.) Ah ! Philippe !

Elle éclate en sanglots, et baisse la tête sur le dossier.

PHILIPPE

Ah ! cet orgueil des races, que mon baiser efface sur tes lèvres, tu vois bien que ce n'était qu'un mensonge ! (Il va à elle.) Pleure, va ; c'est ainsi que tu es toi-même ! Et je le savais bien ! Pleure, Hélène, te voilà dans toute ta pureté ! (Elle tombe assise dans le fauteuil.) Vois, c'est moi qui tremble, maintenant !... Je n'ose plus toucher le pan de votre robe sacrée... Mon respect se prosterne devant votre défaillance sainte... Oui, pour ces larmes, ô vierge, qui tombent de vos yeux adoucis, je scelle un pacte avec la mort. (Il tombe à genoux devant elle.)

HÉLÈNE

Eh bien oui, je vous aime, Philippe. Mais qu'allons-nous devenir, mon ami ? Si mon oncle entrait en ce moment, qu'est-ce que nous lui dirions ? (Philippe se relève.) Ah ! tu vois ! c'est mal !... tu te relèves, déjà.

L'abbé et Honoré entrent.

PHILIPPE

Ce que nous lui dirions ? Ceci, Hélène : « Je l'aime, elle m'aime. La terre est loin ! »

Ils se séparent à l'entrée de l'abbé et d'Honoré.

SCÈNE VII

HÉLÈNE, PHILIPPE, L'ABBÉ, HONORÉ

L'ABBÉ

Non, restez !... Mon frère, duc d'Argeville, je te demande, moi Michel, marquis d'Argeville, la main de notre nièce Hélène, pour mon élève Philippe Givron ?

LE DUC

Pour Philippe Givron, jamais !

HÉLÈNE, à l'abbé.

Mon oncle, cette cloche qui sonne là, c'est celle du couvent des Carmélites... Voulez-vous m'y conduire ?

L'ABBÉ

Viens !...

PHILIPPE, à Hélène.

Le cloître ! Hélène !...

HÉLÈNE

C'est notre suicide, à nous autres !

Elle sort avec l'abbé.

HONORÉ

J'aime mieux cela !...

RIDEAU

ACTE CINQUIÈME

La ferme du premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

BLONDEL, seul, puis ISOLE

BLONDEL, seul, il tient un papier.

Voici l'acte d'adoption de mes deux enfants. Philippe revient demain. Que contiens-tu, triste feuille, la douleur ou la joie ! (Il pose le papier sur la table, et se lève.) Cette année, sans le voir, m'a paru éternelle. J'ai cruellement végété. Eh bien, c'était préférable, cette angoisse d'une année, à celle qui m'étreint aujourd'hui. Il sera ici demain. Que lui dirai-je ? Rien. Je n'ai plus rien à lui dire, voici l'acte d'adoption, voilà tout. S'il ne signe pas ! Ah ! s'il ne signe pas !... quelle duperie que la vie ! et quel martyre que l'honneur !... Mais, que dis-je, ingrat que je suis, ne me reste-t-il pas Isole ! Ne suis-je pas amplement payé de tout ce que j'ai fait, par le candide amour de cet ange ! Isole, qui jamais ne me manque, qui est toujours là, occupant la place de Denise ; Isole qui n'aime que son frère et moi, qui oublie de songer à tout autre amour, à vingt ans ! Il faudra bien

cependant que je lui dise que je ne suis pas son père. Me croira-t-elle ? Ah ! que ce soit au dernier moment, à la dernière minute, afin qu'elle n'ait à souffrir, que le temps de signer ; la voici.

Entre Isole.

ISOLE

A qui songez-vous, mon père ?

BLONDEL

Au même que toi, fillette.

ISOLE

Avez-vous regardé l'almanach, aujourd'hui ?

BLONDEL

Non ; depuis douze mois, je ne regarde que l'horloge.

ISOLE

Les douze heures sont lentes, mais les douze mois passent vite. Demain sera un beau jour !

BLONDEL

Tu crois ?

ISOLE

Dame !... Philippe sera ici !

BLONDEL

Il y serait déjà, ma chérie, s'il nous apportait le bonheur. Enfin, peut-être est-il guéri de cet amour insensé. En tout cas, ce voyage lui aura profité : il aura vu l'Italie, l'Autriche, la Hongrie, l'Europe entière, et dans l'Europe entière il aura rencontré, barrant toutes les voies de l'avenir, les burgs et les donjons barbares de l'orgueil nobiliaire. Les nobles sont les mêmes en tous

pays, des duc Honoré, et leurs filles sont des Hélène !... tous sourds, aveugles et pétrifiés dans la rouille de leurs cottes de mailles. Mais le pauvre enfant, s'il l'aime encore !

ISOLE

Mademoiselle Hélène est une fille très probe, et elle aime Philippe. Son noviciat d'un an n'a été qu'une sorte de retraite pour échapper au monde et se recueillir. Je connais ses sentiments sur la vie religieuse. Elle carmélite ? Non. C'est comme si l'on venait vous annoncer que je suis cantinière !

BLONDEL

Tu espères, alors ?

ISOLE

Oui.

BLONDEL

Il y a longtemps que je veux t'adresser une question. Tu vas me répondre selon ta conscience, sans chercher les mots, et comme cela te viendra naturellement. Promets-le moi.

ISOLE

C'est promis.

BLONDEL

Lorsque tu es seule et que tu réfléchis à ce qui s'est passé entre ces nobles et nous, m'as-tu quelquefois blâmé secrètement d'avoir sacrifié l'amour de ton frère à l'honneur de notre famille ? Enfin, me trouves-tu égoïste ?

ISOLE, baissant la tête.

Père, je ne suis qu'une femme !

BLONDEL

Ah !... c'est très grave !

ISOLE

Vous voyez : je vous ai fâché !

BLONDEL

Non pas, non pas.

ISOLE

Vous me quittez, pourtant.

BLONDEL

Je te demande un quart d'heure. J'ai besoin de penser à ta réponse. Elle me trouble étrangement. Mais pourquoi ne m'as-tu pas dit cela plus tôt ?

ISOLE

Vous ne m'avez jamais consultée. Vrai, vous ne m'en voulez pas ? alors, embrassez-moi.

BLONDEL

Oh ! toi, tu sais tout dire.

Il sort.

SCÈNE II

ISOLE, puis HÉLÈNE et L'ABBÉ

ISOLE

Sotte que je suis, la vérité me part de la bouche comme aux saints de nos vitraux, sur une banderole.

Entrent Hélène et l'abbé.

HÉLÈNE, en novice.

Comment allez-vous, chère Isole ?

ISOLE, stupéfaite.

Mademoiselle !

HÉLÈNE

Vous voilà tout interdite. Vous me gardez rancune peut-être. Et pourtant !...

ISOLE, très réservée.

Une visite si imprévue, et puis cet habit si triste !

HÉLÈNE

Vous permettez que je regarde ? Je désirais revoir cette salle, c'est bon ce qui ne change point.

ISOLE

Vous êtes toujours chez vous.

L'ABBÉ, à Isole.

Philippe n'est pas encore arrivé ?

ISOLE

Non, je ne l'attends plus que demain.

L'ABBÉ

C'est singulier !... (A part.) Honoré m'effraie. Il s'est enfermé avec son notaire, et ils ont paperassé toute la nuit. Peut-être s'agit-il des comptes de tutelle d'Hélène. J'ai pourtant bien entendu le mot : reconnaissance.

HÉLÈNE, revenant à Isole.

Alors, vous le trouvez triste, cet habit ?

ISOLE

J'en sais un du moins qui vous allait mieux.

HÉLÈNE

Ah ! vous l'avez encore, celui-là !... Je voudrais le revoir aussi.

ISOLE

Sans doute ! On garde les reliques dans nos fermes.

HÉLÈNE

Allons !...

Elle entre chez Isole.

L'ABBÉ

Que se passe-t-il dans cette cervelle ? (A Isole.) Un mot, mon enfant ; es-tu bien sûre que Philippe n'est pas ici ?

ISOLE

Oh ! je le saurais, j'espère.

L'ABBÉ

C'est que, à certains mots, à certains actes d'Hélène, je croirais qu'ils se sont vus. Va, va, je vous attends là. (Isole entre chez elle.) Le mot reconnaissance dans la bouche d'un notaire n'a pas deux significations. Qu'est-ce que le malheureux Honoré prépare encore ?

Entre Honoré.

SCÈNE III

L'ABBÉ, HONORÉ

HONORÉ, sans voir l'abbé.

Personne ?

L'ABBÉ

Pardon ! Moi. Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

HONORÉ

Tu le verras de reste.

L'ABBÉ

Non, dis-le moi.

HONORÉ

Lis.

L'ABBÉ

Un acte de reconnaissance de Philippe Givron ! Et tu crois qu'il le signera ?

HONORÉ

J'en suis sûr, maintenant.

L'ABBÉ

Écoute. Hélène aime Philippe. La vocation de nonne chez elle, je n'ai pas besoin de te le dire, est nulle. Elle pleure et l'appelle depuis un an. Demain, cependant, elle sera carmélite, si tu présentes ce papier à Philippe.

HONORÉ

Si elle est trop noble pour épouser Philippe d'Argeville, il n'y a que le Christ, en effet, qui soit digne d'être son époux.

L'ABBÉ

Ne l'appelle pas Philippe d'Argeville.

HONORÉ

Pourquoi donc, s'il est mon fils,... et il l'est !

L'ABBÉ

Est-ce là ce que tu viens lui apprendre ?

HONORÉ

Oui.

L'ABBÉ

Je ne serai pas deux fois témoin de la manière dont il parle de son père naturel. Je te laisse.

HONORÉ

A ton aise.

L'ABBÉ

Tu es décidé à cette folie ?

HONORÉ

Par ma terreur de Dieu, oui ! vous oubliez tous que je souffre, moi aussi, et que je l'aime.

L'ABBÉ

Tu l'aimes, toi ? Est-ce l'enfant que tu aimes, ou l'héritier ?

HONORÉ

L'un et l'autre, je ne distingue pas.

L'ABBÉ

Je t'avertis qu'en qualité d'oncle, je vais prévenir Hélène.

HONORÉ

Préviens-la.

L'ABBÉ

C'est notre devoir : tu la déshérites, par ce papier. René n'avait rien.

HONORÉ

Tout est prévu, elle est dédommagée.

L'ABBÉ

Elle est ici, tu sais.

HONORÉ

Tant mieux !

L'ABBÉ

Veux-tu la voir ?

HONORÉ

Si tu y tiens.

L'ABBÉ, frappant à la porte d'Isole.

Hélène !

Rentre Isole.

SCÈNE IV

Les Mêmes, ISOLE

L'ABBÉ

Priez ma nièce de venir, mon enfant. Honoré désire la voir. Dis-lui qu'il se passe quelque chose de très grave. Et sois prête toi-même à tout événement.

ISOLE

Oh ! monsieur l'abbé ! mon frère est mort !

SCÈNE V

Les Mêmes, PHILIPPE

PHILIPPE

Non, petite sœur. malheureusement !

ISOLE, folle de joie.

Ah ! Philippe !... Ne t'alarme pas. Rien n'est désespéré. Es-tu changé, bon Dieu ! Le père va venir ; mais quel bonheur ! Les mots sont bêtes, ils ne disent rien.

Ils se tiennent embrassés.

PHILIPPE

Monsieur le duc !...

HONORÉ

Nous nous retrouvons au même point que le jour de votre départ. Hélène vous aime, et demain elle entrera au cloître. Acceptez ma résolution, allez, c'est la seule !

PHILIPPE

Je vous demande pardon, monsieur, mais je n'ai pas encore embrassé mon père.

HONORÉ

Votre père ; vous voulez dire M. Blondel ? Je me demande qui vous cherchez à tromper par le titre que vous lui donnez. Nous connaissons tous ce qu'il en est, maintenant, et je ne sache pas que, vous-même, vous ayez encore signé aucun acte d'adoption.

PHILIPPE

Il eût été préférable, monsieur le duc, que ma sœur n'entendît pas ce que vous venez de dire.

HONORÉ

Votre bienfaiteur mérite plus que personne toute votre affection et tout votre respect. J'accorde volontiers qu'il serait le plus digne d'être votre père, si vous n'en aviez pas un autre.

ISOLE

Que dit cet homme ?

HONORÉ

Mais vous en avez un autre, et cet autre c'est...

Entre Blondel.

SCÈNE VI

LES MÊMES, BLONDEL

BLONDEL

C'est lui.

ISOLE, reculant.

Père, gardez-nous !

BLONDEL

Vous auriez pu vous épargner la révélation, monsieur, j'étais décidé à tout lui apprendre. Ah ! mon chagrin a trop mûri, et ton absence a été trop longue aussi. Je faiblis ; la vieillesse me prend, voilà ton père, mon fils.

HONORÉ

Il est noble à vous de le confesser, surtout en ce moment.

BLONDEL, à Isole.

C'est à toi, Isole, que je dois de comprendre que j'ai mal agi. J'ai voulu entraver la nature, moi, fils de la terre, et à cela je vois que je n'étais pas réellement un père. Le vrai père se sacrifie. C'est à ce signe qu'on le reconnaît. Épouse celle que tu aimes.

ISOLE

Et insulte maman aussi.

HONORÉ

Est-elle donc insultée si je suis le seul coupable ?

ISOLE

Je ne comprends rien à ce qui se passe ; mais si vous êtes le seul coupable, pourquoi serions-nous les seuls malheureux ?

HONORÉ

Vous êtes dure, mademoiselle. Mais j'en atteste Dieu, ai-je jamais su ce qu'un hasard m'a révélé ? Trois hommes me devaient le secret de la naissance de mon fils. Quand m'ont-ils averti ? De quel droit me privaient-ils de ma juste postérité ? Ce que je fais en ce moment, il y a vingt ans que ce serait accompli. Depuis vingt ans Philippe d'Argeville serait chez lui, à son rang. Ah ! jeune fille, qui me contestez le droit de réparer un crime involontaire, je vous plains d'être déjà sans pitié.

ISOLE

Sans pitié, qui, moi ? Mais ce que vous dites n'est pas vrai. Je ne vous crois pas. Vous n'êtes pas le père de Philippe.

PHILIPPE, à Blondel.

Répondez, j'attends.

L'ABBÉ, il entre de droite.

Je ne puis en entendre davantage. Je vais chercher Hélène.

BLONDEL

Adieu, mon enfant bien-aimé, sois heureux !

ISOLE

Et votre nom, fils de Quentin Blondel ?

BLONDEL

Mon nom ? qu'il sombre avec tout le reste. J'en étais trop fier aussi ! La nature me châtie, et par ta voix de vierge elle a prononcé mon arrêt. Sois d'Argeville. Philippe, mais sois heureux. Je te portais malheur, avec mon triste dévouement.

PHILIPPE

Père !...

BLONDEL

Non, plus cela, je suis ton meilleur ami. Tout à l'heure dans la campagne, je voyais un petit chêne d'une coudée qui poussait dans un de mes prés. J'ai voulu l'arracher pour le planter devant la porte ; mais je n'ai pu y parvenir, car il tenait, sous terre, par les racines, à la forêt d'Argeville. J'ai compris la leçon.

PHILIPPE

Père, vous m'avez recueilli, élevé, aimé, et si j'ai quelque chose de bon en moi, je ne le dois qu'à vous. Quelque impérieuse et fatale que soit la passion que j'ai au cœur, elle n'a rien éteint de mon amour pour vous : mais vous voyez bien à ma seule angoisse que je ne suis pas un Blondel.

HONORÉ

Vous êtes un d'Argeville, et de la tête aux pieds.

PHILIPPE

Oh ! je le vois bien, à mon incertitude devant le devoir. Vous abandonnez vos fils, je déserte mon père :

c'est le sang qui parle. Que je suis lâche devant ce cloître qui renferme ma vie, mon soleil, mon paradis ! Que mon amour me torture ! Hélène, Hélène !...

BLONDEL, courant à lui.

Elle est à toi, mon cher petit !

PHILIPPE, montrant sa sœur.

Regardez donc le visage d'Isole. (Il va à Isole.) Oui, tu as raison, c'est toi l'héroïsme et c'est toi le devoir. Mais écoute, je suis ici depuis huit jours, caché dans la chaumière close du pauvre Hormisdas. Je voulais la voir, elle, et lui parler. Je l'ai vue, et je lui ai parlé ! Eh bien, j'espère. Elle va venir ici ; elle l'a juré. Donne-moi cette journée encore. Ne te détourne pas ! N'aie pas honte de moi, ne pleure pas en dedans.

ISOLE

Il n'est pas ton père, il ment !

BLONDEL

Si, mon enfant !

ISOLE

Il n'est pas son père, non, je le sens là. (A l'abbé qui rentre.) N'est-ce pas, monsieur l'abbé, qu'il n'est pas le fils de ce méchant homme ?

SCÈNE VII

LES MÊMES, L'ABBÉ

L'ABBÉ

Philippe, Hélène est dans cette chambre. Elle a tout

entendu. Je t'apporte sa décision irrévocable. Il y a sur cette table deux actes, l'un de reconnaissance, l'autre d'adoption. Par celui-ci tu deviens un d'Argeville, par cet autre, tu deviens un Blondel. Celui que tu signeras décidera de sa volonté.

PHILIPPE

Ah ! la cruelle ! l'impitoyable !

L'ABBÉ, lui tend une plume.

Décide-toi.

PHILIPPE, à la table.

Je n'y vois plus! c'est affreux !

HONORÉ, montrant son acte.

Hélène est à vous, mon fils !

ISOLE, de l'autre côté.

Les filles d'Argeville, mon frère, sont belles aussi. Elles ont de grands yeux bleus, limpides, des chevelures épaisses et dorées, et de leurs lèvres rieuses s'envolent de vieilles chansons normandes qui consolent. Elles ont le port noble et le geste superbe, les filles d'Argeville, mon frère ; elles savent aimer sans condition, et garder leur serment. Les enfants qui naissent d'elles sont beaux, forts et avisés ; ils font honneur à leurs parents et aux parents de leurs parents, et quand on meurt entre leurs bras on sait du moins pourquoi l'on a vécu. Les filles d'Argeville, Philippe, sont de douces créatures.

PHILIPPE

Tu me déchires !

HONORÉ

Elle est là, elle vous voit, courage !

ISOLE, *reprenant.*

Mon frère, les moissons, cette année, ont été plus belles que jamais. La terre normande est la plus riche du monde. Nos prairies débordent de fleurs. Septembre resplendit dans nos vallées, et la tombe du vieil Hormisdas est couverte de passiflores. Voici l'époque des assemblées, les danses se nouent au seuil de l'hiver. L'homme le plus libre est le paysan, et le nom de Blondel est le plus beau des noms.

PHILIPPE

Tiens-moi la main, alors... Je ne peux pas.

ISOLE, *regardant l'acte avec un cri.*

Il n'est pas ton père, je le disais bien.

BLONDEL

Que dit-elle ?

ISOLE

Sur cet acte, il n'y a qu'un nom, celui de Philippe. C'est le vôtre, monsieur ; sur celui-ci, il y en a deux, Philippe et Isole. Vous n'êtes pas son père, puisque vous n'êtes pas le nôtre. Nous sommes jumeaux, monsieur le duc !

PHILIPPE

Ah ! donne !

Il signe l'acte de Blondel.

BLONDEL

Mon fils !

PHILIPPE

Je suis perdu !

L'ABBÉ

Perdu... regarde, ingrat !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, HÉLÈNE, en Cauchoise.

PHILIPPE

Ah ! Hélène !...

HÉLÈNE, à Isole.

Ma sœur !

HONORÉ

La vieille France est morte !

BLONDEL

Vive la nouvelle !

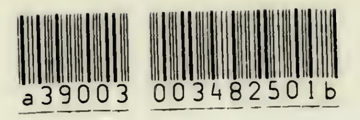


TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME

	Pages.
Une Amie	1
Père et Mari	39
Ange Bosani	115
Séparés de Corps	187
Le Nom	227

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY


a39003 003482501b